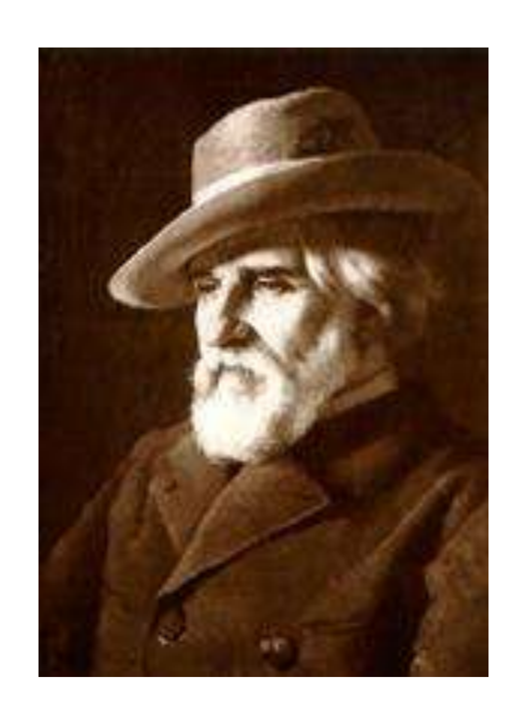


Ivan Sergueïevitch Tourgueniev

SCÈNES DE LA VIE RUSSE

Traduction de Xavier Marmier
Édition Hachette 1887

Table des matières

LES DEUX AMIS

Au printemps de l'année 184..., un jeune homme de vingt-six ans, nommé Boris Andréitch Viasovnine, venait de quitter ses fonctions officielles pour se vouer à l'administration des domaines que son père lui avait légués dans une des provinces de la Russie centrale. Des motifs particuliers l'obligeaient, disait-il, à prendre cette décision, et ces motifs n'étaient point d'une nature agréable. Le fait est que, d'année en année, il voyait ses dettes s'accroître et ses revenus diminuer. Il ne pouvait plus rester au service, vivre dans la capitale, comme il avait vécu jusque-là, et, bien qu'il renonçât à regret à sa carrière de fonctionnaire, la raison lui prescrivait de rentrer dans son village pour mettre ordre à ses affaires.

À son arrivée, il trouva sa propriété fort négligée, sa métairie en désordre, sa maison dégradée. Il commença par prendre un autre staroste, diminua les gages de ses gens, fit nettoyer un petit appartement dans lequel il s'établit, et clouer quelques planches au toit ouvert à la pluie.

Là se bornèrent d'abord ses travaux d'installation ; avant d'en faire d'autres, il avait besoin d'examiner attentivement ses ressources et l'état de ses domaines.

Cette première tâche accomplie, il s'appliqua à l'administration de son patrimoine, mais lentement, comme un homme qui cherche pour se distraire à prolonger le travail qu'il a entrepris. Ce séjour rustique l'ennuyait de telle sorte que très

souvent il ne savait comment employer toutes les heures de la journée qui lui semblaient si longues. Il y avait autour de lui quelques propriétaires qu'il ne voyait pas, non point qu'il dédaignât de les fréquenter, mais parce qu'il n'avait pas eu occasion de faire connaissance avec eux. En automne, enfin, le hasard le mit en rapport avec un de ses plus proches voisins, Pierre Vasilitch Kroupitzine, qui avait servi dans un régiment de cavalerie et s'était retiré de l'armée avec le grade de lieutenant.

Entre les paysans de Boris Andréitch et ceux du lieutenant Pierre Vasilitch, il existait depuis longtemps des difficultés pour le partage de deux bandes de prairie de quelques ares d'étendue. Plus d'une fois ce terrain en litige avait occasionné, entre les deux communautés, des actes d'hostilité. Les meules de foin avaient été subrepticement enlevées et transportées en une autre place. L'animosité s'accroissait de part et d'autre, et ce fâcheux état de choses menaçait de devenir encore plus grave. Par bonheur, Pierre Vasilitch, qui avait entendu parler de la droiture d'esprit et du caractère pacifique de Boris, résolut de lui abandonner à lui-même la solution de cette question. Cette démarche de sa part eut le meilleur résultat. D'abord, la décision de Boris mit fin à toute collision, puis, par suite de cet arrangement, les deux voisins entrèrent en bonnes relations l'un avec l'autre, se firent de fréquentes visites, et enfin en vinrent à vivre en frères presque constamment.

Entre eux pourtant, dans leur extérieur comme dans la nature de leur esprit, il y avait peu d'analogie. Boris, qui n'était pas riche, mais dont les parents autrefois étaient riches, avait été élevé à l'université et avait reçu une excellente éducation. Il parlait plusieurs langues ; il aimait l'étude et les livres ; en un mot, il possédait les qualités d'un homme distingué. Pierre Vasilitch, au contraire, balbutiait à peine quelques mots de français, ne prenait un livre entre ses mains que lorsqu'il y était en quelque sorte forcé, et ne pouvait être classé que dans la catégorie des gens illettrés.

Par leur extérieur, les deux nouveaux amis ne différaient pas moins l'un de l'autre. Avec sa taille mince, élancée, sa chevelure blonde, Boris ressemblait à un Anglais. Il avait des habitudes de propreté extrême, surtout pour ses mains, s'habillait avec soin, et avait conservé dans son village, comme dans la capitale, la coquetterie de la cravate.

Pierre Vasilitch était petit, un peu courbé. Son teint était basané, ses cheveux noirs. En été comme en hiver, il portait un paletot-sac en drap bronzé, avec de grandes poches entrebâillées sur les côtés.

« J'aime cette couleur de bronze, disait-il, parce qu'elle n'est pas salissante. »

La couleur en effet n'était pas salissante, mais le drap qu'elle décorait était bel et bien taché.

Boris Andréitch avait des goûts gastronomiques élégants, recherchés. Pierre mangeait, sans y regarder de si près, tout ce qui se présentait, pourvu qu'il y eût de quoi satisfaire son appétit. Si on lui servait des choux avec du gruau, il commençait par savourer les choux, puis attaquait résolument le gruau. Si on lui offrait une liquide soupe allemande, il acceptait cette soupe avec le même plaisir, et entassait le gruau sur son assiette.

Le kwas était sa boisson favorite et, pour ainsi dire, sa boisson nourricière. Quant aux vins de France, particulièrement les vins rouges, il ne pouvait les souffrir, et déclarait qu'il les trouvait trop aigres.

En un mot, les deux voisins étaient fort différents l'un de l'autre. Il n'y avait entre eux qu'une ressemblance, c'est qu'ils étaient tous deux également honnêtes et bons garçons. Pierre était né avec cette qualité, et Boris l'avait acquise. Nous devons

dire, en outre, que ni l'un ni l'autre n'avaient aucune passion dominante, aucun penchant, ni aucun lien particulier. Ajoutons enfin, pour terminer ces deux portraits, que Pierre était de sept ou huit ans plus âgé que Boris.

Dans leur retraite champêtre, l'existence des deux voisins s'écoulait d'une façon uniforme. Le matin, vers les neuf heures, Boris ayant fait sa toilette, et revêtu une belle robe de chambre qui laissait à découvert une chemise blanche comme la neige, s'asseyait près de la fenêtre avec un livre et une tasse de thé. La porte s'ouvrait, et Pierre Vasilitch entrait dans son négligé habituel. Son village n'était qu'à une demi-verste de celui de son ami, et très souvent il n'y retournait pas. Il couchait dans la maison de Boris.

« Bonjour ! disaient-ils tous deux en même temps. Comment avez-vous passé la nuit ? »

Alors Théodore, un petit domestique de quinze ans, s'avançait avec sa casaque, ses cheveux ébouriffés, apportait à Pierre la robe de chambre qu'il s'était fait faire en étoffe rustique. Pierre commençait par faire entendre un cri de satisfaction, puis se paraît de ce vêtement, ensuite se servait une tasse de thé et préparait sa pipe. Puis l'entretien s'engageait, un entretien peu animé et coupé par de longs intervalles et de longs repos. Les deux amis parlaient des incidents de la veille, de la pluie et du beau temps, des travaux de la campagne, du prix des récoltes, quelquefois de leurs voisins et de leurs voisines.

Au commencement de ses relations avec Boris, souvent Pierre s'était cru obligé, par politesse, de le questionner sur le mouvement et la vie des grandes villes ; sur divers points scientifiques ou industriels, parfois même sur des questions assez élevées. Les réponses de Boris l'étonnaient et l'intéressaient. Bientôt pourtant il se sentit fatigué de cette investigation ; peu à peu il y renonça, et Boris n'éprouvait pas un grand désir de l'y

ramener. De loin en loin, il arrivait encore que tout à coup Pierre s'avisait de formuler quelque difficile question comme celle-ci :

« Boris, dites-moi donc ce que c'est que le télégraphe électrique ? »

Boris lui expliquait le plus clairement possible cette merveilleuse invention, après quoi Pierre, qui ne l'avait pas compris, disait :

« C'est étonnant ! »

Puis il se taisait, et de longtemps il ne se hasardait à aborder un autre problème scientifique.

Que si l'on veut savoir quelle était la plupart du temps la causerie des deux amis, en voici un échantillon.

Pierre ayant retenu dans son palais la fumée de sa pipe, et la lançant en bouffées impétueuses par ses narines, disait à Boris :

« Qui est cette jeune fille que j'ai vue tout à l'heure à votre porte ? »

Boris aspirait une bouffée de son cigare, humait une cuillerée de thé froid, et répondait :

« Quelle jeune fille ? »

Pierre se penchait sur le bord de la fenêtre, regardait dans la cour le chien qui mordillait les jambes nues d'un petit garçon, puis ajoutait :

« Une jeune fille blonde qui n'est, ma foi, pas laide.

– Ah ! reprenait Boris après un moment de silence. C'est ma nouvelle blanchisseuse.

– D'où vient-elle ?

– De Moscou, où elle a fait son apprentissage. »

Après cette réponse, nouveau silence.

« Combien avez-vous donc de blanchisseuses ? demandait de nouveau Pierre en regardant attentivement les grains de tabac qui s'allumaient et pétillaient sous la cendre au fond de sa pipe.

– J'en ai trois, répondait Boris.

– Trois ! Moi, je n'en ai qu'une ; elle n'a presque rien à faire. Vous savez quelle est sa besogne.

– Hum ? » murmurait Boris.

Et l'entretien s'arrêtait là.

Le temps s'écoulait ainsi jusqu'au moment du déjeuner. Pierre avait un goût particulier pour ce repas, et disait qu'il fallait absolument le faire à midi. À cette heure-là il s'asseyait à table d'un air si heureux, et avec un si bon appétit, que son aspect seul eût suffi pour réjouir l'humeur gastronomique d'un Allemand.

Boris Andréitch avait des besoins très modérés. Il se contentait d'une côtelette, d'un morceau de poulet ou de deux œufs à la coque. Seulement il assaisonnait ses repas d'ingrédients anglais disposés dans d'élégants flacons qu'il payait fort cher.

Bien qu'il ne pût user de cet appareil britannique sans une sorte de répugnance, il ne croyait pas pouvoir s'en passer.

Entre le déjeuner et le dîner, les deux voisins sortaient, si le temps était beau, pour visiter la ferme ou pour se promener, ou pour assister au dressage des jeunes chevaux. Quelquefois Pierre conduisait son ami jusque dans son village et le faisait entrer dans sa maison.

Cette maison, vieille et petite, ressemblait plus à la cabane d'un valet qu'à une habitation de maître. Sur le toit de chaume où nichaient diverses familles d'oiseaux, s'élevait une mousse verte. Des deux corps de logis construits en bois, jadis étroitement unis l'un à l'autre, l'un penchait en arrière, l'autre s'inclinait de côté et menaçait de s'écrouler. Triste à voir au dehors, cette maison ne présentait pas un aspect plus agréable au dedans. Mais Pierre, avec sa tranquillité et sa modestie de caractère, s'inquiétait peu de ce que les riches appellent les agréments de la vie, et se réjouissait de posséder une maisonnette où il pût s'abriter dans les mauvais temps. Son ménage était fait par une femme d'une quarantaine d'années, nommée Marthe, très dévouée et très probe, mais très maladroite, cassant la vaisselle, déchirant le linge, et ne pouvant réussir à préparer un mets dans une condition convenable. Pierre lui avait infligé le surnom de Caligula.

Malgré son peu de fortune, le bon Pierre était très hospitalier ; il aimait à donner à dîner, et s'efforçait surtout de bien traiter son ami Boris. Mais, par l'inhabileté de Marthe, qui, dans l'ardeur de son zèle, courait impétueusement de côté et d'autre, au risque de se rompre le cou, le repas du pauvre Pierre se composait ordinairement d'un morceau d'esturgeon desséché et d'un verre d'eau-de-vie, très bonne, disait-il en riant, *contre* l'estomac. Le plus souvent, après la promenade, Boris ramenait son ami dans sa demeure plus confortable. Pierre apportait au dîner le même appétit qu'au repas du matin, puis il se retirait à

l'écart pour faire une sieste de quelques heures ; pendant ce temps, Boris lisait les journaux étrangers.

Le soir, les deux amis se rejoignaient encore dans une même salle. Quelquefois ils jouaient aux cartes. Quelquefois ils continuaient leur nonchalante causerie. Quelquefois Pierre détachait de la muraille une guitare et chantait d'une voix de ténor assez agréable. Il avait pour la musique un goût beaucoup plus décidé que Boris, qui ne pouvait prononcer le nom de Beethoven sans un transport d'admiration, et qui venait de commander un piano à Moscou.

Dès qu'il se sentait enclin à la tristesse ou à la mélancolie, il chantait en nasillant légèrement une des chansons de son régiment. Il accentuait surtout certaines strophes telles que celle-ci :

« Ce n'est pas un Français, c'est un conscrit qui nous fait la cuisine. Ce n'est pas pour nous que l'illustre Rode doit jouer, ni pour nous que Cantalini chante. Eh ! trompette, nous sonnes-tu l'aubade ? le maréchal des logis nous présente son rapport. »

Parfois Boris essayait de l'accompagner, mais sa voix n'était ni très juste ni très harmonieuse.

À dix heures, les deux amis se disaient bonsoir et se quittaient, pour recommencer le lendemain la même existence.

Un jour qu'ils étaient assis l'un en face de l'autre, selon leur habitude, Pierre, regardant fixement Boris, lui dit tout à coup d'un ton expressif :

« Il y a une chose qui m'étonne, Boris.

– Quoi donc ?

– C’est de vous voir, vous si jeune encore, et avec vos qualités d’esprit, vous astreindre à rester dans un village.

– Mais vous savez bien, répondit Boris surpris de cette remarque, vous savez bien que les circonstances m’obligent à ce genre de vie.

– Quelles circonstances ? Votre fortune n’est-elle pas assez considérable pour vous assurer partout une honnête existence ? Vous devriez entrer au service. »

Et, après un moment de silence, il ajouta : « Vous devriez entrer dans les uhlans.

– Pourquoi dans les uhlans ?

– Il me semble que c’est là ce qui vous conviendrait le mieux.

– Vous, pourtant, vous avez servi dans les hussards.

– Oui ! s’écria Pierre avec enthousiasme. Et quel beau régiment ! Dans le monde entier, il n’en existe pas un pareil ; un régiment merveilleux ; colonel, officiers…, tout était parfait… Mais vous, avec votre blonde figure, votre taille mince, vous seriez mieux dans les uhlans.

– Permettez, Pierre. Vous oubliez qu’en vertu des règlements militaires, je ne pourrais entrer dans l’armée qu’en qualité de cadet. Je suis bien vieux pour commencer une telle carrière, et je ne sais pas même si à mon âge on voudrait m’y admettre.

– C’est vrai, répliqua Pierre à voix basse. Eh bien ! alors, reprit-il en levant subitement la tête, il faut vous marier.

– Quelles singulières idées vous avez aujourd’hui !

– Pourquoi donc singulières ? Quelle raison avez-vous de vivre comme vous vivez et de perdre votre temps ? Quel intérêt peut-il y avoir pour vous à ne pas vous marier ?

– Il ne s’agit pas d’intérêt.

– Non, reprit Pierre avec une animation extraordinaire, non, je ne comprends pas pourquoi, de nos jours, les hommes ont un tel éloignement pour le mariage… Ah ! vous me regardez… Mais moi j’ai voulu me marier, et l’on n’a pas voulu de moi. Vous qui êtes dans des conditions meilleures, vous devez prendre un parti. Quelle vie que celle du célibataire ! Voyez un peu, en vérité, les jeunes gens sont étonnants. »

Après cette longue tirade, Pierre secoua sur le dos d’une chaise la cendre de sa pipe, et souffla fortement dans le tuyau pour la nettoyer.

« Qui vous dit, mon ami, repartit Boris, que je ne songe pas à me marier ? »

En ce moment, Pierre puisait du tabac au fond de sa blague en velours ornée de paillettes, et d’ordinaire il accompagnait très gravement cette opération. Les paroles de Boris lui firent faire un mouvement de surprise.

« Oui, continua Boris, trouvez-moi une femme qui me convienne, et je l’épouse.

– En vérité ?

– En vérité !

– Non. Vous plaisantez ?

– Je vous assure que je ne plaisante pas. »

Pierre alluma sa pipe ; puis, se tournant vers Boris :

« Eh bien ! c'est convenu, dit-il, je vous trouverai une femme.

– À merveille ! Mais, maintenant, dites-moi, pourquoi voulez-vous me marier ?

– Parce que, tel que je vous connais, je ne vous crois pas capable de régler vous-même cette affaire.

– Il m'a semblé, au contraire, repris Boris en souriant, que je m'entendais assez bien à ces sortes de choses.

– Vous ne me comprenez pas, » répliqua Pierre, et il changea d'entretien.

Deux jours après, il arriva chez son ami, non plus avec son paletot-sac, mais avec un frac bleu, à longue taille ornée de petits boutons et chargée de deux manches bouffantes. Ses moustaches étaient cirées, ses cheveux relevés en deux énormes boucles sur le front et imprégnés de pommade. Un col en velours, enjolivé d'un nœud en soie, lui serrait étroitement le cou et maintenait sa tête dans une imposante roideur.

« Que signifie cette toilette ? demanda Boris.

– Ce qu'elle signifie, répliqua Pierre en s'asseyant sur une chaise, non plus avec son abandon habituel, mais avec gravité ; elle signifie qu'il faut faire atteler votre voiture. Nous partons.

– Et où donc allons-nous ?

– Voir une jeune femme.

– Quelle jeune femme ?

– Avez-vous donc déjà oublié ce dont nous sommes convenus avant-hier ?

– Mais, mon cher Pierre, répondit Boris, non sans quelque embarras, c'était une plaisanterie.

– Une plaisanterie ! Vous m'avez juré que vous parliez sérieusement, et vous devez tenir parole. J'ai déjà fait mes préparatifs.

– Comment ? Que voulez-vous dire ?

– Ne vous inquiétez pas. J'ai seulement fait prévenir une de nos voisines que j'irais lui rendre aujourd'hui une visite avec vous.

– Quelle voisine ?

– Patience ! vous la connaîtrez. Habillez-vous et faites atteler.

– Mais voyez donc quel temps, reprit Boris tout troublé de cette subite décision.

– C'est le temps de la saison.

– Et allons-nous loin ?

– Non ; à une quinzaine de verstes de distance.

– Sans même déjeuner ? demanda Boris.

– Le déjeuner ne nous occasionnera pas un long retard. Mais, tenez, allez vous habiller ; pendant ce temps, je préparerai une petite collation : un verre d'eau-de-vie. Cela ne sera pas long. Nous ferons un meilleur repas chez la jeune veuve.

– Ah ! c'est donc une veuve ?

– Oui, vous verrez. »

Boris entra dans son cabinet de toilette. Pierre apprêta le déjeuner et fit harnacher les chevaux.

L'élégant Boris resta longtemps enfermé dans sa chambre. Pierre, impatienté, buvait, en fronçant le sourcil, un second verre d'eau-de-vie, lorsque enfin il le vit apparaître vêtu comme un vrai citadin de bon goût. Il portait un pardessus dont la couleur noire se détachait sur un pantalon d'une nuance claire, une cravate noire, un gilet noir, des gants gris glacés ; à l'une des boutonnières de son gilet était suspendu une petite chaîne en or qui retombait dans une poche de côté, et de son habit et de son linge frais s'exhalait un doux arôme.

Pierre, en l'observant, ne fit que proférer une légère exclamation et prit son chapeau.

Boris but un demi-verre d'eau-de-vie et se dirigea avec gon ami vers sa voiture.

« C'est uniquement par condescendance pour vous, lui dit-il, que j'entreprends cette course.

– Admettons que ce soit pour moi, répondit Pierre sur lequel l'élégante toilette de son voisin exerçait un visible ascendant ; mais peut-être me remercierez-vous de vous avoir fait faire ce petit voyage. »

Il indiqua au cocher la route qu'il devait suivre et monta dans la calèche.

Après un moment de silence pendant lequel les deux amis se tenaient immobiles l'un à côté de l'autre :

« Nous allons, dit Pierre, chez Mme Sophie Cirilovna Zadnieprovskaïa. Vous connaissez sans doute déjà ce nom ?

– Il me semble l'avoir entendu prononcer. Et c'est elle avec qui vous voulez me marier ?

– Pourquoi pas ? C'est une femme d'esprit, qui a de la fortune et de bonnes façons, des façons de grande ville. Au reste vous en jugerez. Cette démarche ne vous impose aucun engagement.

– Sans aucun doute. Et quel âge a-t-elle ?

– Vingt-cinq ou vingt-six ans, et fraîche comme une pomme. »

La distance à parcourir pour arriver à la demeure de Sophie Cirilovna était beaucoup plus longue que le bon Pierre ne l'avait dit. Boris, se sentant saisi par le froid, plongea son visage dans son manteau de fourrure. Pierre ne s'inquiétait guère en général du froid, et moins encore quand il avait ses habits de grande cérémonie qui l'étreignaient au point de le faire transpirer.

L'habitation de Sophie était une petite maison blanche assez jolie, avec une cour et un jardin, semblable aux maisons de campagne qui décorent les environs de Moscou, mais qu'on ne rencontre que rarement dans les provinces.

En descendant de voiture, les deux amis trouvèrent sur le seuil de la porte un domestique vêtu d'un pantalon gris et d'une redingote ornée de boutons armoriés ; dans l'antichambre, un autre domestique assis sur un banc et habillé de la même façon. Pierre le pria de l'annoncer à sa maîtresse, ainsi que son ami. Le domestique répondit qu'elle les attendait, et leur ouvrit la porte de la salle à manger, où un serin sautillait dans sa cage, puis celle du salon, décoré de meubles à la mode, façonnés en Russie, très agréables en apparence, et en réalité très incommodes.

Deux minutes après, le frôlement d'une robe de soie se fit entendre dans une chambre voisine, puis la maîtresse de la maison entra d'un pas léger. Pierre s'avança à sa rencontre et lui présenta Boris.

« Je suis charmé de vous voir, dit-elle en observant Boris d'un regard rapide. Il y a longtemps que je désirais vous connaître, et je remercie Pierre Vasilitch d'avoir bien voulu me procurer cette satisfaction. Je vous en prie, asseyez-vous. »

Elle-même s'assit sur un petit canapé en aplatissant d'un coup de main les plis de sa robe verte garnie de volants blancs, penchant la tête sur le dossier du canapé, tandis qu'elle avançait sur le parquet deux petits pieds chaussés de deux jolies bottines.

Pendant qu'elle échangeait elle-même l'entretien, Boris, assis dans un fauteuil en face d'elle, la regardait attentivement. Elle avait la taille svelte, élancée, le teint brun, la figure assez belle, de grands yeux brillants un peu relevés aux coins de l'orbite comme ceux des Chinoises. L'expression de son regard et de sa physionomie présentait un tel mélange de hardiesse et de timidité qu'on ne pouvait y saisir un caractère déterminé. Tantôt elle clignait ses yeux, tantôt elle les ouvrait dans toute leur étendue, et en même temps sur ses lèvres errait un sourire affecté d'indifférence. Ses mouvements étaient dégagés et parfois un peu vifs. Somme toute, son extérieur plaisait assez à Bo-

ris. Seulement il remarquait à regret qu'elle était coiffée étourdiment, qu'elle avait la raie de travers.

De plus, elle parlait, selon lui, un trop correct langage, car il avait à cet égard le même sentiment que Pouchkine, qui a dit : « Je n'aime point les lèvres roses sans sourire, ni la langue russe sans quelque faute grammaticale. » En un mot, Sophie Cirilovna était de ces femmes qu'un amant nomme des femmes séduisantes ; un mari, des êtres agaçants et un vieux garçon des enfants espiègles.

Elle parlait à ses deux hôtes de l'ennui qu'on, éprouve à vivre dans un village. « Il n'y a pas ici, disait-elle en appuyant avec afféterie sur l'accentuation de certaines syllabes, il n'y a pas ici une âme avec qui l'on puisse converser. Je ne sais comment on se résigne à se retirer dans un tel gîte, et ceux-là seuls, ajouta-t-elle avec une petite moue d'enfant, ceux que nous aimerions à voir, s'éloignent et nous abandonnent dans notre triste solitude. »

Boris s'inclina et balbutia quelques mots d'excuse. Pierre le regarda d'un regard qui semblait dire : En voilà une qui a le don de la parole.

Vous fumez ? demanda Sophie en se tournant vers Boris.

– Oui... mais...

– N'ayez pas peur. Je fume aussi. »

À ces mots elle se leva, prit sur la table une boîte en argent, en tira des cigarettes qu'elle offrit à ses visiteurs, sonna, demanda du feu, et un domestique qui avait la poitrine couverte d'un large gilet rouge apporta une bougie.

« Vous ne croiriez pas, reprit-elle en inclinant gracieusement la tête en lançant en l'air une légère bouffée de fumée, qu'il y a ici des gens qui n'admettent pas qu'une femme puisse savourer un pauvre petit cigare. Oui, tout ce qui échappe au vulgaire niveau, tout ce qui ne reste point asservi à la coutume banale est si sévèrement jugé.

– Les femmes de notre district, dit Pierre Vasilitch, sont surtout très sévères sur cet article.

– Oui. Elles sont méchantes et inflexibles ; mais je ne les fréquente pas, et leurs calomnies ne pénètrent point dans mon solitaire refuge.

– Et vous ne vous ennuyez pas de cette retraite ? demanda Boris.

– Non. Je lis beaucoup, et lorsque je suis fatiguée de lire, je rêve, je m'amuse à faire des conjectures sur l'avenir.

– Eh quoi ! vous consultez les cartes ! s'écria Pierre étonné.

– Je suis assez vieille pour me livrer à ce passe-temps.

– À votre âge ! Quelle idée ! » murmura Pierre.

Sophie Cirilovna le regarda en clignotant, puis, se retournant vers Boris : « Parlons d'autre chose, dit-elle ; je suis sûre, monsieur Boris, que vous vous intéressez à la littérature russe ?

– Moi... sans doute, répondit avec quelque embarras Boris, qui lisait peu de livres russes, surtout peu de livres nouveaux, et s'en tenait à Pouchkine.

– Expliquez-moi d’où vient la défaveur qui s’attache à présent aux œuvres de Marlinski ? Elle me semble très injuste, n’êtes-vous pas de mon avis ?

– Marlinski est certainement un écrivain de mérite, répliqua Boris.

– C’est un poète, un poète dont l’imagination nous emporte dans les régions idéales, et maintenant on ne s’applique qu’à peindre les réalités de la vie vulgaire. Mais, je vous le demande, qu’y a-t-il donc de si attrayant dans le mouvement de l’existence journalière, dans le monde, sur cette terre ?

– Je ne puis m’associer à votre pensée, répondit Boris en la regardant. Je trouve ici même un grand attrait. »

Sophie sourit d’un air confus. Pierre releva la tête, sembla vouloir prononcer quelques mots, puis se remit à fumer en silence.

L’entretien se prolongea à peu près sur le même ton, courant rapidement d’un sujet à l’autre, sans se fixer sur aucune question, sans prendre aucun caractère décisif. On en vint à parler du mariage, de ses avantages, de ses inconvénients, et de la destinée des femmes en général. Sophie prit le parti d’attaquer le mariage, et peu à peu s’anima, s’emporta, bien que ses deux auditeurs n’essayassent pas de la contredire. Ce n’était pas sans raison qu’elle vantait les œuvres de Marlinski ; elle les avait étudiées et en avait profité. Les grands mots d’art, de poésie diapraient constamment son langage.

« Qu’y a-t-il, s’écria-t-elle à la fin de sa pompeuse dissertation, qu’y a-t-il de plus précieux pour la femme que la liberté de pensée, de sentiment, d’action ?

– Permettez, répliqua Pierre, dont la physionomie avait pris depuis quelques instants une expression marquée de mécontentement. Pourquoi la femme réclamerait-elle cette liberté ? qu'en ferait-elle ?

– Comment ? selon vous elle doit être l'attribut exclusif de l'homme.

– L'homme non plus n'en a pas besoin.

– Pas besoin ?

– Non. À quoi lui sert cette liberté tant vantée ? À s'ennuyer ou à faire des folies.

– Ainsi, repartit Sophie avec un sourire ironique, vous vous ennuyez : car, tel que je vous connais, je ne suppose pas que vous commettiez des folies.

– Je suis également soumis à ces deux effets de la liberté, répondit tranquillement Pierre.

– Très bien, je ne puis me plaindre de votre ennui. Je lui dois peut-être le plaisir de vous voir aujourd'hui. »

Très satisfaite de cette pointe épigrammatique, Sophie se pencha vers Boris et lui dit à voix basse : « Votre ami se complaît dans le paradoxe.

– Je ne m'en étais pas encore aperçu, repartit Boris.

– En quoi donc me complais-je ? demanda Pierre.

– À soutenir des paradoxes. »

Pierre regarda fixement Sophie, puis murmura entre ses dents : « Et moi je sais ce qui vous plairait… »

En ce moment le domestique en gilet rouge vint annoncer que le dîner était servi.

« Messieurs, dit Sophie, voulez-vous bien passer dans la salle à manger ? »

Le dîner ne plut ni à l'un ni à l'autre des convives. Pierre Vasilitch se leva de table sans avoir pu apaiser sa faim, et Boris Andréitch, avec ses goûts délicats en matière de gastronomie, ne fut pas plus satisfait de ce repas, bien que les mets fussent servis sous des cloches et que les assiettes fussent chaudes. Le vin aussi était mauvais, en dépit des étiquettes argentées et dorées qui décoraient chaque bouteille.

Sophie Cirilovna ne cessait de parler, tout en jetant de temps à autre un regard impérieux sur ses domestiques. Elle vidait à de fréquents intervalles son verre d'une façon assez leste, en remarquant que les Anglaises buvaient très bien du vin, et que, dans ce district sévère, on trouvait que, de la part d'une femme, c'était une inconvenance.

Après le dîner, elle ramena ses hôtes au salon, et leur demanda ce qu'ils préféraient, du thé ou du café. Boris accepta une tasse de thé, et, après en avoir : pris une cuillerée, regretta de n'avoir pas demandé du café. Mais le café n'était pas meilleur. Pierre, qui en avait demandé, le laissa pour prendre du thé, et renonça également à boire cette autre potion.

Sophie Cirilovna s'assit, alluma une cigarette, et se montra très empressée de reprendre son vif entretien. Ses yeux pétillaient et ses joues étaient échauffées. Mais ses deux visiteurs ne la secondaient pas dans ses dispositions à l'éloquence. Ils semblaient plus occupés de leurs cigares que de ses belles phrases,

et, à en juger par leurs regards constamment dirigés du côté de la porte, il y avait lieu de supposer qu'ils songeaient à s'en aller. Boris cependant se serait peut-être décidé à rester jusqu'au soir. Déjà il venait de s'engager dans un galant débat avec Sophie, qui, d'une voix coquette, lui demandait s'il n'était pas surpris qu'elle vécût ainsi seule dans la retraite. Mais Pierre voulait partir, et il sortit pour donner l'ordre au cocher d'atteler les chevaux.

Quand la voiture fut prête, Sophie essaya encore de retenir ses deux hôtes, et leur reprocha gracieusement la brièveté de leur visite. Boris s'inclina, et, par son attitude irrésolue, par l'expression de son sourire, semblait lui dire que ce n'était pas à lui que devaient s'adresser ses reproches. Mais Pierre déclara résolument qu'il était temps de partir pour pouvoir profiter du clair de lune. En même temps, il s'avançait vers la porte de l'antichambre. Sophie offrit sa main aux deux amis, pour leur donner le *shakehand,* à la façon anglaise. Boris seul accepta cette courtoisie, et serra assez vivement les doigts de la jeune femme. De nouveau elle cligna les yeux, de nouveau elle sourit et lui fit promettre de revenir prochainement. Pierre était déjà dans l'antichambre, enveloppé dans son manteau.

Il s'assit en silence dans la voiture, et lorsqu'il fut à quelques centaines de pas de la maison de Sophie :

« Non, non, murmura-t-il, cela ne va pas.

– Que voulez-vous dire ? demanda Boris.

– Cela ne vous convient pas, répéta-t-il avec une expression de dédain.

– Si vous voulez parler de Sophie Cirilovna, je ne puis être de votre avis. C'est une femme, il est vrai, un peu prétentieuse, mais agréable.

– C’est possible dans un certain sens. Mais songez au but que je m’étais proposé en vous conduisant près d’elle. »

Boris ne répondit pas.

« Non, reprit Pierre. Cela ne va pas. Il lui plait de nous déclarer qu’elle est épicurienne. Et moi, s’il me manque deux dents au côté droit, je n’ai pas besoin de le dire. On le voit assez. Eu outre, je vous le demande, est-ce là une femme de ménage ? Je sors de chez elle sans avoir pu satisfaire mon appétit. Ah ! qu’elle soit spirituelle, instruite, de bon ton, je le veux bien ; mais, avant tout, donnez-moi une bonne ménagère, que diable ! Je vous le répète, cela ne vous convient pas. Est-ce que ce domestique, avec son gilet rouge, et ces plats recouverts de cloches en fer-blanc, vous ont étonné ?

– Il n’était pas nécessaire que je fusse étonné.

– Je sais ce qu’il vous faut. Je le sais à présent.

– Je vous assure que j’ai été très content de connaître Sophie Cirilovna.

– J’en suis charmé. Mais elle ne vous convient pas. »

En arrivant à la maison de Boris, Pierre lui dit :

« Nous n’en avons pas fini. Je ne vous rends pas votre parole.

– Je suis à votre disposition, répondit Boris.

– Très bien. »

Une semaine entière s'écoula à peu près comme les autres, si ce n'est que Pierre disparaissait quelquefois pendant une grande partie de la journée. Un matin, il se présenta de nouveau chez son ami, dans ses vêtements d'apparat, et invita Boris à venir faire avec lui une autre visite.

« Où me conduisez-vous aujourd'hui ? demanda Boris, qui avait attendu cette seconde invitation avec une certaine impatience, et qui se hâta de faire atteler son traîneau ; car l'hiver était venu, et les voitures étaient remisées pour plusieurs mois.

– Je veux vous présenter dans une très honorable maison, à Tikodouïef. Le maître de cette maison est un excellent homme qui s'est retiré du service avec le grade de colonel. Sa femme est une personne fort recommandable, et il y a là deux jeunes filles fort gracieuses, qui ont reçu une éducation de premier ordre et qui en outre ont de la fortune. Je ne sais laquelle des deux vous plaira le plus. L'une est vive et animée, l'autre un peu trop timide. Mais toutes deux sont de vrais modèles. Vous verrez.

– Et comment s'appelle le père ?

– Calimon Ivanitch.

– Calimon ! Quel singulier nom. Et la mère ?

– Pélagie Ivanovna. L'une de ses filles s'appelle aussi Pélagie ; l'autre Émérance.

– Émérance ! Calimon. Jamais je n'ai entendu prononcer de noms semblables. Émérance, Calimovna ! Quel assemblage !

– Je l'avoue. Mais cette jeune fille est remplie de je ne sais quelle flamme de vertu.

– Comme vous devenez poétique, mon cher Pierre. Et cette belle Émérance est-ce celle qui est si timide ?

– Non. C'est sa sœur. »

L'habitation de Calimon ne ressemblait guère à la coquette villa de la jeune veuve. C'était un vaste et lourd bâtiment, avec des fenêtres étroites et des vitres ternes. Devant la façade s'élevaient deux grands bouleaux, et de l'autre côté, de vieux tilleuls dont la cime surpassait, le toit de la maison, dont les noirs rameaux s'étendaient au loin. En été, ces arbres gigantesques devaient par leur feuillage décorer cette retraite. En hiver ils l'assombrissaient. Enfin toute cette maison avait une apparence de tristesse et de vétusté qui ne pouvait produire une impression agréable.

Les deux visiteurs se firent annoncer et furent introduits dans le salon. Le maître et la maîtresse du logis s'avancèrent à leur rencontre ; mais pendant quelques instants ils ne purent exprimer que par des signes et des gestes de politesse ce qu'ils voulaient dire, et les deux amis ne pouvaient pas mieux se faire comprendre, car, à leur approche, quatre barbets s'étaient levés et faisaient par leurs aboiements un vacarme effroyable. En les frappant avec des mouchoirs, en les menaçant du pied et de la main, on parvint, non sans peine, à les apaiser, et une servante entraîna dans une chambre voisine le plus obstiné, qui la mordit au doigt.

Dès que le calme fut rétabli, Pierre présenta son ami à M. et à Mme Calimon, qui lui dirent à la fois combien ils se réjouissaient de le voir. Puis M. Calimon présenta Boris à ses filles. Il y avait encore là deux femmes d'un certain âge, très modestement vêtues, qui se tenaient à l'écart, et auxquelles personne ne semblait faire attention.

Calimon Ivanitch était un homme de cinquante ans, à la taille élevée, aux cheveux gris. Sa physionomie, un peu vulgaire, avait une expression de bonté, d'apathie et d'indifférence. Sa femme, maigre, petite, portant sur la tête un lourd échafaudage de coiffure, semblait être au contraire dans une agitation perpétuelle. Sa figure avait depuis longtemps perdu la fraîcheur de la jeunesse. Ses deux filles formaient entre elles un singulier contraste. Pélagie avait le teint brun, les cheveux noirs, et un air de réserve, de timidité extraordinaires. Elle se tenait, comme un enfant craintif, derrière ses parents ; tandis que sa sœur s'avançait d'un pas léger, avec ses cheveux blonds, ses joues purpurines, sa bouche en cœur, son nez légèrement retroussé et ses yeux étincelants. À la voir, il était aisé de deviner qu'elle jouait habituellement un grand rôle dans le salon paternel, et qu'elle n'en était point embarrassée. Elle portait, ainsi que sa sœur, une robe blanche avec une profusion de rubans bleus qui se soulevaient et flottaient au moindre mouvement. La couleur de ces rubans s'harmonisait très bien avec l'ensemble de sa physionomie, et s'accordait mal avec celle de Pélagie. Mais il eût été difficile de dire quel genre de toilette pouvait convenir à Pélagie, quoique pourtant elle ne fût pas laide.

On s'assit. Les maîtres de la maison adressèrent à leurs hôtes quelques banales questions de politesse, avec cet air affecté et contraint que l'on remarque ordinairement entre des gens qui se voient pour la première fois. Les deux amis leur répondirent sur le même ton. L'entretien était froid et difficile. Calimon, qui n'avait pas l'esprit très inventif, ayant demandé pour la seconde fois à Boris s'il était depuis longtemps dans le pays, sa femme lui fit remarquer sa distraction avec l'accent mielleux qu'elle avait coutume d'employer devant des étrangers. Le colonel, confus, tira de sa poche son mouchoir et se moucha si bruyamment que les chiens se mirent de nouveau à aboyer, et qu'il fallut de nouveau courir près d'eux pour les apaiser.

Émérance parvint enfin à rendre à ses parents le service qu'elle leur rendait habituellement en de telles circonstances. Elle s'assit près de Boris, elle anima l'entretien par des questions insignifiantes, il est vrai, mais vives et gracieuses. Bientôt la conversation devint de part et d'autre plus libre. Chacun s'y associa, à l'exception de Pélagie, qui restait immobile, les yeux fixés sur le plancher, tandis que l'alerte Émérance souriait, gesticulait, causait, puis, de temps à autre, s'arrêtait et semblait se dire : Voyez, comme je suis aimable et bien élevée ; voyez, comme je sais plaire à tout le monde. Il semblait même que son zézaiement ne provenait que de l'excès de sa bonté. Elle riait en donnant des inflexions prolongées et doucereuses à son rire, quoique Boris ne dit rien qui pût lui mériter une telle grâce ; elle sourit encore plus quand elle le vit s'égayer et s'enhardir à quelques vives répliques.

Pierre sourit aussi, et comme on en était venu à parler des beaux-arts, tout à coup il s'écria que son ami aimait beaucoup la musique.

« Et moi aussi, dit Émérance, je suis passionnée pour la musique.

– Non seulement, reprit Pierre, vous avez cet excellent goût, mais vous êtes une musicienne accomplie.

– En vérité ! dit Boris.

– Oui, ajouta Pierre. Émérance et Pélagie Calimovna jouent du piano avec un rare talent, surtout Émérance. »

En entendant prononcer son nom, Pélagie frissonna. Émérance baissa modestement les yeux.

« Ah ! mesdemoiselles, s'écria Boris, est-ce que j'oserais vous prier ? est-ce que vous voudriez être assez bonnes ?

– Mais, vraiment ! murmura Émérance, je ne sais si je puis… » Et jetant un regard de côté à Pierre : « Je vous en veux, » dit-elle d'un ton de voix qui démentait son reproche.

Pierre, qui n'était pas homme à se laisser si aisément déconcerter, se tourna vers Mme Calimon.

« Je vous en prie, dit-il, ordonnez donc à mesdemoiselles vos filles de jouer et de chanter quelque chose.

– Je ne sais si elles sont en voix aujourd'hui, répondit la mère ; mais elles peuvent essayer.

– Oui, oui, ajouta le colonel, il faut qu'elles essayent.

– Mais, maman, je vous assure que je ne puis.

– Émérance, quand je le veux, » répliqua Mme Calimon en français. Elle avait l'habitude de donner ses ordres à ses filles en français, quand il y avait des étrangers chez elle, lors même que ces étrangers comprenaient cette langue ; et ce qu'il y avait de plus singulier, c'est qu'elle-même ne la parlait que très difficilement et la prononçait fort mal.

Émérance se leva.

« Que faut-il chanter ? demanda-t-elle d'un ton soumis.

– Votre duo, qui est charmant. Mes filles, ajouta-t-elle en s'adressant à Boris, ont chacune une voix différente. Émérance a une voix de soprano.

– De soprano, répliqua Boris.

– Oui, de soprano, et Pélagie une voix de contralto.

– De contralto ? C'est délicieux.

– Il ne m'est pas possible de chanter aujourd'hui, balbutia Pélagie ; je suis trop enrouée. »

Sa voix, en effet, ressemblait plus en ce moment à la basse qu'au contralto.

« Eh bien ! Émérance, chantez cet air italien ; vous savez, celui que vous aimez, et Pélagie vous accompagnera.

– Cet air avec des roulades, des petites machines entortillées ; très bien », ajouta le colonel.

Les deux sœurs s'avancèrent vers le piano ; Pélagie leva le couvercle de l'instrument, ouvrit son cahier de musique et s'assit. Émérance se plaça debout, près d'elle, dans une attitude plastique, sous le regard attentif de Boris. De temps à autre, pour se donner une nouvelle pose, elle portait son mouchoir à ses lèvres. Enfin, elle chanta, comme chantent la plupart de nos jeunes filles, d'une voix glapissante qui, parfois, résonnait comme un gémissement. Elle prononçait si mal les paroles qu'il n'était pas possible de les comprendre ; à certaines accentuations, on reconnaissait seulement que c'était de l'italien. À la fin de ce morceau, elle se lança dans des roulades qui enchantèrent tellement le colonel qu'il se leva tout transporté sur sa chaise ; mais elle précipita le morceau et elle avait fini de chanter quand sa sœur continuait encore l'accompagnement. Cette petite méprise n'empêcha pas Boris de lui adresser de très vifs compliments ; et Pierre, après s'être écrié à diverses reprises : « À merveille ! à merveille ! » lui dit : « À présent, ne pourriez-vous pas nous faire, entendre un air russe, la romance du Rossignol, ou celle de la Fiancée, ou une chanson de bohémienne ? Toutes vos compositions étrangères peuvent être très jolies, mais, pour nous, elles ne valent pas notre bonne musique nationale.

– Je suis de votre avis ! s'écria le colonel.

– Chantez la romance de la Fiancée, dit à voix basse, mais d'un ton ferme, et toujours en mauvais français, Mme Calimon à sa fille.

– Non, dit le colonel ; j'aimerais mieux la chanson des Bohémiennes ou celle du Soldat. »

Émérance obéit. Son père, qui connaissait depuis longtemps ces airs par cœur, chantait avec elle, et Pierre était dans le ravissement.

« Voilà, disait-il, ce qui charme nos oreilles, voilà de vraies mélodies. Ah ! mademoiselle, vous avez raison d'aimer la musique. Vous êtes une artiste de premier ordre.

– Vous en dites trop, murmura Émérance en quittant le piano.

– À présent, reprit sa mère, chantez la romance de la Fiancée. »

Émérance se hâta de nouveau d'obéir.

« Maintenant, ajouta l'insatiable Mme Calimon, jouez votre sonate à quatre mains… Mais non, mieux vaut peut-être la remettre à une autre fois. Vous êtes peut-être fatiguée, et je crains d'ennuyer M. Boris.

– Comment donc, madame ? » s'écria Boris.

Mais Émérance déclara qu'elle était fatiguée, et le courtois visiteur s'approcha d'elle pour lui renouveler ses compliments.

« Ah ! monsieur Boris, lui dit-elle, vous avez entendu bien d'autres virtuoses ! Qu'est-ce que mon chant, comparé au leur ? Cependant Bomerius, à son passage ici, m'a affirmé… Vous connaissez sans doute Bomerius ?

– Non. Qui est-il ?

– Un élève du Conservatoire de Paris, un musicien éminent, un violon admirable. Il m'a dit que si ma voix était cultivée, si je pouvais avoir des leçons d'un bon maître, j'arriverais tout simplement à produire un effet merveilleux, et il m'a baisé les doigts l'un après l'autre… Mais ici, comment prendre des leçons ? »

Et Émérance soupira.

« Cependant avec vos dispositions naturelles… repartit Boris, avec votre talent… » Mais il ne put achever cette phrase qui l'embarrassait.

– Émérance, dit Mme Calimon, demandez, pourquoi… que…, le dîner.

– Oui, maman, » répondit la jeune fille, en sautillant du côté de la porte.

Elle ne sautillait ainsi que lorsqu'il y avait des étrangers au salon.

Boris s'approcha de Pélagie, qui ne put voir ce mouvement sans une sorte d'effroi.

« Vous avez, lui dit-il, accompagné votre sœur avec une rare habileté. »

Pélagie rougit jusqu'au blanc des yeux et ne répondit pas.

« Je regrette de n'avoir pas entendu votre duo. À quel opéra appartient-il ? »

Pélagie tournait de côté et d'autre un regard inquiet, et ne pouvait prononcer un mot.

« Quelle est la musique que vous préférez, reprit-il après un moment d'attente, celle d'Italie ou celle d'Allemagne ? »

Pélagie restait muette.

« Mais répondez donc, lui cria sa mère.

– J'aime tous les genres de musique, balbutia enfin la pauvre créature.

– Comment, tous ? cela me semble difficile. Par exemple, Beethoven est un compositeur de génie, mais il ne peut être apprécié par tous les amateurs.

– Non, murmura Pélagie.

– L'art est infini dans sa variété.

– Oui. »

Boris n'essaya pas de continuer ce pénible entretien.

« Non, se dit-il, il n'y a pas moyen de la faire parler. C'est l'image vivante de la peur. »

À la fin de cette journée, quand la pauvre Pélagie fut rentrée dans sa chambre, elle raconta à sa camériste ce qu'elle avait souffert, comment on l'avait obligée à faire de la musique devant un inconnu, comment elle n'avait su que répondre aux

questions qu'il lui adressait, et toutes ses anxiétés quand il arrivait des étrangers, et les reproches que lui faisait sa mère.

À table, Boris fut placé entre M. Calimon et Émérance. Le dîner, préparé et servi tout entier à la façon russe, parut beaucoup plus agréable à Pierre que le repas raffiné de la jeune veuve. Pélagie, qui se trouvait assise à côté de lui, parvint peu à peu à surmonter sa timidité et finit par causer assez aisément avec lui, tandis que la coquette Émérance s'efforçait tellement de captiver l'attention de son voisin qu'il en était fatigué. Elle avait surtout une façon de tourner la tête qui lui déplaisait, et ce qui lui déplaisait encore plus, c'était de la voir toujours occupée d'elle-même, parlant sans cesse de sa propre personne, et racontant avec une assurance imperturbable les plus petits incidents de sa vie. Mais, en homme bien élevé, il maîtrisait ses impressions désagréables, et les dissimulait si bien que Pierre, qui l'observait attentivement, ne pouvait les deviner.

Après le dîner, le colonel devint très taciturne, ou, pour mieux dire, il était assoupi. Car, à ce moment de la journée, il avait l'habitude de faire la sieste. Il essaya pourtant de retenir ses hôtes, qui annonçaient leur intention de se retirer.

« Pourquoi donc, leur disait-il, nous quitter si vite ? Ne voulez-vous pas faire une petite partie de cartes ? » Mais au fond du cœur il se réjouit de les voir prendre leurs chapeaux.

Sa femme, au contraire, fit tous ses efforts pour les garder plus longtemps, et, dans cette tentative, elle était vivement secondée par Émérance, qui employait toutes sortes d'arguments pour les décider à retarder leur départ. Pélagie s'adjoignit aussi à elle, et, de sa voix craintive, balbutia : « Mais, messieurs… »

Pierre ne disait ni oui ni non, et s'en rapportait à la volonté de son ami. C'était la contre-partie de ce qui était arrivé chez Sophie Cirilovna. Boris déclara qu'il était absolument obligé de

retourner chez lui, et s'éloigna en promettant de revenir bientôt. Émérance fixa sur lui un dernier regard.

Le colonel suivit ses deux hôtes jusque dans l'antichambre, resta là tandis que leur domestique les enveloppait dans leurs écharpes et leurs manteaux, et leur donnait des bottes fourrées, puis rentra dans son cabinet et s'endormit. Pendant ce temps, Pélagie, pour échapper aux réprimandes de sa mère, se sauva dans sa chambre, et les deux femmes qui avaient assisté comme deux muets comparses à cet événement de la journée félicitèrent Émérance sur sa nouvelle conquête.

Les deux amis voyageaient en silence. Boris, riant en dedans de lui-même, la tête plongée dans les replis de son collet de genette, attendait que Pierre prît la parole.

Celui-ci enfin s'y décida.

« Cette fois encore, dit-il, cela ne va pas ? »

Mais il prononçait ces mots d'un ton dubitatif, en cherchant à voir la figure de Boris pour fixer son indécision, et, ne pouvant y parvenir, il répéta sa première interrogation :

« Cela ne va pas ?

– Non assurément, répondit Boris en riant.

– Je m'en doutais. Mais pourquoi donc cela ne vous convient-il pas ? Que manque-t-il à cette jeune fille ?

– Il ne lui manque rien ; au contraire, elle n'a que trop d'agréments.

– Eh quoi ! c'est là votre objection ?

– Oui.

– En vérité, je ne vous comprends pas. Est-ce qu'elle n'est pas très bien élevée ? est-ce que son caractère, sa façon d'être…

– Mais c'est moi, Pierre, qui ne comprends pas qu'avec votre droiture de jugement vous puissiez vous abuser sur la nature de cette belle Émérance. Vous n'avez donc point remarqué cette fatigante amabilité, cette constante adoration d'elle-même, cette complaisance dans le sentiment de ses qualités, cette sorte de condescendance d'un être angélique qui daigne abaisser, du haut de ses splendeurs, ses regards sur de simples mortels ? Que vous dirai-je encore ? Elle m'inspire un tel éloignement que, si j'étais forcé d'épouser une des sœurs, j'aimerais mieux cent fois épouser l'autre ; au moins, celle-là sait se taire.

– Vous avez peut-être raison, » répliqua Pierre d'un ton soumis.

Les remarques de son ami l'embarrassaient.

« Non, se disait-il pour la première fois depuis qu'il connaissait Boris, je ne suis pas à sa hauteur ; il est trop fort pour moi.

– En avant ! en avant ! » cria Boris à son cocher.

Le cocher fouetta ses chevaux.

« Eh bien ! mon cher Pierre, reprit Boris en riant lorsqu'il descendit de son traîneau, cela ne va pas ; qu'en pensez-vous ? »

Pierre ne répondit pas et se retira dans sa chambre.

Le lendemain, Émérance écrivait une longue lettre à une de ses amies, et lui disait : « Hier, nous avons eu la visite d'un nou-

veau voisin, M. Boris Viasovnine. C'est un homme de bonnes manières, très agréable, qui a reçu une éducation distinguée ; et, je te l'avouerai tout bas, il me semble que j'ai fait sur lui une vive impression. Mais ne t'inquiète pas, mon amie, mon cœur est immuable, et Valentin n'a rien à craindre. »

Ce Valentin était professeur au gymnase de la ville voisine ; dans cette résidence, il s'abandonnait à toutes sortes de folies, et au village il se livrait près d'Émérance à un amour platonique sans espoir.

Après leur infructueuse visite, les deux amis avaient repris leur existence habituelle.

Quelques jours se passèrent. Boris s'attendait à être promptement invité à une autre excursion ; mais Pierre semblait avoir renoncé à ses projets. Pour l'y ramener, Boris se mit à parler de la jeune veuve et de la famille Calimon. Il disait qu'on ne pouvait bien juger les choses en un premier aperçu, qu'il faudrait revoir, et il faisait d'autres insinuations que le cruel Pierre s'obstinait à ne pas vouloir comprendre. À la fin, Boris, impatienté de cette froide réserve, lui dit un matin :

« Eh quoi ! mon ami, est-ce à moi à présent à vous rappeler vos promesses ?

– Quelles promesses ?

– Ne vous souvenez-vous plus que vous voulez me marier ? J'attends.

– Vous avez des prétentions trop difficiles à satisfaire, le goût trop délicat. Il n'y a pas dans ce district une femme qui puisse vous convenir.

– Ah ! ce n'est pas bien à vous, Pierre, de renoncer si vite à votre entreprise. Nous n'avons fait encore que deux essais infructueux ; est-ce une raison pour désespérer ? D'ailleurs, la veuve ne m'a point déplu. Si vous m'abandonnez, je retourne près d'elle.

– Allez à la grâce de Dieu !

– Pierre, je vous assure très sérieusement que je désire me marier. Faites-moi donc connaître une autre femme.

– Je n'en connais pas dans tout ce canton.

– C'est impossible ; vous ne pouvez me faire croire qu'il n'existe pas une agréable personne à plusieurs lieues à la ronde.

– Je vous dis la vérité.

– Voyons, réfléchissez, cherchez un peu dans votre esprit. »

Pierre mordait le bout d'ambre de sa pipe. Après un long silence, il reprit :

« Je pourrais bien vous indiquer encore Viéra Barçoukova. Une très brave fille ! Mais elle ne vous convient pas.

– Et pourquoi ?

– Parce qu'elle est trop simple.

– Tant mieux !

– Et son père est si bizarre !

– Qu'importe ? Allons, Pierre Vasilitch, allons, mon bon ami, faites-moi connaître Mlle... Comment l'appelez-vous ?

– Viéra Barçoukova. »

Boris insista tellement que Pierre finit par lui promettre de le conduire dans la maison de la jeune fille.

Le surlendemain, ils étaient en route. Étienne Barçoukof était en effet, comme Pierre l'avait dit, un homme de la nature la plus bizarre. Après avoir achevé d'une façon brillante son éducation dans l'un des établissements de la couronne, il était entré dans la marine et y avait acquis promptement une notable distinction ; puis, un beau jour, il avait tout à coup quitté le service pour se retirer dans son domaine, pour se marier ; puis, ayant perdu sa femme, il était devenu si sauvage qu'il ne faisait plus aucune visite et ne sortait pas même de sa demeure. Chaque jour, enveloppé dans sa touloupe, les pieds dans des babouches, les mains dans ses poches, il se promenait de long en large dans sa chambre, en fredonnant ou en sifflant, et à tout ce qu'on lui disait il ne répondait que par un sourire et une exclamation : Braou ! braou ! ce qui, pour lui, signifiait : bravo ! bravo !

Ses voisins aimaient à venir le voir, car, avec toute son étrangeté, il était très bon et très hospitalier. Si un ami, à sa table, lui disait :

« Savez-vous, Étienne, qu'au dernier marché de la ville le seigle s'est vendu trente roubles ?

– Braou ! braou ! répondait Étienne, qui venait de livrer le sien à moitié prix.

– Avez-vous appris, disait un autre, que Paul Temitch a perdu 20 000 roubles au jeu ?

– Braou ! braou ! répliquait Étienne avec le même calme.

– On affirme, disait un troisième, qu'une épizootie a éclaté dans le village voisin.

– Braou ! braou !

– Mademoiselle Hélène s'est enfuie avec l'intendant.

– Braou ! braou ! »

Et toujours le même cri. Soit qu'on vint lui annoncer que ses chevaux boitaient, qu'un juif arrivait au village avec une cargaison de marchandises, qu'un de ses meubles était brisé, que son groom avait perdu ses souliers, il répétait avec la même indifférence : Braou ! braou ! Cependant, sa maison n'était point en désordre ; il ne faisait point de dettes, et ses paysans vivaient dans l'aisance.

Nous devons dire en outre que l'extérieur d'Étienne Barçoukof était agréable. Il avait la figure ronde, de grands yeux vifs, un nez bien fait et des lèvres roses qui avaient conservé la fraîcheur de la jeunesse, une fraîcheur rehaussée encore par la teinte argentée de ses cheveux. Un léger sourire errait habituellement sur ses lèvres et se répandait même sur ses joues. Mais il ne riait jamais, ou il lui arrivait d'être saisi d'une sorte de rire convulsif qui le rendait malade. S'il était obligé de prononcer quelques autres mots que son exclamation accoutumée, il ne le faisait qu'à la dernière extrémité, et en abrégeant toujours autant que possible ses paroles.

Viéra, sa fille unique, avait la même coupe de figure que lui, le même sourire, les mêmes yeux foncés qui paraissaient foncés encore plus sous les bandeaux blonds de ses cheveux. Elle était d'une taille moyenne et très gracieuse. Rien en elle pourtant n'était d'une beauté rare, mais il suffisait de la voir et de l'entendre pour se dire aussitôt : voilà une excellente personne. Elle et son père avaient l'un pour l'autre une tendre affection.

C’était elle qui régissait et gouvernait toute la maison. Elle s’acquittait de cette tache avec plaisir, et n’en connaissait pas d’autres. Ainsi que Pierre l’avait dit, c’était la simplicité même.

Lorsque Pierre et Boris arrivèrent chez Étienne, il se promenait comme de coutume dans son cabinet, un vaste cabinet qui occupait presque la moitié de l’étendue de sa maison, et qui lui servait à la fois de salon et de salle à manger, car il y recevait ses visites et y prenait ses repas.

L’ameublement de cette pièce n’était pas brillant, mais propre. Sur un des côtés s’étendait un divan, bien connu des propriétaires du voisinage, un large divan, très doux, très confortable et garni d’une quantité de coussins. Dans les autres chambres, on ne voyait qu’une chaise, une petite table et une armoire. Elles étaient inhabitées. La petite chambre de Viéra s’ouvrait sur le jardin. Tout son mobilier se composait d’un joli petit lit, d’une table, d’une glace, d’un fauteuil. Mais, en revanche, elle était garnie d’une quantité de flacons de conserves et de liqueurs préparées par la jeune fille.

En arrivant dans l’antichambre, Pierre pria le domestique de l’annoncer. Mais celui-ci, le regardant en silence, l’aida à se dégager de sa pelisse, et lui dit :

« Ayez la bonté d’entrer. »

Les deux amis s’avancèrent dans le salon, et Pierre présenta son ami à Étienne.

« Très content… toujours… lui dit le laconique solitaire en lui tendant la main… très froid… un verre d’eau-de-vie. »

Et, du doigt ayant indiqué la bouteille qui se trouvait sur la table, il continua sa promenade.

Boris et Pierre prirent un peu d'eau-de-vie, puis s'assirent sur le canapé, si flexible et si commode que, dès qu'il y eut pris place, Boris s'y trouva établi comme s'il faisait usage de ce meuble depuis longtemps. Tous les amis de Barçoukof, en s'asseyant là, avaient la même agréable impression.

Ce jour-là, Étienne n'était pas seul, et il faut dire que rarement il était seul. Près de lui était une sorte de figure patibulaire, un individu nommé Onufre Ilitch, au visage ridé et usé, au nez arqué comme le bec d'un épervier, et à l'œil inquiet. Il avait autrefois occupé un emploi dont il tirait plus d'un profit peu légitime, et maintenant il se trouvait sous le poids d'un jugement. Une main posée sur sa poitrine, et l'autre au nœud de sa cravate, il suivait du regard Étienne, et, dès que les deux visiteurs furent assis, il dit avec un profond soupir :

« Ah ! Étienne Pétrovitch, il est aisé de condamner un homme. Mais vous connaissez la sentence : Pécheurs honnêtes, pécheurs coquins, tout le monde vit dans le péché, et moi je fais comme les autres.

– Braou ! » murmura Étienne ; puis, après un moment de silence, il ajouta : « Mauvaise sentence.

– Mauvaise ! c'est possible. Mais que faire ? La nécessité cruelle nous arrache quelquefois notre honneur. Tenez : j'en appelle à ces gentils messieurs, je leur raconterai tous les détails de mon affaire, s'ils veulent bien m'écouter.

– Me permettez-vous de fumer ? » demanda Boris à Étienne.

Celui-ci fit un signe d'assentiment.

« Ah ! reprit Onufre, j'ai été plus d'une fois irrité contre moi-même et contre le monde, et j'ai plus d'une fois éprouvé une généreuse indignation.

– Belle phrase ! murmura Étienne, invention de fripons ! »

Onufre tressaillit.

« Quoi ? s'écria-t-il, que voulez-vous dire, que ce sont les fripons qui affectent de faire voir une généreuse indignation ? »

Étienne répondit par un signe affirmatif.

L'ancien fonctionnaire garda un instant le silence, puis tout à coup il éclata de rire, et l'on remarqua qu'il ne lui restait pas une dent. Pourtant il parlait assez distinctement.

« Eh ! eh ! Étienne Pétrovitch, vous plaisantez toujours. Notre avocat a bien raison de dire que vous êtes un faiseur de calembours.

– Braou ! braou ! » répéta Barçoukof.

En ce moment la porte s'ouvrit, et Viéra s'avança d'un pas léger, portant sur un plateau vert deux tasses de café et de la crème. Une robe grise lui serrait gracieusement la taille, Boris et son ami se levèrent vivement à son approche. Elle s'inclina devant eux, et plaçant son plateau sur la table :

« Mon père, dit-elle, voici votre café.

– Braou ! répliqua le père. Encore deux tasses, ajouta-t-il. Ma fille, voilà M. Boris Andréitch. »

Boris s'inclina de nouveau.

« Voulez-vous du café ? lui demanda-t-elle en levant sur lui ses yeux doux et calmes. Nous ne dînerons pas avant une heure et demie.

– J'en prendrai une tasse avec plaisir, répondit Boris.

– Et vous, Pierre Vasilitch ? reprit Viéra.

– Très volontiers.

– À l'instant je vais vous servir ; il y a longtemps que nous ne vous avons vu. »

À ces mots, Viéra sortit.

Boris la suivit du regard, puis se tournant vers son ami : « Elle est très agréable, lui dit-il. Quelle aisance ! quelle grâce dans ses mouvements !

– Oui, répliqua froidement Pierre ; mais cette maison est comme une auberge ; dès qu'une personne est sortie, il en arrive une autre. »

En effet, un nouvel hôte entrait au salon ; c'était un homme d'une énorme corpulence, large tête, larges joues, grands yeux, et une profusion de longs cheveux. Sa physionomie était empreinte d'une expression d'aigreur et de mécontentement, et sur son corps flottait un très simple et très ample vêtement.

« Bonjour », dit-il en se jetant sur le canapé, sans même regarder ceux à qui s'adressait ce bref salut.

Étienne lui offrit le flacon d'eau-de-vie.

« Non, pas d'eau-de-vie. Ah ! bonjour, Pierre Vasilitch.

– Bonjour, Michel Micheïtch, répondit Pierre. D'où venez-vous donc ?

– De la ville. Vous êtes heureux, vous, si rien ne vous oblige d'aller à la ville. Grâce à ce petit monsieur, ajouta-t-il en indiquant du doigt Onufre Ilitch, j'ai fatigué mes chevaux à courir à travers cette ville, que Dieu maudisse !

– Nos très humbles respects à Michel Micheïtch, dit Onufre, désigné si lestement par cette épithète de petit monsieur.

– Ah ! maître Onufre, répliqua Michel, en croisant les bras, fais-moi donc le plaisir de m'apprendre si tu ne dois pas bientôt être pendu. »

Onufre ne répondit pas.

« Oui, cela devrait déjà être fait, reprit Michel. La justice est trop indulgente envers toi. Quelle impression cela te fait-il d'être dans l'attente de ton jugement ? Pas la moindre. Seulement tu es vexé de ne plus pouvoir… » et, en disant ces mots, Michel faisait le geste d'un homme qui saisit un rouleau d'argent et le met dans sa poche. « Quel malheur ! continua-t-il, les filous se rejoignent de tous les côtés.

– Vous plaisantez, répliqua Onufre ; mais vous conviendrez que celui qui donne est libre de donner, et que celui qui reçoit a envie de recevoir. Au reste, ce n'est pas moi seul qui ai été l'instigateur de l'affaire ; plus d'un autre y a pris part, comme je l'ai démontré.

– Sans aucun doute. En un temps d'orage, le renard se cache sous la herse, et toutes les gouttes de pluie ne tombent pas sur lui. Mais l'ispravnik t'a réglé ton compte. C'est un gaillard habile !

– Il s'entend aux moyens rapides de répression, répliqua Onufre en bégayant.

– Oui, oui.

– Et il y aurait bien des choses à dire aussi sur lui.

– Quel gaillard ! s'écria Michel en se tournant vers Étienne. Quelle créature admirable ! Près des filous et des ivrognes, c'est un vrai colosse.

– Braou ! braou ! » murmura le flegmatique Étienne. Viéra rentra avec deux tasses.

« Encore une, lui dit son père, tandis que Michel s'inclinait devant elle.

– Que de peine vous vous donnez, lui dit Boris en s'avançant pour la délivrer de son plateau.

– Une très petite peine, répondit la jeune fille ; pourvu seulement que ce café soit bon !

– Servi par vos mains… »

Mais la jeune fille, sans faire attention à ce compliment, sortit et revint un instant après offrir une tasse à Michel.

« Avez-vous appris, demanda Michel en humant son café, ce qui est arrivé à Marie Ilinichna ? »

Étienne s'arrêta dans sa promenade et prêta l'oreille.

« Oui ; elle est tombée en paralysie.

– Vous savez qu'elle mangeait énormément. Voilà qu'un jour elle se met à table avec plusieurs convives. On sert de la batvine. Elle remplit son assiette une fois, deux fois, elle en reprend encore, puis tout à coup sa vue se trouble, sa tête s'égare, et elle tombe sur le plancher. On s'empresse autour d'elle. Soins inutiles ! Elle ne peut plus parler. On dit que le médecin du district s'est distingué en cette occasion. Dès qu'il l'a vue tomber, il s'est levé en criant : « Un docteur ! vite un docteur. » Aussi faut-il dire qu'il ne vit que du produit des morts que l'on trouve dans l'arrondissement[1]. Quelle heureuse profession !

– Braou ! braou ! répéta Barçoukof.

– Et aujourd'hui à dîner, nous avons justement de la batvine, dit Viéra, qui venait de s'asseoir à l'un des angles du salon.

– De la batvine à l'esturgeon ? demanda Michel.

– Précisément.

– À merveille. Il y a des gens qui prétendent qu'il ne convient pas de servir de la batvine en hiver, parce que c'est une soupe froide. Ils se trompent, n'est-ce pas, Pierre Vasilitch ?

– Assurément. N'avez-vous pas ici très chaud ?

– Oui.

– Eh bien, pourquoi ne pas user d'un aliment froid dans une chambre chaude ? C'est ce que je ne puis comprendre.

– Ni moi. »

---

[1] Les médecins de district ont seuls le droit de disséquer les personnes que l'on trouve sur les chemins, gelés, asphyxiés ou victimes de quelque autre accident. On les paye largement pour qu'ils ne fassent pas un rapport dont la justice pourrait tirer quelque induction fâcheuse.

L'entretien se continua quelque temps sur ce même ton. Étienne n'y prenait aucune part et continuait à se promener dans sa chambre.

Le dîner parut excellent à tous les convives. Viéra en faisait elle-même les honneurs, servait avec soin ses hôtes, et cherchait à deviner leurs désirs. Boris, assis à côté d'elle, ne la quittait pas du regard. De même que son père, elle ne pouvait parler sans sourire, et ce sourire lui seyait à merveille. Boris lui adressait de fréquentes questions, non pas tant pour les réponses qu'il pouvait en attendre que pour voir ses lèvres s'entr'ouvrir.

Après le dîner, les visiteurs, à l'exception de Boris, se mirent à jouer aux cartes. Michel, qui avait bu un peu plus que de coutume, ne se montrait plus si rigoureux envers Onufre, quoiqu'il continuât encore à lui adresser plusieurs acerbes plaisanteries. Tantôt il lui reprochait d'être semblable aux orties, tantôt il l'accusait d'avoir les ongles crochus et d'accaparer constamment les atouts ; mais le gain d'une partie l'adoucit subitement. Il se tourna d'un air riant vers celui qu'il avait si maltraité et lui dit :

« Eh bien ! qu'on pense de toi ce que l'on voudra, après tout, ce ne sont que des niaiseries, et, sur ma foi, je t'aime, d'abord parce que c'est dans ma nature, et ensuite, parce qu'il y a encore des gens plus mauvais que toi, et qu'à tout prendre, tu es, dans ton genre, un honnête homme.

– C'est vrai, c'est vrai, s'écria Onufre, encouragé par ces paroles. C'est très vrai. Si vous saviez ce que la calomnie…

– Voyons ! répliqua Michel avec une nouvelle explosion. La calomnie ! quelle calomnie ? Ne devrais-tu pas être dans la tour de Pugatschef, enfermé et enchaîné ? Donne-nous des cartes. »

Onufre se mit à distribuer les cartes en clignotant et en passant à plusieurs reprises son doigt sur sa langue effilée.

Pendant ce temps, Étienne marchait de long en large dans sa chambre, et Boris était assis près de Viéra. Il voulait causer avec elle et n'y parvenait pas sans quelques difficultés et sans être obligé de se résigner à de fréquentes interrogations, car, à chaque instant, sa tâche de maîtresse de maison l'appelait hors du salon. Il lui demandait si elle avait autour d'elle beaucoup de voisins, si elle les voyait souvent, si ses travaux journaliers lui étaient agréables. Puis il lui demanda si elle lisait ; à quoi elle répondit qu'elle n'en avait pas le temps.

Il en était là de son dialogue quand le domestique vint lui annoncer que ses chevaux étaient attelés. Il se leva à regret, il s'affligeait déjà de partir, de s'éloigner de ce bon regard, de ce pur sourire. Il serait resté, si Étienne avait fait la moindre tentative pour le retenir. Mais Étienne avait pour principe que lorsque ses hôtes désiraient passer la journée chez lui, ils devaient eux-mêmes s'y décider et ordonner qu'on préparât leurs lits. Ainsi firent Michel Micheïtch et Onufre. Ils s'installèrent dans la même chambre, et on les entendit longtemps causer. C'était surtout Onufre qui se livrait à une faconde extraordinaire. Il racontait à Michel une foule de choses qu'il essayait de lui persuader, tandis que celui-ci se contentait de lui répondre de temps à autre par un monosyllabe qui, de sa part, n'indiquait encore qu'une confiance très équivoque. Le lendemain matin, tous deux partirent pourtant de bon accord pour se rendre à la métairie de Michel, et de là à la ville.

Boris reprit le chemin de sa demeure avec Pierre. Celui-ci, bercé par le monotone tintement de la clochette du cheval et par le balancement du traîneau, s'était assoupi.

« Pierre ! lui cria son ami après un long silence.

– Qu’y a-t-il ? répliqua Pierre à demi endormi.

– Pourquoi ne m’interrogez-vous pas ?

– Sur quoi donc ?

– Sur mes impressions, comme à nos deux précédentes excursions.

– Sur Viéra ?

– Oui.

– À quoi bon ? Ne vous en avais-je pas prévenu ? Elle ne vous convient pas.

– Vous êtes dans l’erreur. Elle me plaît beaucoup plus que la blonde Émérance et la jeune veuve.

– Est-il possible ?

– Je vous assure.

– Faites attention, je vous prie, que c’est une jeune fille d’une simplicité extrême. Elle s’entend, il est vrai, à conduire une maison, mais ce n’est pas là ce qu’il vous faut.

– Pourquoi ? C’est peut-être précisément ce que je cherche.

– Quelle idée ! Songez donc qu’elle ne peut pas même prononcer un mot de français.

– Que m’importe ! Ne peut-on pas se dispenser de parler français ? »

Pierre se tut ; puis, un moment après, il reprit :

« Je n'aurais pas supposé… que vous… non… cela ne peut être… Vous plaisantez.

– Je ne plaisante nullement.

– À la garde de Dieu ! Je pensais que cette bonne fille ne pouvait convenir qu'à un rustique campagnard comme moi. »

À ces mots, Pierre, serrant les plis de son manteau, posa la tête sur un coussin et s'endormit. Boris continua à rêver à Viéra. Dans sa pensée, il la contemplait avec son charmant sourire, avec son beau et franc regard. La nuit était froide et claire, le ciel étoilé. Les grains de neige scintillaient comme des diamants. La glace craquait et bruissait sous les pieds des chevaux. Les rameaux d'arbres, avec leurs épaisses couches de givre, résonnaient aussi au souffle du vent et brillaient comme des miroirs à facettes aux rayons de la lune.

Dans la solitude, en de telles nuits, l'imagination parcourt rapidement de vastes espaces. Boris l'éprouva lui-même. Que de rêves ne fit-il pas jusqu'à ce qu'il arriva à la porte de sa maison ! mais à tous ses rêves s'associait l'image de Viéra.

Pierre avait été, comme nous l'avons dit, très surpris de l'impression produite sur Boris par la jeune fille. Il le fut bien plus encore lorsque, le lendemain de cette première visite, son ami lui dit :

« J'ai envie d'aller voir Étienne Barçoukof ; si vous n'êtes pas disposé à m'accompagner, j'irai seul. »

Pierre naturellement répondit qu'il était tout prêt à partir. Et les deux amis se mirent en route. Comme la première fois, il y avait chez Étienne plusieurs étrangers à qui Viéra offrait, avec sa grâce habituelle, du café et des liqueurs préparés par elle-

même. Mais Boris eut avec elle un entretien, ou, pour mieux dire, un monologue plus long que la première fois. Il lui parla de son existence passée, de Pétersbourg, de ses voyages, en un mot de tout ce qui lui vint à l'esprit. Elle l'écoutait avec une paisible curiosité, quelquefois en souriant et en le regardant, mais sans oublier une minute ses devoirs de maîtresse de maison. Tout à coup elle remarquait qu'un des hôtes de son père avait besoin de quelque chose ; elle se levait et lui portait elle-même ce qu'il désirait. Alors Boris, immobile à sa place, ne la quittait pas des yeux ; elle revenait s'asseoir près de lui, reprenait son travail de broderie, et il continuait ses récits. Une ou deux fois Étienne, en se promenant selon sa coutume, s'arrêta près d'eux, prêta l'oreille aux paroles de Boris, murmura : « Braou ! braou ! » et continua sa marche.

Boris et Pierre prolongèrent cette visite bien plus que la première. Ils couchèrent dans la maison de Barçoukof et ne la quittèrent que le lendemain soir. En partant, Boris tendit la main à Viéra. Elle rougit. Aucun homme jusque-là ne lui avait encore serré la main. Elle pensa que c'était un bon usage de Pétersbourg.

Les deux amis retournèrent souvent chez Étienne. Quelquefois même Boris y allait seul. Il était de plus en plus attiré vers la demeure de Viéra. De plus en plus la jeune fille lui plaisait. Entre elle et lui, il s'établit des rapports affectueux ; seulement il la trouvait trop réservée et trop raisonnable.

Son ami Pierre avait cessé de lui parler d'elle. Un matin, cependant, après l'avoir regardé quelques instants en silence, tout à coup il lui dit :

« Boris !

– Que voulez-vous ? répondit Boris en rougissant légèrement sans savoir pourquoi.

– Je désirerais vous faire remarquer… songez un peu… ce serait bien mal si…

– Que voulez-vous dire ? Je ne vous comprends pas.

– Je voudrais vous parler de Viéra.

– De Viéra ? »

Et Boris sentit s'accroître sa rougeur.

« Voyez, Boris… Il faut prendre garde à ce qui peut arriver… Pardonnez-moi ma hardiesse ; mais mon amitié me fait un devoir…

– Que signifient toutes ces réticences ? Viéra est une personne sage, et, entre elle et moi, il n'y a pas d'autre lien que celui d'une honnête amitié.

– Permettez, Boris ; quelle amitié peut-il y avoir entre un homme qui, comme vous, a reçu une si complète éducation, et une pauvre fille de village qui a vécu renfermée entre quatre murs ?

– C'est pourtant comme je vous le dis, repartit Boris avec une certaine irritation, et je ne sais quelle idée vous vous faites de ce que vous appelez l'éducation.

– Écoutez, Boris, reprit Pierre, si vous voulez me dissimuler un secret, vous en avez le droit ; mais quant à me tromper, vous n'y réussirez pas, je vous en préviens. Car j'ai aussi ma perspicacité, et la soirée que nous avons passée hier chez Étienne m'a fait comprendre…

– Qu'avez-vous donc compris ?

– Que vous aimez Viéra, et que vous êtes déjà jaloux de son affection.

– Mais elle, demanda Boris en regardant fixement son ami, m'aime-t-elle ?

– C'est ce que je ne puis affirmer. Cependant je serais surpris qu'elle ne vous aimât pas.

– Pourquoi ? Est-ce parce que je suis, comme vous le dites, un homme bien élevé ?

– Oui, pour cette raison, et parce que vous jouissez d'une honorable situation… De plus, vous avez un extérieur agréable. »

Boris se leva et s'approcha de la fenêtre.

« Comment donc, reprit-il en revenant tout à coup vers Pierre, avez-vous remarqué que j'étais jaloux ?

– Parce que vous étiez hier très tourmenté de voir que ce petit étourneau de Karentef ne s'en allait pas. »

Boris se tut. Il sentait que son ami avait raison. Ce Karentef était un étudiant, d'un caractère jovial et amusant, mais étourdi, et porté à de mauvais penchants. Abandonné de trop bonne heure à lui-même, sans direction, déjà il était entré dans la série des passions funestes. Il avait la figure d'un bohémien, chantait, dansait comme les bohémiens, faisait la cour à toutes les femmes et se montrait fort empressé près de Viéra. Boris, en le rencontrant dans la maison d'Étienne, avait d'abord pris plaisir à le voir. Mais, lorsqu'il remarqua avec quelle attention Viéra l'écoutait chanter, il n'éprouva plus pour lui qu'un sentiment de répulsion.

« Eh bien ! Pierre, dit Boris en se plaçant en face de son ami, je dois l'avouer : vous avez raison. Il y a longtemps que j'ai en moi une pensée qui n'était pas suffisamment éclaircie. Vous m'ouvrez les yeux. Oui, j'aime Viéra. Mais, croyez-moi, ni elle, ni moi, nous ne pouvons dévier de la droite ligne. Jusqu'à présent pourtant je ne vois en elle aucun signe d'une prédilection particulière pour moi.

– Je ne sais, répliqua Pierre, mais les méchants ont l'œil fin.

– Que faut-il donc faire ?

– Cesser vos visites.

– Vous croyez ?

– Oui. Puisque vous ne pouvez l'épouser.

– Et pourquoi, reprit Boris après un moment de réflexion, ne pourrais-je pas l'épouser ?

– Parce que, comme je vous l'ai déjà dit, elle n'est pas votre égale.

– Je n'admets pas cette raison.

– Soit ! Agissez comme il vous plaira. Je ne suis point votre tuteur. »

Pierre se remit à fumer sa pipe.

Boris s'assit près de la fenêtre, absorbé dans ses méditations. Son ami n'essaya point de l'en arracher. Il lançait en l'air un tourbillon de fumée.

Soudain, Boris se leva, appela son domestique et lui ordonna d'atteler ses chevaux.

« Où allez-vous ? demanda Pierre.

– Chez le père de Viéra. »

Pierre exhala précipitamment plusieurs bouffées. « Faut-il vous accompagner ?

– Non, j'aime mieux aujourd'hui faire cette visite seul. Je veux avoir une explication avec Viéra.

– Comme vous voudrez, » répliqua Pierre ; puis se jetant sur le canapé : « Ainsi, se dit-il, ce que je considérais comme une plaisanterie est devenu une affaire sérieuse. Que Dieu lui soit en aide ! »

Le soir, il se retira dans sa maison, et il venait de se mettre au lit, quand tout à coup Boris apparut devant lui, tout poudré de neige, et lui dit, en se jetant dans ses bras et en le tutoyant pour la première fois :

« Mon ami, félicite-moi. J'ai son consentement, j'ai celui de son père. Tout est fini.

– Comment ? s'écria Pierre étonné.

– Je me marie.

– Avec Viéra ?

– Oui, c'est une affaire décidée.

– Pas possible !

– Quel homme ! Crois-moi donc. »

Pierre se leva, prit à la hâte ses pantoufles, sa robe de chambre, cria : « Marthe, du thé ! » puis se tournant vers son ami : « Si tout est fini, lui dit-il, que le ciel te bénisse ! Mais raconte-moi comment les choses se sont arrangées ? »

Il est à remarquer qu'à partir de ce moment, les deux amis se tutoyaient comme s'ils ne s'étaient jamais parlé autrement.

« Très volontiers, répondit Boris, tu sauras tout dans les plus petits détails. »

Voici ce qui s'était passé :

Quand Boris arriva à la demeure de sa fiancée, il n'y avait là, par extraordinaire, aucun visiteur, et le solitaire Étienne ne se promenait point, selon sa coutume. Il était souffrant et à demi couché dans un grand fauteuil. En voyant entrer Boris, il balbutia quelques mots, lui indiqua du doigt la table sur laquelle il y avait des flacons en permanence, et ferma les yeux. Boris s'assit près de Viéra, engagea avec elle la conversation à voix basse, et d'abord lui parla de l'état de son père.

« Ah ! dit la jeune fille, c'est une chose terrible pour moi, quand il est malade. Il ne se plaint pas, il ne demande rien ; il ne prononce pas un mot, il souffre et ne veut pas le dire.

– Et vous l'aimez beaucoup ?

– Qui, mon père ? Plus que tout au monde. Que Dieu me préserve du malheur de le perdre ! J'en mourrais.

– Ainsi, vous ne pourriez vous résoudre à vous séparer de lui ?

– Et pourquoi me séparerais-je de lui ? »

Boris fixa sur elle un regard pensif.

« Une jeune fille, reprit-il, ne peut cependant rester toujours dans la maison paternelle.

– Quelle idée… Mais je suis bien tranquille. Qui pourrait m'enlever ? »

Boris fut sur le point de répondre : moi, peut-être. Mais il se retint.

« À quoi songez-vous ? lui demanda Viéra en le regardant avec son bon sourire habituel.

– Je pense, répondit-il… je pense. »

Puis, tout à coup, interrompant le cours de son idée, il lui demanda s'il y avait longtemps qu'elle connaissait Karentef.

« Je ne sais, en vérité. Mon père reçoit beaucoup de monde. Si je ne me trompe, c'est l'an dernier que Karentef est venu ici pour la première fois.

– Et il vous plaît ?

– À moi ? Pas du tout.

– Pourquoi donc ?

– Il est négligé et malpropre. Cependant je dois dire qu'il chante à merveille. Son chant pénètre jusqu'au cœur.

– Mais, reprit Boris après un instant de réflexion, qui donc vous plaît ?

– Beaucoup de gens ; vous, d'abord.

– Oui, j'espère que vous avez pour moi un bon sentiment d'amitié. Mais n'avez-vous pas quelque autre prédilection plus vive ?

– Que vous êtes curieux !

– Et vous, que vous êtes froide !

– Que voulez-vous dire ? demanda innocemment la jeune fille.

– Écoutez… »

En ce moment Étienne se retourna dans son fauteuil.

« Écoutez, continua-t-il, en baissant encore la voix, tandis que tout son sang affluait à son cœur ; il faut que je vous parle… d'une affaire grave… mais pas ici.

– Où donc ?

– Dans la chambre voisine.

– Pourquoi ? c'est donc un secret ?

– Oui.

– Un secret ! » murmura la jeune fille avec surprise.

Et elle se dirigea vers la chambre que Boris lui indiquait.

Il la suivit dans une agitation fiévreuse.

« Eh bien ? » dit-elle avec curiosité.

Boris voulait préparer son aveu par plusieurs circonlocutions. Mais en regardant cette originale figure animée par le sourire qui le charmait tant, en voyant ces beaux yeux si purs et si doux, il n'eut pas la force de se maîtriser et dit simplement :

« Viéra, voulez-vous m'épouser ?

– Que dites-vous ? s'écria la jeune fille, tandis que son visage se colorait d'une rougeur de pourpre.

– Voulez-vous m'épouser ? répéta lentement Boris.

– Mais… en vérité… je ne sais… je ne m'attendais pas… »

Et, dans la vivacité de son émotion, Viéra s'appuya sur le bord de la fenêtre, comme si elle craignait de tomber ; puis, tout à coup, elle sortit et s'enfuit dans sa chambre.

Boris, après un moment d'attente, rentra au salon tout troublé. Sur la table était un numéro de la *Gazette de Moscou*. Il le prit et essaya de lire, mais il ne comprenait pas un des mots que ses yeux parcouraient, et ne comprenait pas même ce qui se passait en lui. Un quart d'heure après il entendit derrière lui un léger frôlement, et, sans tourner la tête, il sentait que Viéra était là.

Quelques instants encore s'écoulèrent. Il regarda la jeune fille à la dérobée ; elle était assise près de la fenêtre, immobile et pâle. Enfin, il se leva et alla s'asseoir près d'elle. Étienne avait la tête appuyée sur le dossier de son fauteuil et ne faisait pas un mouvement.

« Pardonnez-moi, Viéra, dit Boris, en faisant un effort sur lui-même pour ramener l'entretien… J'ai eu tort… Je n'aurais pas dû si subitement… Mais je cherchais une occasion, et puisque je l'ai trouvée, je voudrais savoir ce que je puis… »

Viéra l'écoutait les yeux baissés et le visage en feu.

« Viéra, je vous en prie, un mot, un seul mot.

– Que voulez-vous que je vous dise ? répondit-elle enfin. Je ne sais… Vraiment, cela dépend de mon père.

– Est-ce que tu es malade ? » s'écria tout à coup Étienne.

Viéra tressaillit, leva la tête et vit son père qui la regardait d'un air inquiet. Elle s'approcha de lui.

« Que dites-vous, mon père ? lui demanda-t-elle.

– Est-ce que tu es malade ?

– Moi ? Non. Pourquoi cette idée ? »

Il continuait à l'observer attentivement.

« Tu es vraiment tout à fait bien ? ajouta-t-il.

– Certainement. D'où vous vient cette inquiétude ?

– Braou ! braou ! » murmura Étienne. Et de nouveau il ferma les yeux.

La jeune fille se dirigeait vers la porte. Boris l'arrêta. « Me permettez-vous au moins, lui dit-il, de parler à votre père ?

– Si vous le voulez, répondit-elle d'une voix timide ; mais il me semble que je ne suis pas votre égale. ».

Il essaya de lui prendre la main, mais elle la retira et disparut.

« C'est singulier, se dit-il, elle me fait précisément la même observation que Pierre. »

Resté seul avec le père de Viéra, Boris se promit de ne pas perdre un moment pour le préparer à la demande si inattendue qu'il devait lui adresser. Mais la tâche n'était pas aisée. Le vieillard, souffrant et agité, tantôt s'assoupissait, tantôt paraissait absorbé dans un rêve, et ne répondait que par quelques brèves et insignifiantes paroles aux questions et aux diverses insinuations de Boris. Enfin, le jeune amoureux, voyant que tous ses préliminaires étaient inutiles, se décida à traiter l'affaire ouvertement.

À diverses reprises, il fit un effort ; il essaya de parler, et la parole décisive expirait sur ses lèvres.

« Étienne Pétrovitch, dit-il enfin, je dois vous exprimer un désir dont vous serez bien surpris.

– Braou ! braou ! dit tranquillement Étienne.

– Un désir auquel vous ne vous attendez certainement pas. »

Étienne ouvrit les yeux.

« Promettez-moi seulement de ne pas être irrité contre moi. »

Les paupières du vieillard se dilatèrent.

« Je viens… je viens vous demander la main de votre fille. »

Par un mouvement impétueux, Étienne se leva sur son fauteuil.

« Comment ! » s'écria-t-il avec une indicible expression de physionomie.

Boris renouvela sa demande.

Étienne fixa sur lui un regard si prolongé et si perçant que Viasovnine en devint tout confus.

« Viéra, dit-il, est-elle instruite de votre demande ?

– Je lui ai exprimé mes vœux, et elle m'a permis de vous en parler.

– Quand donc avez-vous eu cette explication avec elle ?

– À l'instant même.

– Attendez-moi, » dit Étienne.

Et il sortit.

Boris resta dans le cabinet du vieillard, promenant ses regards inquiets autour de lui, quand, tout à coup, le son de la clochette d'un attelage se fit entendre. Une voix d'homme retentit dans l'antichambre, et Michel Micheïtch apparut.

Pour le jeune amoureux, cette visite était une cruelle contrariété.

« Ah ! nous avons ici une bonne température, s'écria Michel en s'asseyant sur le canapé.

– Bonjour. Où est Étienne ?

– Il va venir.

– Quel froid, aujourd'hui ! » ajouta Michel en se versant un verre d'eau-de-vie.

Puis, à peine l'eut-il bu, qu'il dit : » Je viens de faire encore une promenade en ville.

– Vraiment ! répondit Boris, qui s'efforçait de surmonter son agitation.

– Oui, et cela grâce encore à ce coquin d'Onufre. Figurez-vous qu'il m'a conté une quantité de diableries, de sornettes inimaginables. Il me parlait d'une affaire comme on n'en a jamais vu ; des centaines et des centaines de roubles à prendre en un seul coup de râteau. En résumé, il m'a emprunté vingt-cinq roubles, et j'ai éreinté mes chevaux à courir en vain dans toutes les rues.

– Est-il possible ?

– C'est la vérité même. Quel fripon ! Il devrait traîner le boulet sur le grand chemin. Je ne sais à quoi songe la police ; mais il a le diable au corps. Il est capable de nous réduire à la besace. »

Étienne rentra, et Michel courut au-devant de lui pour lui raconter sa dernière mésaventure.

« Est-ce qu'il ne se trouvera pas quelqu'un, ajouta-t-il, pour lui rompre les os ?

– Lui rompre les os ! répéta Étienne en éclatant d'un de ses rires convulsifs.

– Oui, oui, les os, » reprit Michel enchanté du succès de son bon mot.

Mais il s'arrêta quand il vit Étienne tomber sur le divan dans une sorte d'anéantissement.

« Voilà ce qui lui arrive toujours quand il rit ainsi, murmura Michel. Je n'y comprends rien. »

Viéra arriva toute troublée et les yeux rouges.

« Mon père n'est pas bien aujourd'hui, » dit-elle à Michel à voix basse.

Michel baissa la tête, s'approcha de la table et y prit un morceau de pain et de fromage. Quelques instants après, Étienne parvint pourtant à se relever et essaya de marcher dans sa chambre. Boris se tenait assis à l'écart dans une anxiété extrême. Michel recommençait le récit de son aventure avec Onufre.

On se mit à table. Michel fut le seul qui parlât pendant le dîner. Vers le soir, Étienne prit Boris par la main et le conduisit dans une autre chambre.

« Vous êtes un honnête homme, lui dit-il en le regardant fixement.

– Oui, je vous le garantis, et j'aime votre fille.

– Vous l'aimez réellement ?

– Je l'aime, et m'efforcerai de mériter son affection.

– Elle ne vous ennuiera pas ?

– Jamais. »

Le vieillard fit un effort qui imprima à son visage une sorte de douloureuse contraction.

« Vous avez bien réfléchi, reprit-il ?... Vous aimez... Je consens. »

Boris voulait l'embrasser.

« Plus tard, » dit le vieillard. Puis, détournant la tête et s'approchant de la muraille, il pleura.

Quelques minutes s'écoulèrent. Étienne s'essuya les yeux, se dirigea vers son cabinet, et, sans lever la tête, dit à Boris, avec son sourire accoutumé :

« Aujourd'hui, restons-en là... ; demain, tout ce qui sera nécessaire.

– Très bien ! très bien ! » répliqua Boris en le suivant dans son cabinet, où il échangea un regard avec Viéra.

Il éprouvait au fond de l'âme un sentiment de joie, et en même temps il était inquiet ; il lui tardait de s'en aller, ne fût-ce que pour échapper à l'insupportable Michel, et il désirait revoir son fidèle Pierre. Il partit en promettant de revenir le lendemain. En franchissant le seuil de l'antichambre, il baisa la main de Viéra. Elle le regarda.

« À demain, dit-il.

– Adieu, » répondit-elle tranquillement.

« Voilà, mon cher Pierre, dit Boris en terminant son récit, voilà ce qui s'est passé. Je me suis demandé d'où vient que, dans sa jeunesse, l'homme est si souvent peu porté au mariage. C'est qu'il craint d'asservir sa vie. Il se dit : J'ai le temps. Pourquoi me presser ? En attendant encore, je trouverai peut-être un meilleur parti, et soit qu'on reste dans le célibat où qu'on se marie à la première occasion, c'est toujours l'effet de l'amour-propre ou de l'orgueil. Moi, je me dis : Dieu t'a fait rencontrer une douce et honnête créature, ne rejette pas ce don providentiel, ne t'abandonne pas à de vaines fantaisies. Je ne puis trouver une meilleure femme que Viéra. S'il y a quelque lacune dans son éducation, c'est à moi d'y remédier. Elle est, il est vrai, d'un caractère un peu flegmatique. Est-ce un malheur ? Non, au contraire. Voilà quelles ont été mes réflexions. Toi-même, tu m'as engagé à me marier. Et si je me trompe, ajouta-t-il d'un air pensif, si je me trompe… après tout, ce n'est pas une si grande chute. Je n'avais plus rien à attendre de la vie. »

Pierre écoutait son ami en silence, prenant de temps à autre quelques cuillerées du mauvais thé que Marthe lui avait préparé à la hâte.

« Pourquoi ne parles-tu pas ? lui demanda Boris en s'arrêtant tout à coup devant lui. Ce que je t'ai dit, n'est-ce pas juste ? N'es-tu pas d'accord avec moi ?

– L'affaire est terminée, répliqua Pierre lentement. La jeune fille accepte ton offre. Le père la sanctionne. Il n'y a plus rien à dire. Que tout soit pour le mieux ! Maintenant il n'y s'agit plus de réfléchir ; il faut t'occuper de ton mariage ; demain nous en parlerons. Le matin, comme dit le proverbe, est plus sage que le soir. À demain donc !

– Mais voyons, embrasse-moi donc, homme froid que tu es, dit Boris.

– De grand cœur, répondit le bon Pierre en le serrant dans ses bras. Que Dieu te donne toutes les joies de ce monde ! »

Boris se retira.

« Quel événement, se dit Pierre en se remettant au lit et en se retournant avec inquiétude tantôt d'un côté, tantôt de l'autre, et tout cela parce qu'il n'a pas servi dans la cavalerie, qu'il est habitué à se laisser aller à ses idées et ne connaît point la discipline. »

Un mois après, Boris était l'époux de Viéra. Lui-même n'avait pas voulu que le mariage fût retardé. Pierre fut son garçon d'honneur. Pendant ce mois d'attente, Boris avait été chaque jour chez son beau-père, mais ses fréquentes visites n'avaient point modifié ses rapports avec Viéra. Elle était tout aussi modeste et aussi réservée. Un jour il lui apporta un roman de Sagoskin : *Jouri Miroslawski,* et lui en lut quelques chapitres. Ce livre lui plut. Mais, lorsqu'il fut achevé, elle n'en demanda pas d'autres.

Un soir, Karentef vint la voir et resta longtemps les yeux fixés sur elle. Il faut dire qu'il était dans un état d'ivresse. Il semblait qu'il avait le désir de lui parler ; pourtant il se tut. On le pria de chanter. Il entonna un chant qui commençait par des sons plaintifs, puis éclatait en une sorte de mélodie sauvage. Ensuite il jeta sa guitare sur le divan, sortit précipitamment, mit sa tête entre ses mains et éclata en sanglots.

La veille de son mariage, Viéra était triste, et son père paraissait aussi fort abattu. Il avait espéré que Boris viendrait vivre avec lui, et Boris l'engageait au contraire à suivre sa fille dans sa nouvelle demeure. Étienne refusa, disant qu'il ne pou-

vait quitter la maison où il avait ses vieilles habitudes. Viéra lui promit d'aller le voir plusieurs fois dans la semaine.

« Braou ! braou ! » répondit tristement le vieillard.

Au commencement de sa nouvelle existence, Boris se trouva très heureux. Viéra dirigeait sa maison dans la perfection. Il aimait sa calme et constante activité. Il aimait la simplicité et la droiture de son caractère. Quelquefois il l'appelait sa petite ménagère hollandaise, et il déclarait à Pierre que, pour la première fois enfin, il connaissait les agréments de la vie.

Depuis le jour du mariage, Pierre ne venait plus si souvent chez lui, et n'y restait plus si longtemps, quoique Boris le reçût avec cordialité comme autrefois et que Viéra eût pour lui une sincère affection.

Un jour que Boris lui reprochait la rareté de ses visites :

« Que veux-tu ? lui dit doucement l'honnête Pierre, ta vie n'est plus la même. Tu es marié ; je suis garçon. Je craindrais de me rendre importun. »

Cette fois-là Boris n'insista pas. Mais peu à peu il s'aperçut que, sans son ami, son intérieur était fort peu récréatif. Sa femme ne suffisait plus pour l'occuper. Souvent même il ne savait que lui dire, et restait des matinées entières sans prononcer un mot. Cependant il la regardait encore avec plaisir, et chaque fois que de son pied léger elle passait près de lui, il lui baisait la main, ce qui ne manquait jamais de faire éclore sur les lèvres de la jeune femme un doux sourire.

Mais ce sourire ne le charmait plus comme autrefois, et peut-on toujours se contenter d'un sourire ?

Entre lui et Viéra, il y avait trop peu de rapports intellectuels. Il commençait à s'en apercevoir.

« Décidément, se disait-il un jour en s'asseyant sur le canapé les mains croisées, la bonne Viéra n'a guère de ressources ; » et il se rappela l'aveu qu'elle lui avait fait elle-même : « Je ne suis pas votre égale. » « Si j'avais, reprit-il, la flegmatique nature d'un Allemand, ou si j'étais lié à quelque emploi qui m'occuperait la plus grande partie du jour, une telle femme serait un trésor. Mais avec mon caractère et dans ma position… Est-ce que je me serais trompé ? »

Cette dernière réflexion lui fit plus de peine qu'il ne l'aurait cru.

Le lendemain, comme il engageait Pierre à revenir plus souvent, et comme Pierre lui répondait de nouveau qu'il craignait de le déranger :

« Tu te trompes, mon ami, répondit Boris, tu ne nous gênes nullement quand tu viens nous voir. Au contraire, avec toi, nous nous sentons plus gais. » Il fut sur le point d'ajouter : et plus légers, ce qui était vrai.

Boris causait à cœur ouvert avec Pierre comme avant son mariage. Viéra se plaisait aussi à voir ce vieil ami. Elle aimait, elle estimait son mari, mais, avec tout son attachement pour lui, elle ne savait comment s'entretenir avec lui, ni comment l'occuper, et elle remarquait qu'il s'égayait et s'animait quand Pierre était là.

Ainsi, le fidèle Pierre devenait nécessaire aux deux époux. Il aimait Viéra comme sa fille, et comment ne pas l'aimer, cette bonne âme candide ? Quand Boris, dans un de ses moments d'abandon, lui confia ses secrètes pensées et ses tristesses, Pierre lui reprocha son ingratitude et lui représenta vivement

toutes les qualités de la jeune femme. Un jour que Boris en était venu à lui dire que lui et Viéra n'étaient pas faits l'un pour l'autre : « Ah ! s'écria Pierre avec un accent de colère, tu n'es pas digne d'elle.

– Mais, répliqua Boris, il n'y a rien en elle !

– Comment, rien ! Te fallait-il donc une créature extraordinaire ? C'est une femme excellente. Que veux-tu désirer de plus ?

– C'est vrai, » repartit vivement Boris.

La vie des deux époux s'écoulait mollement, paisiblement. Avec la douce Viéra, il n'était pas possible d'avoir une altercation, ni même un désaccord ; mais, dans les plus petits incidents de leur existence, on pouvait remarquer que leurs cœurs s'éloignaient peu à peu l'un de l'autre, comme on remarque dans l'état physique d'un blessé l'influence d'une plaie invisible.

Viéra n'avait pas l'habitude de se plaindre. En outre, elle n'avait pas même pu, dans sa pensée, accuser son mari, et il ne lui arrivait même pas de songer qu'il n'était pas très aisé de vivre avec lui. Deux personnes seulement comprenaient sa situation : c'étaient son vieux père et son ami Pierre. Quand elle allait voir son père, il l'accueillait avec une tendresse mélancolique, il la regardait avec une expression de commisération et il ne lui faisait aucune question sur son intérieur. Mais il soupirait, et lorsqu'il se promenait dans sa chambre, ses deux perpétuelles exclamations : « Braou ! braou ! » ne résonnaient plus ainsi qu'autrefois, comme l'accent d'une âme paisible qui s'est détachée des soucis terrestres. Depuis le jour où sa fille l'avait quitté, sa figure était devenue pâle, et ses cheveux en peu de temps avaient blanchi.

Les secrètes souffrances de Viéra ne pouvaient non plus échapper au regard de Pierre. La pauvre femme n'exigeait pas que son mari s'occupât d'elle, ni même qu'il prit à tâche de s'entretenir avec elle. Mais ce qui la désolait, c'était de penser qu'elle l'ennuyait. Un jour, Pierre la surprit assise à l'écart, le visage tourné contre le mur, immobile et pleurant. De même que son père, à qui elle ressemblait sur tant de points, elle ne voulait pas laisser voir ses larmes. Elle les essuyait avec soin, même quand elle était seule. Pierre s'éloigna sur la pointe du pied. Il prenait à tâche constamment de ne pas lui laisser deviner qu'il comprenait le secret de sa douleur. En revanche, il ne ménagea pas Boris. Jamais, à la vérité, il n'en vint à lui dire avec une froide vanité ces mots blessants, ces mots cruels que les hommes les meilleurs ne peuvent s'empêcher de prononcer en ces moments d'emportement : « Vois-tu, je t'avais bien dit d'avance ce qui arriverait. » Mais il lui reprocha vivement son indifférence envers Viéra, et enfin le décida à se rendre près d'elle et à lui demander si elle était souffrante.

Elle le regarda avec une telle placidité et lui répondit si tranquillement, qu'il s'éloigna très mécontent des reproches que Pierre lui avait adressés, mais satisfait de penser que Viéra ne soupçonnait pas la nature de ses sentiments envers elle.

Ainsi se passa l'hiver. Une telle situation ne peut durer longtemps. Elle aboutit à une séparation ou à un changement qui est rarement heureux.

Boris ne se montrait ni exigeant ni emporté, comme cela arrive souvent aux hommes qui se sentent dans leur tort ; il ne se laissait point entraîner non plus au sarcasme ni à d'amères plaisanteries. Dans son esprit, il s'était élevé seulement une nouvelle idée, l'idée d'entreprendre un voyage en un temps opportun.

« Un voyage ! » se disait-il dès le matin ; « un voyage ! » répétait-il en se mettant le soir au lit, et ce mot avait pour lui un charme indicible. Avant d'en venir à cette dernière résolution, il voulut, pour essayer de se distraire, revoir Sophie Cirilovna ; mais le langage prétentieux, le sourire affecté, la folle coquetterie de la jeune veuve ne produisirent sur lui qu'une impression désagréable. « Quelle différence, s'écria-t-il, avec la vraie simple nature de Viéra ! » et cependant il ne pouvait renoncer au projet de s'éloigner de Viéra.

Le printemps, le magique printemps qui ravive toute la nature, qui fait voyager les oiseaux de par delà les mers, mit fin à son irrésolution, imprima un dernier élan à sa pensée. Il prétexta une affaire grave qu'il avait longtemps négligée et qui l'obligeait enfin à se rendre à Pétersbourg. En disant adieu à Viéra, il sentit pourtant son cœur se serrer ; il souffrait de quitter cette douce et excellente femme ; ses larmes coulèrent sur le front pâle où il déposait un dernier baiser.

« Je reviendrai bientôt, dit-il, et je t'écrirai, ma chère aimée. »

Il la recommanda à l'affection de Pierre et monta en voiture triste et pensif.

Mais sa tristesse s'allégea à la vue des plaines riantes et de la première verdure si fraîche et si tendre des saules et des bouleaux, épanouis sur son chemin. Une joie indéfinissable, un enthousiasme juvénile s'empara de son âme. Il sentit sa poitrine se dilater, et, en portant son regard vers l'horizon lointain :

« Non, non, s'écria-t-il avec le poète, on n'attelle pas au même limon le cheval fougueux et la biche craintive. »

Viéra était restée seule, mais Pierre venait souvent la voir, et son père s'était décidé à quitter son cher cabinet pour se

rendre près d'elle. Quelle joie ils éprouvèrent à se retrouver ensemble ! Ils avaient les mêmes goûts et les mêmes habitudes. Cependant Boris n'était point oublié ; tout au contraire, il était le lien de leur réunion. Ils parlaient souvent de lui, de son esprit, de son instruction, de sa bonté. Il semblait même que son absence ne servît qu'à le faire mieux apprécier. Le temps était superbe. Les jours passaient paisiblement, doucement, comme ces grands nuages blancs et lumineux qui flottent à la surface d'un ciel bleu.

Le voyageur n'écrivait pas souvent, mais ses lettres étaient lues et relues avec avidité. Dans chacune de ses lettres, il parlait de son prochain retour ; mais un jour, Pierre en reçut une qui annonçait une tout autre nouvelle. Elle était ainsi conçue :

« Mon cher ami, mon bon Pierre, j'ai longtemps réfléchi à la façon dont je commencerai cette lettre, et, après y avoir tant songé, j'aime mieux te dire tout de suite et tout nettement que je vais en pays étranger. Cette nouvelle va bien te surprendre et sans doute t'irriter. Tu ne l'avais pas prévue, et tu es en droit de m'accuser. Je n'essayerai pas de me justifier, et j'avoue même que je me sens rougir en songeant à tes reproches. Mais écoute-moi avec quelque indulgence. D'abord je ne m'éloigne que pour peu de temps, et je pars avec une société charmante et de la façon la plus agréable ; en second lieu, je suis convaincu qu'après avoir cédé à cette dernière fantaisie, après avoir satisfait à ce désir devoir de nouvelles contrées et de nouveaux peuples, j'en reviendrai à la vie la plus calme et la plus casanière. Je saurai apprécier comme je dois le faire la grâce imméritée que le sort m'a accordée en me donnant une femme comme Viéra. Je t'en prie, fais-lui bien comprendre ces idées en lui montrant ma lettre. Aujourd'hui je ne lui écris pas à elle-même, mais je lui écrirai de Stettin, par le retour du bateau. En attendant, dis-lui que je me prosterne à genoux devant elle, que je la conjure de ne point condamner son méchant mari. Telle que je la connais, avec son âme angélique, je suis sûr qu'elle me pardonnera, et

dans trois mois, je le jure par tout ce qu'il y a de plus sacré, j'irai la rejoindre, et jusqu'à mon dernier jour nulle puissance ne pourra me séparer d'elle. Adieu, ou pour mieux dire, au revoir bientôt. Je t'embrasse et je baise les jolies mains de ma Viéra. Adressez-moi vos lettres à Stettin. Je vous écrirai de là. S'il arrivait quelque accident ou quelque affaire imprévue dans ma maison, je compte sur toi comme sur un appui invariable.

« Ton ami BORIS VIASOVNIN.

« *P.-S.* Fais remettre, en automne, des tentures dans mon cabinet. C'est entendu. Adieu. »

Hélas ! les espérances exprimées dans cette lettre ne devaient jamais se réaliser. Le bateau arrivait en vue de Stettin ; la rive étrangère se déroulait aux regards des passagers sous les rayons d'un beau soleil. Appuyé sur la balustrade du bâtiment, Boris, absorbé dans une muette rêverie, regardait la vague verte et profonde qui se creusait en gémissant sous la roue du bateau et, dans son rapide tournoiement, l'arrosait d'un flot d'écume. Dans son immobilité, dans sa contemplation, tout à coup le vertige s'empara de lui, et il tomba à la mer. À l'instant même on arrêta le navire ; à l'instant on lança la chaloupe à l'eau ; mais il était trop tard : Boris avait cessé de vivre.

Pierre avait déjà éprouvé un chagrin cruel en communiquant à Viéra la dernière lettre de son mari. Mais lorsqu'il s'agit de lui révéler le fatal événement, il faillit en perdre la tête. Ce fut Michel qui, le premier, apprit cette nouvelle par le journal. Aussitôt il résolut d'aller l'annoncer à Pierre, et emmena Onufre, avec qui il s'était de nouveau réconcilié. Dès son entrée dans la maison de Vasilitch, il s'écria :

« Quel malheur ! Figurez-vous… »

Longtemps Pierre refusa de le croire ; lorsque enfin il ne put plus douter de cette catastrophe, il resta tout un jour sans oser se montrer à Viéra. Enfin il se présenta devant elle, si pâle, si abattu, qu'à son aspect elle se sentit atterrée. Il voulait la préparer peu à peu au malheur qu'il devait lui faire connaître, mais ses forces le trahirent. Le pauvre Pierre tomba sur une chaise et murmura en pleurant : « Il est mort ! il est mort ! »

Un an s'est écoulé. Souvent, du tronc des arbres que l'on a coupés, on voit s'élever de nouveaux rejetons ; souvent les plaies les plus profondes se cicatrisent ; la vie triomphe de la mort qui, à son tour, triomphera de la vie. Peu à peu Viéra se consola et se ranima.

Boris d'ailleurs n'était point de ces hommes qu'on ne peut remplacer, s'il en est dans le monde qui ont cet honneur suprême, et Viéra n'était pas de nature à se consacrer toute sa vie à un sentiment unique, s'il est des sentiments qui ont cette puissance. Elle s'était mariée sans peine, mais sans enthousiasme ; elle avait été fidèle et dévouée à son mari, mais elle ne pouvait lui donner toute son existence. Elle l'avait pleuré sincèrement, mais raisonnablement. On ne peut rien demander de plus.

Pierre continua à la voir. Il était son plus intime ou, pour mieux dire, son unique ami. Un jour qu'il se trouvait seul avec elle, il la regarda avec sa bonne expression de physionomie et lui demanda simplement si elle voulait l'épouser. Elle sourit et lui tendit la main.

Après leur mariage, leur vie se continua tranquillement comme par le passé. Dix années se sont écoulées. Ils ont deux filles et un garçon. Le vieil Étienne demeure avec eux, ne pouvant plus se résoudre à les quitter, ni à s'éloigner de ses petits-enfants. L'aspect de ces enfants l'a rajeuni. Il cause et joue sans cesse avec eux, surtout avec le petit garçon, qui, comme lui, s'appelle Étienne, et qui, sachant l'ascendant qu'il exerce sur

son aïeul, s'amuse à le contrefaire quand le vieillard se promène dans la chambre en répétant :

« Braou ! braou ! »

Et le grand-père rit, et chacun rit de ses espiègleries. Le pauvre Boris n'est point oublié dans ce cercle d'affections. Pierre parle de son ami avec une vive cordialité. Chaque fois qu'il en trouve l'occasion, il ne manque pas de dire : « Voilà ce que faisait Boris, voilà ce qui lui plaisait, » et Pierre et sa femme, et tous ceux qui leur appartiennent, vivent d'une vie uniforme, silencieuse, paisible. Cette paix, c'est le bonheur… Il n'y en a pas d'autre en ce monde.

JACQUES PASSINKOF

I

C’était à Pétersbourg, en hiver, le premier jour du carnaval. Je dînais chez un de mes anciens condisciples qui, dans sa première jeunesse, ressemblait à une modeste jeune fille, et qui plus tard se montra fort peu timide. Il est mort à présent, comme la plupart de mes camarades d’étude. À ce dîner, il ne devait y avoir avec moi que Constantin-Alexandrovitch Assanof et un écrivain qui jouissait alors d’une certaine célébrité. L’écrivain se fit attendre ; puis, on reçut de lui un billet dans lequel il annonçait qu’il ne pourrait venir. À sa place s’assit un petit monsieur aux cheveux blonds, un de ces éternels convives, comme il y en a tant à Pétersbourg, qu’on n’invite jamais et qu’on rencontre partout.

Notre dîner dura longtemps. Notre hôte ne ménageait pas ses vins ; peu à peu nos têtes s’échauffèrent, et peu à peu chacun de nous se mit à rire et à parler ouvertement de ce qu’il gardait en secret dans sa pensée. Quel homme n’a quelque mystère au fond du cœur ?

La physionomie de mon condisciple, ordinairement timide et réservée, avait perdu cette expression. Ses yeux scintillaient, et un gros rire éclatait sur ses lèvres. Le petit monsieur aux cheveux blonds riait aussi en se livrant à de sottes plaisanteries. Mais celui qui me surprit le plus fut Assanof. Il avait à un haut degré le sentiment des convenances, et tout à coup je le vis passer la main sur son front, puis prendre un air hautain, et il se mit à se vanter de ses liaisons et surtout à parler à chaque minute d’un personnage important qui était son oncle. Je ne reconnaissais plus ce jeune homme que j’avais vu si différent en d’autres réunions. Évidemment il se moquait de nous et sem-

blait n'éprouver qu'un grand dédain pour notre société. Ses fanfaronnades m'offensèrent.

« Écoutez, lui dis-je, si nous sommes à vos yeux des êtres si chétifs, pourquoi donc ne restez-vous pas avec cet oncle éminent ? Mais peut-être qu'il ne veut pas vous voir près de lui ? »

Assanof ne me répondit pas. Il continua à passer la main sur son front, puis s'écria :

« Quelles gens ! Des gens qui ne fréquentent pas un salon distingué, qui ne connaissent pas une femme comme il faut, tandis que moi, ajouta-t-il en tirant de sa poche un portefeuille et en le frappant avec la main, moi j'ai là toute une collection de lettres d'une jeune fille qui n'a pas sa pareille au monde. »

Notre hôte et le petit blond, qui en ce moment causaient vivement ensemble, ne firent pas attention à ces dernières paroles d'Assanof, mais moi j'en fus choqué.

« Je pense, lui dis-je, que vous voudriez nous en faire accroire, monsieur le neveu d'un homme illustre. Vous n'avez point de lettres comme celles dont vous parlez.

– Vous croyez, me répliqua-t-il en me regardant d'un air de hauteur ; qu'est-ce donc que ces papiers ? »

En disant ces mots il ouvrit son portefeuille et en tira une dizaine de lettres qui lui étaient adressées.

« Je connais cette écriture », me dis-je…

Ici, je sens le rouge qui me monte au visage… Mon amour-propre souffre cruellement. Il est triste d'avoir à confesser une action mauvaise… Mais que faire ? En commençant ce récit, je

savais que je rougirais de honte. Donc, je recueille mon courage et j'avoue que…

Voici le fait. Je profitai de l'état d'ivresse d'Assanof pour parcourir rapidement une des lettres qu'il avait déposées sur la nappe imbibée de vin de Champagne. Moi-même j'avais aussi la tête troublée… et le cœur me battait vivement.

Hélas ! j'étais amoureux de celle qui écrivait à Assanof, et jusque-là rien ne m'avait fait soupçonner qu'elle eût de l'attachement pour lui. Sa lettre, écrite en français, était pleine d'expressions de tendresse et de dévouement. Elle commençait par ces mots : « Mon cher ami Constantin », et se terminait par un conseil et une promesse : « Soyez prudent comme vous l'avez été jusqu'ici, et si je ne me marie pas avec vous, je ne me marierai avec aucun autre. »

Frappé comme par un coup de foudre, je restai un instant immobile, puis je m'arrachai à cet état de stupeur et sortis précipitamment. Un quart d'heure après j'étais rentré chez moi.

La famille Zlotnitzki était l'une des premières avec qui j'avais fait connaissance, lorsque de Pétersbourg j'étais venu résider à Moscou. Elle se composait du père, de la mère, de deux filles et d'un fils. Le père, avec ses cheveux gris, était un homme encore bien conservé, qui, après avoir servi dans l'armée, occupait un emploi assez important. Dès le matin il se rendait à son bureau ; après dîner, il dormait, et le soir il allait au club faire sa partie de cartes.

Rarement on le voyait dans sa maison. Il n'aimait point à parler, et son regard était tantôt morne, tantôt indifférent. Excepté des livres de géographie et de voyages, il ne lisait rien. Quand il se trouvait indisposé, il s'amusait à enluminer des dessins, s'enfermait dans son cabinet ou agaçait un vieux perroquet appelé Popka. Sa femme, qui était d'une nature maladive et

phtisique, avec de grands yeux noirs et un nez aquilin, restait toute la journée sur un divan, occupée à faire de la tapisserie. Il me parut qu'elle craignait son mari, et qu'elle était devant lui comme une coupable. La fille aînée, Barbe, grosse blonde vermeille, âgée de dix-huit ans, était constamment assise à la fenêtre, regardant les passants. Le fils, qui faisait ses études dans un établissement de l'État, ne se montrait chez ses parents qu'aux jours de fête et causait fort peu. La fille cadette, Sophie, dont j'étais amoureux, avait le même caractère très taciturne.

Le silence régnait dans cette demeure, un silence qui n'était interrompu que par les cris du perroquet, et qui s'appesantissait sur tous ceux qui la fréquentaient. Au reste, il y venait peu de monde. L'ameublement morne du salon, les tentures rouges avec de grands ramages jaunes, les chaises en paille tressée, les coussins en tapisserie fanée représentant des images de jeunes filles et des figures de caniches, les lampes à bec, et les vieux portraits appendus aux murailles, tout avait un air sombre, morne, glacial.

En arrivant de Pétersbourg, je me fis un devoir de me présenter chez les Zlotnitzki, dont ma mère était la parente. Je passai d'abord avec peine une heure avec eux et restai longtemps sans retourner dans leur demeure. Puis peu à peu mes visites y devinrent plus fréquentes. J'étais attiré par Sophie, qui d'abord ne m'avait pas plu et dont j'avais fini par être amoureux.

Elle était de taille moyenne, droite et mince, avec un visage pâle, une chevelure noire abondante, et de grands yeux bruns dont les paupières étaient toujours à demi fermées. Ses traits réguliers et fins, et surtout ses lèvres serrées indiquaient la fermeté et la force de la volonté. Ses parents la considéraient comme une fille d'un caractère résolu. « Elle ressemble à Catherine, à sa sœur aînée, me dit sa mère, un jour que je me trouvais seul avec elle, car devant son mari elle n'osait prononcer ce nom de Catherine. Vous ne l'avez pas connue, ajouta-t-elle, elle est

mariée dans le Caucase. Figurez-vous qu'à l'âge de treize ans elle s'amouracha de l'homme qu'elle a épousé, et me déclara alors qu'elle n'aurait pas un autre mari. Tous nos efforts pour l'en détourner furent inutiles. Elle attendit jusqu'à l'âge de vingt-trois ans et, malgré la colère de son père, se maria comme elle l'avait dit. Sophie aura-t-elle la même opiniâtreté ? Que Dieu l'en préserve ! mais quelquefois j'ai peur. Voyez, elle n'a que seize ans, et déjà on ne peut la dompter… »

En ce moment, M. Zlotnitzki entra et sa femme se tut.

Ce n'était point par son énergie de volonté que Sophie m'avait plu, non ; mais il y avait en elle, à travers sa sécheresse, à travers son défaut de vivacité et d'imagination, un charme particulier, le charme de la franchise et d'une âme droite et pure. Je la respectais, je l'aimais avec ardeur. Il m'avait semblé qu'elle avait aussi un bon sentiment pour moi, et la pensée que je ne devais pas compter sur son affection, qu'elle en aimait un autre, me serrait douloureusement le cœur.

La découverte que je venais de faire était pour moi d'autant plus étonnante que Constantin Assanof ne venait que très rarement chez les Zlotnitzki, beaucoup plus rarement que moi, et ne paraissait point s'occuper de Sophie. Ce Constantin était un assez beau brun, avec des traits un peu lourds, mais expressifs, des yeux scintillants, un front large et blanc, et des lèvres rouges, épaisses, surmontées d'une petite moustache. Il avait une attitude réservée, mais sévère, parlait avec confiance ou gardait le silence avec dignité. Évidemment, il avait une haute opinion de lui-même. Rarement il riait, et ne riait qu'entre ses dents, et jamais il ne dansait. En général, il était dans ses mouvements assez indolent, et passait cependant pour un bon officier.

« Quelle étrange chose ! me disais-je en rêvant sur mon canapé à ce que je venais de découvrir, et comment ne m'en suis-

je jamais douté ? » « Soyez prudent comme vous l'avez été jusqu'ici… » Ces mots me revinrent à l'esprit – « Ah ! m'écriai-je, quelle fille rusée ! Et moi qui la croyais si franche et si vraie ! Attendez, attendez, je vous… »

Mais alors je me mis à fondre en larmes, et de toute la nuit je ne pus dormir.

Le lendemain, à deux heures, je retournai dans la demeure de Sophie. Son père était sorti, et sa mère ne siégeait pas à sa place accoutumée. Après avoir mangé les beignets du carnaval, elle avait eu mal à la tête et s'était retirée dans sa chambre. Barbe était, selon son habitude, accoudée à la fenêtre, observant les passants. Sophie, les bras croisés sur la poitrine, se promenait de long en large dans la chambre. Le perroquet criait.

« Bonjour », me dit Barbe d'un air indolent en me voyant entrer, puis aussitôt elle ajouta, comme si elle se parlait à elle-même : « Voilà un homme avec un plateau sur la tête. »

C'était son habitude de noter à voix basse tout ce qu'elle remarquait dans la rue.

« Bonjour, lui dis-je. Bonjour, Sophie Nicolaïevna, et où est donc votre mère ?

– Elle est rentrée dans sa chambre pour se reposer, me répondit Sophie.

– Nous avions aujourd'hui les beignets, ajouta Barbe, sans se retourner de mon côté. Pourquoi n'êtes-vous pas venu ? Mais où va donc cet employé de bureau ? »

Le perroquet continuait à faire entendre ses vibrations perçantes.

« Comme votre perroquet crie aujourd'hui, dis-je à Sophie.

– Il crie toujours ainsi. »

Nous restâmes un instant l'un en face de l'autre en silence.

« Il s'est approché de la porte, murmura Barbe, en ouvrant tout à coup le vasistas de la fenêtre.

– De qui donc parles-tu ? demanda Sophie.

– D'un pauvre que je viens d'apercevoir », répondit sa sœur.

En disant ces mots elle jeta par la fenêtre une petite pièce de monnaie tachée d'un reste d'allumette parfumée, referma le vasistas et sauta lourdement sur le parquet.

« J'ai passé hier une agréable soirée, dis-je à Sophie, en m'asseyant sur un fauteuil. Je dînais chez un de mes amis avec Constantin Assanof. »

En prononçant ce nom j'avais les yeux fixés sur la jeune fille. Sa figure ne sourcilla pas.

« Il faut vous avouer, repris-je, que nous avons beaucoup bu… Huit bouteilles, et nous n'étions que quatre !

– Vraiment ? répliqua d'un ton flegmatique Sophie, en secouant la tête.

– Oui, dis-je, un peu irrité de son indifférence, et savez-vous, Sophie Nicolaïevna, je dois reconnaître la justesse du proverbe qui dit : la vérité est dans le vin.

– Comment donc ?

– Constantin nous a amusés. Imaginez-vous que tout à coup il s'est mis à passer la main sur son front, et à nous dire : « Quel homme je suis ! J'ai un oncle qui est « un haut personnage ! »

Barbe se mit à rire, d'un rire saccadé. Le perroquet lui répondit par ses cris aigus. Sophie s'arrêta en face de moi et me regarda fixement.

« Et vous, qu'avez-vous dit ? me demanda-t-elle. Vous en souvenez-vous ? »

Je rougis involontairement.

« Non, répliquai-je, je ne m'en souviens pas, mais j'étais aussi un peu guilleret. Il est certain, repris-je, après un moment de silence, que le vin est dangereux. On peut être entraîné par l'effet d'une trop ample libation à se conduire fort inconsidérément et à divulguer des choses que personne ne devrait connaître. Mais nous parlerons de cela une autre fois. Il est déjà tard.

– Est-ce que vous auriez tenu un de ces propos inconsidérés ?

– Je ne parle pas de moi. »

Sophie se détourna et se mit à se promener de nouveau dans la chambre. Je la suivais du regard, et je me disais : « La voilà : ce n'est qu'une jeune fille, une enfant. Et comme elle se possède ! Elle est impassible ! Mais attendons... »

« Sophie Nicolaïevna.

– Que voulez-vous ? demanda-t-elle.

– Est-ce que vous ne nous jouerez pas quelque chose sur le piano ? À propos, ajoutai-je à voix basse, il faut que je vous parle. »

Sans me répondre un mot, elle passa dans le salon et s'approcha du piano. « Que voulez-vous que je joue ?

– Ce qui vous plaira. Une nocturne de Chopin. »

Elle s'assit et commença. Elle jouait assez maladroitement, mais avec sentiment. Sa sœur ne jouait que des valses et des polkas et rarement. C'était pour elle toute une affaire que de s'avancer d'un pas nonchalant vers l'instrument musical, de se placer sur un tabouret, d'ôter son burnous, car elle avait toujours un burnous sur les épaules ; elle entamait péniblement une polka, ne l'achevait pas, en commençait une autre, puis soudain soupirait, se levait, et retournait à la fenêtre. Étrange créature !

J'étais assis près de Sophie.

« Écoutez, lui dis-je, en l'observant attentivement, il faut que je vous fasse part d'une découverte qui m'est très douloureuse.

– Quelle découverte ?

– La voici… Jusqu'à présent je me suis abusé, complètement abusé à votre égard.

– Quelle idée ! répliqua-t-elle, en continuant à jouer et en fixant ses regards sur ses doigts.

– Je vous croyais franche. Je pensais que vous ne pouviez employer la ruse, ni dissimuler vos sentiments… ni tromper. »

Sophie pencha la tête sur son cahier de musique, puis me dit : « Je ne vous comprends pas.

– Non, repris-je, jamais l'idée ne me serait venue qu'à votre âge vous eussiez l'art de jouer un rôle !... »

Les mains de Sophie tremblaient sur les touches du piano.

« Que dites-vous ? me demanda-t-elle sans me regarder..., moi jouer un rôle...

– Oui, vous. »

Elle souriait et moi j'étais irrité. « Vous affectez de vous montrer indifférente envers un jeune homme..., et vous lui écrivez. »

Je la vis pâlir. Mais elle ne se retourna pas de mon côté, elle acheva son nocturne, puis se leva et ferma le piano.

« Où allez-vous ? lui dis-je, non sans quelque embarras. Vous ne me répondez pas !

– Que pourrais-je vous répondre ? Je ne sais de quoi vous voulez parler, et je n'ai rien à dissimuler. »

Elle se mit à ranger ses cahiers.

Le sang me monta à la tête.

« Vous savez, répliquai-je, en me levant aussi, vous savez de quoi il est question, et je puis, si vous le voulez, vous citer quelques mots d'une de vos lettres : « Soyez prudent, comme vous l'avez été jusqu'ici. »

Sophie tressaillit légèrement.

« Je n'attendais pas cela de vous, me dit-elle enfin.

– Ni moi de vous. Comment, vous, Sophie Nicolaïevna, vous avez accordé votre confiance à un homme qui…

– Et s'il en est ainsi, répliqua-t-elle, sachez que j'aime cet homme, et que peu m'importe l'opinion que vous aurez de lui et de mon amour. De quoi vous mêlez-vous ? De quel droit me parlez-vous ainsi ?… Et si je suis résolue… »

À ces mots, elle se tut et sortit.

Je restai au salon, et tout à coup je me trouvai si confus que je me couvris le visage de mes mains. Je comprenais toute l'indélicatesse, toute la bassesse de ma conduite ; la honte et le repentir me serraient le cœur ; je me regardais comme un être déshonoré.

« Grand Dieu ! me dis-je, qu'ai-je fait ? »

« Antoine, Antoine, cria la servante dans l'antichambre, apportez au plus vite une carafe d'eau à mademoiselle.

– Qu'y a-t-il ? demanda Antoine.

– Elle pleure ! elle pleure ! »

Je frissonnai, et rentrai dans la pièce voisine pour y prendre mon chapeau.

« Qu'avez-vous donc dit à Sophie ? » me demanda Barbe d'un ton indifférent, puis, après un instant de silence : « Voilà encore ce scribe qui passe dans la rue. »

Je m'avançai vers la porte.

« Où allez-vous donc ? reprit-elle. Attendez un instant, ma mère va venir.

– Non, je ne puis rester, à présent. Je reviendrai plus tard. »

En ce moment, je vis avec effroi Sophie qui traversait d'un pas ferme le salon. Son visage était plus pâle que de coutume ; à peine une légère rougeur colorait-elle ses joues. Elle ne me regarda pas.

« Viens donc ! dit Barbe. Quel est donc cet employé qui rôde ainsi autour de notre maison ?

– Peut-être un espion », répondit Sophie avec un froid accent de mépris.

C'en était trop. Je sortis, et je ne sais en vérité comment je regagnai ma demeure.

La douleur morale que j'éprouvais, je ne puis la décrire. En un seul jour, deux coups terribles. J'avais appris que Sophie en aimait un autre, et j'avais à jamais perdu son estime. Je me sentais si honteux, si accablé, que je ne pouvais pas même m'indigner contre moi-même. Couché sur mon canapé, la face tournée contre la muraille, j'éprouvais une satisfaction cruelle à m'abandonner à mon désespoir, quand tout à coup j'entendis résonner des pas dans l'antichambre. Je levai la tête, et devant moi apparut l'un de mes amis les plus intimes : Jacques Passinkof.

J'étais en ce moment disposé à recevoir très mal toute visite, mais il ne m'était pas possible de mal recevoir Passinkof. Non, au contraire, dans l'âcreté de ma douleur, je me réjouis de

le voir et je le saluai d'un signe de tête. Il se promena un instant, selon sa coutume, à travers ma chambre, en étirant ses grands bras et en allongeant ses grandes épaules, puis s'arrêta en silence devant moi et s'assit dans un coin.

Je connaissais Jacques depuis longtemps, presque depuis mon enfance. Il avait été élevé dans la pension de l'Allemand Winterkeller, chez lequel j'avais passé trois années. Son père, retiré du service avec le titre de major, était un honnête homme, mais sans fortune, et d'un esprit un peu troublé. Jacques avait sept ans lorsqu'il l'amena chez l'instituteur allemand. Il paya sa pension une année d'avance, puis quitta Moscou et ne donna point de ses nouvelles. Des rumeurs mystérieuses, étranges, circulèrent sur son compte. Huit ans après son départ, on apprit qu'il s'était noyé en Sibérie, en traversant l'Irtyche. Qu'allait-il faire en Sibérie ? Dieu le sait.

Passinkof avait depuis longtemps perdu sa mère. Il ne lui restait pas d'autres proches parents qu'une tante si pauvre, qu'elle n'osait venir voir l'orphelin de peur qu'on ne le remît à sa charge. Mais cette crainte était illusoire. Le bon Allemand garda près de lui Jacques, lui donna des leçons comme à ses autres élèves et le nourrit. Seulement, on ne lui donnait pas de dessert aux jours ordinaires et on lui fit un vêtement avec une vieille capote brune de la mère de M. Winterkeller, très fanée, et pourtant encore assez solide.

Les élèves qui connaissaient ces circonstances et l'état de dépendance de Jacques, le traitaient un peu sans façon, et l'appelaient tantôt la capote de la grand'mère, tantôt le neveu du bonnet, parce que sa tante portait un vieux bonnet surmonté d'une touffe de rubans jaunes qui ressemblait à un artichaut, tantôt, en mémoire de son père qui était mort dans l'Irtyche, ils l'appelaient le fils d'Yermak, l'aventureux conquérant de la Sibérie. Mais tout en lui infligeant ces surnoms, tout en remarquant son singulier accoutrement et sa misère, ses condisciples

l'aimaient) et il n'était pas possible de ne pas l'aimer. Je crois qu'on n'aurait pas trouvé dans le monde une plus honnête, une meilleure nature. Il se distinguait, en outre, par ses études.

Quand je le vis pour la première fois, il avait environ seize ans et moi treize. J'étais l'enfant gâté d'une famille assez riche, et lorsque j'entrai à la pension, je me liai d'abord avec un jeune prince qui était l'objet des attentions particulières de Winterkeller, puis avec quelques autres élèves appartenant à l'aristocratie. Je ne m'occupai pas des autres et ne fis pas la moindre attention à Passinkof. Ce grand garçon avec sa gaucherie de mouvements, son habit informe, son pantalon étriqué, ses bas en fil grossier, m'apparaissait comme une espèce de groom, comme le fils d'un rustique bourgeois.

Passinkof se montrait très prévenant et très poli envers chacun, sans être obséquieux. Si on le repoussait, il ne s'humiliait pas, et il ne se fâchait pas ; il se retirait en silence à l'écart, et attendait un autre moment. Ce fut ainsi qu'il agit à mon égard. Il y avait environ un mois que j'étais à l'école. Par un beau jour d'été, en me rendant au jardin, après un de nos jeux bruyants, je le vis assis sur un escabeau sous les larges rameaux d'un lilas. Il tenait, un livre à la main, et en m'approchant de lui, je lus sur la couverture de ce livre : *Schiller's Werke* (Œuvres de Schiller). Je m'arrêtai :

« Est-ce que vous savez l'allemand ? » lui demandai-je.

Quand j'y songe, je me fais encore un reproche de l'accent dédaigneux avec lequel je lui adressai cette question.

Il leva sur moi ses petits yeux expressifs, et me répondit :

« Oui, je le sais, et vous ? »

Cette brève interrogation me froissa ; je voulus m'éloigner, et pourtant je restai.

« Et que lisez-vous donc dans Schiller ? repris-je avec le même ton de hauteur.

– En ce moment, je lis un poème qui a pour titre : *la Résignation,* de charmants vers ! Voulez-vous les entendre ? Asseyez-vous sur ce banc. »

J'hésitai un instant, puis je m'assis. Passinkof se mit à lire. Il savait l'allemand beaucoup mieux que moi, et m'expliquait nettement le sens de plusieurs vers. Mais je ne me sentis point honteux de mon ignorance, ni de sa supériorité. Dès ce jour, dès cette heure où il m'avait fait cette lecture sous les rameaux de lilas, je l'aimai cordialement, je le recherchai, je reconnus son ascendant.

Je me rappelle encore parfaitement la physionomie qu'il avait à cette époque, et qui d'ailleurs resta plus tard à peu près la même. Il était grand, mince, et assez gauche dans ses mouvements. Ses épaules droites, sa poitrine plate lui donnaient l'apparence d'une constitution débile ; cependant il ne se plaignait jamais de sa santé. Sa tête, large et ronde, penchait légèrement de côté, de maigres boucles de cheveux blonds flottaient sur son col. Sa figure n'était pas belle, à vrai dire ; elle avait même un caractère ridicule par l'ampleur d'un long nez un peu rouge qui s'inclinait sur de larges lèvres. Mais son front était superbe, et, lorsqu'il souriait, ses petits yeux gris avaient une telle expression de sensualité et de caressante bonté qu'on ne pouvait le regarder sans en avoir le cœur réjoui. Je me rappelle aussi sa voix douce et calme, avec une sorte d'enrouement particulier qui était agréable. Il parlait peu en général, et avec une espèce d'effort ; mais quand il s'animait, sa parole coulait librement, et, chose singulière, elle devenait plus douce, son regard semblait se retirer dans l'intérieur de sa pensée, et toute sa fi-

gure était légèrement enflammée. Sur ses lèvres, les mots : bonté, vérité, savoir, amour, avec quelque enthousiasme qu'il les prononçât, ne résonnaient jamais faussement. Sans effort, il entrait dans la région de l'idéal. À tout instant son âme pure était prête à paraître « devant la beauté sainte » ; elle n'attendait que la rencontre et l'attouchement sympathique d'une autre âme.

Passinkof était romantique, un des derniers romantiques que j'aie rencontrés. Aujourd'hui chacun sait qu'ils ont disparu ; on n'en retrouve plus dans les rangs de la jeunesse actuelle. Tant pis pour cette jeunesse !

Je passai environ trois ans sous le même toit avec Jacques dans une étroite intimité, et fus le confident de son premier amour. Avec quelle attention et quel vif intérêt j'écoutai ses aveux ! L'objet de sa passion était une nièce de Winterkeller, une gentille Allemande, blonde et rondelette, avec une figure d'enfant et de candides yeux bleus. Elle avait le cœur bon et sentimental, elle aimait les poésies de Matthisson, d'Uhland, de Schiller, et récitait agréablement leurs vers de sa voix juvénile et argentine. L'amour de Jacques était essentiellement platonique. Il ne voyait sa belle Frédérica que le dimanche, quand elle venait jouer avec ses cousines et lui parlait peu. Un soir, qu'elle lui avait dit : *mein lieber, lieber Herr Jacob* (mon cher monsieur Jacques), il ne put dormir de toute la nuit, tant il était ravi. L'idée ne lui vint pas qu'à d'autres élèves la jeune fille disait également : « Mon cher. »

Je me souviens aussi de sa douleur et de son accablement quand tout à coup il apprit que Mlle Frédérica épousait un simple marchand de comestibles, nommé Kniftous, et non point par la volonté de ses parents, mais par sa propre inclination. Comme il était triste alors, le pauvre Passinkof, et comme il souffrit le jour où le nouveau couple vint faire sa première visite à notre maître de pension ! Frédérica, en le nommant encore

son cher monsieur Jacques, le présenta à son mari, en qui tout reluisait, les yeux, les cheveux noirs frisés, le front, les dents, les boutons d'habit, les broderies et le gilet, tout, jusqu'aux bottes qui chaussaient ses larges pieds, tournés en dehors comme ceux des danseurs.

Passinkof adressa ses félicitations à M. Kniftous, et lui souhaita le plus parfait, le plus durable bonheur. Je suis sûr que ses vœux étaient sincères. J'assistais à cette scène ; j'observai mon ami avec un sentiment de pitié et d'admiration. En ce moment, il m'apparaissait comme un héros.

Mais ensuite que de tristes dialogues entre nous !

« Il faut chercher votre consolation dans la science, lui disais-je.

– Oui, me répondit-il, et dans la poésie.

– Et dans l'amitié, ajoutai-je.

– Et dans l'amitié, » reprit-il. Oh ! les bons jours d'autrefois !

Je me séparai de lui avec un amer regret. Avant ma sortie de la pension, il obtint, non sans de longues sollicitudes et de nombreuses négociations, ses certificats et entra à l'université. Mais il continuait à vivre auprès de Winterkeller ; seulement, au lieu de son grotesque accoutrement, on lui avait fait faire un habit convenable, pour le récompenser des leçons qu'il avait données à ses jeunes élèves.

Tant que je restai à la pension, Jacques continua ses relations intimes avec moi. Il y avait cependant entre nous une différence d'âge que je commençais à sentir, et je me rappelle que j'étais jaloux de ses nouveaux camarades d'étude.

Il exerçait sur moi une salutaire influence. Malheureusement elle fut trop tôt interrompue. Je me souviens d'un des effets de cette influence : dans mon enfance, j'avais l'habitude de mentir ; devant Passinkof, je n'aurais pu proférer un mensonge. Un de mes grands plaisirs était de me promener seul avec lui, ou de marcher de long en large dans ma chambre, tandis que de sa voix douce et contenue il récitait des vers. Alors il me semblait que, peu à peu, je me détachais des régions terrestres et m'élevais dans un monde mystérieux, dans des sphères radieuses.

Je me rappelle une nuit où nous allâmes nous asseoir sous le lilas dont nous avions fait notre place de prédilection. Tous nos camarades dormaient. Nous nous levâmes en silence, nous primes nos habits à tâtons, et nous sortîmes à la dérobée pour nous en aller rêver. Au dehors soufflait un air frais qui nous obligea à nous serrer l'un contre l'autre. Nous causâmes si vivement que nous nous interrompions à chaque instant l'un l'autre, mais sans nous quereller. Le ciel était resplendissant, Jacques leva les yeux et, me serrant la main, il murmura ces vers :

Sur nous, le ciel dans sa splendeur,
Au haut du ciel le créateur.

J'éprouvai une sorte de saisissement religieux, et je m'appuyai sur son épaule. Une vive émotion me faisait battre le cœur.

Oh ! jours d'enthousiasme, où êtes-vous ? Où êtes-vous, années de la jeunesse !

Huit ans après je retrouvai Passinkof à Pétersbourg. Je venais d'entrer au service, et lui il avait obtenu un petit emploi dans une chancellerie. Avec quelle joie nous nous rejoignîmes !

Jamais je n'oublierai le moment où, seul dans ma demeure, j'entendis tout à coup résonner sa voix dans l'antichambre. Avec quelle précipitation je me levai ! Avec quelle palpitation de cœur je me jetai dans ses bras, sans lui donner le temps d'ôter son manteau et son écharpe ! Avec quelle avidité je le regardais ! et des larmes de joie coulaient de mes yeux. Dans cet espace de huit ans, il avait un peu vieilli. Des rides fines comme la trace d'une pointe d'épingle se dessinaient sur son front, ses joues s'étaient affaissées, ses cheveux avaient grisonné, mais sa barbe n'avait pas grandi, et son regard était le même, et il avait aussi son même rire si charmant, si cordial, quoique à peine saisissable à l'oreille et haletant.

Dieu ! que de choses nous nous dîmes ce jour-là ! que de vers nous nous récitâmes ! Je conjurai Jacques de venir demeurer avec moi ; mais il ne voulut pas y consentir. Il promit seulement de venir me voir chaque jour, et il accomplit sa promesse.

Son cœur n'avait pas changé. C'était la même nature romantique que j'avais connue. Le froid de la vie, le rigoureux froid de l'expérience ne l'avait pas saisi. La délicate fleur de son imagination s'épanouissait dans toute sa fraîche beauté. Nulle triste préoccupation ne se manifestait en lui. Il était réservé comme autrefois, mais il avait l'âme gaie.

À Pétersbourg, il vivait d'une vie retirée, comme s'il eût été dans un désert, ne s'inquiétant pas de l'avenir et ne fréquentant presque personne. Je le conduisis chez Zlotnitzki, et il y retourna avec plaisir assez fréquemment. N'étant point vaniteux, il n'était pas timide. Dans cette maison comme dans toute autre, il parlait peu, mais il conçut de l'affection pour cette famille. Le taciturne vieillard lui-même, le mari de Tatiana Vassilievna l'accueillait sans brusquerie, et les deux silencieuses jeunes filles s'habituèrent promptement à le voir.

Quelquefois il arrivait, apportant dans sa large poche quelque nouvelle publication qu'il voulait faire connaître, puis il hésitait longtemps à la lire ; il se tenait dans un coin, sa place favorite, et se bornait à tendre de temps en temps le col, comme un oiseau craintif. Enfin, il se décidait, prenait son livre et commençait sa lecture, d'abord à voix basse, puis d'un ton plus ferme et plus élevé, interrompant lui-même de temps à autre par quelques courtes observations, ou quelques exclamations. Je remarquai que, dans ces occasions, Barbe s'approchait de lui plus volontiers que sa sœur et l'écoutait avec attention, quoiqu'elle ne comprit pas très bien tout ce qu'il lisait ; car elle comprenait peu les productions littéraires. Assise en face de lui, le menton appuyé sur sa main, elle le regardait fixement et ne prononçait pas une parole ; seulement, de temps à autre, elle exhalait tout à coup un soupir.

Dans la soirée, et surtout les dimanches et les fêtes, nous jouions au gage touché. À notre partie s'associaient ordinairement deux parentes des Zlolnitzki, deux gentilles sœurs à la figure ronde, qui riaient constamment, et quelques bons jeunes gens qui commençaient leur carrière avec le titre de cadets ou de cornettes. Passinkof se tenait près de Tatiana, et délibérait avec elle sur les conditions qu'il fallait imposer à ceux qui avaient des gages à racheter.

Sophie répugnait aux cajoleries et aux embrassades qu'on prescrit ordinairement en pareil cas, et Barbe ne pouvait souffrir qu'on lui ordonnât quelque chose à faire ou quelque énigme à deviner. Les jeunes cousines éclataient de rire. D'où leur venait ce rire perpétuel ? Souvent il me fatiguait. Le vieux Zlotnitzki ne prenait point part à nos jeux, et quelquefois même, par la porte de son cabinet, il nous observait d'un air morose.

Une fois seulement il s'avança à improviste vers nous, et nous proposa d'enjoindre à la personne qui allait délivrer un gage de danser avec lui. Nous acceptâmes. Il se trouva que ce

gage appartenait à Tatiana. Elle rougit ; elle se troubla, comme aurait pu faire une jeune fille de quinze ans. Mais le vieillard ordonna à Sophie de se mettre au piano, puis, prenant sa femme par le bras, fit avec elle deux tours de valse, selon l'ancienne mesure, à trois temps. Je me rappelle sa figure qui tantôt se détournait de nous, et tantôt apparaissait avec la même austère et inflexible expression. Il valsait d'un pas large ; sa femme avait peine à le suivre, et, comme si elle avait eu peur, elle se penchait sur sa poitrine. Il la reconduisit à sa place, la salua, puis rentra dans son cabinet et s'y enferma. Sophie voulait cesser de jouer. Mais sa sœur la pria de continuer ; puis, s'avançant vers Passinkof, et lui tendant la main d'un air assez gauche :

« Voulez-vous ? » lui dit-elle.

Jacques se leva surpris, s'inclina poliment, car il était très poli, et prit Barbe par la taille. Mais, dès le premier pas, il glissa, se sépara, de sa danseuse et se heurta contre le socle de la cage du perroquet qu'il renversa. L'oiseau effarouché poussa des cris perçants. Tout le monde éclata de rire. Zlotnitzki ouvrit la porte de sa chambre, observa d'un œil morne ce qui se passait, puis se retira.

Lorsque plus tard on rappelait cet accident à Barbe, elle souriait et regardait Passinkof d'un air singulier, comme si elle pensait qu'on ne pouvait rien imaginer de plus sensé que ce qu'il avait fait ce soir-là.

Jacques aimait beaucoup la musique. Souvent il priait Sophie de jouer quelque morceau. Alors il s'asseyait à l'écart, et écoutait et quelquefois accompagnait à voix basse les passages qui lui plaisaient le plus. Une des compositions qui surtout le charmaient, c'était la *Constellation,* de Schubert. Il affirmait que lorsqu'il entendait cette mélodie, il lui semblait que des rayons d'une lumière d'azur descendaient du ciel dans son âme avec des accords harmonieux. Depuis ce temps, chaque fois que

j'ai vu une nuit pure, étoilée, sans nuage, j'ai pensé à Schubert et à Passinkof.

Je me souviens encore d'une promenade que nous fîmes un jour aux environs de la ville avec Zlotnitzki. Nous avions pris deux voitures de louage très vieilles et d'une structure grossière : une caisse bleue, les ressorts ronds, de larges sièges, et du foin à l'intérieur. Les chevaux, harassés et boiteux, nous traînaient péniblement. Nous nous promenâmes longtemps sous les bois de sapins de Pargolof ; nous bûmes du lait dans des cruches en grès, et nous mangeâmes des fraises au sucre. Le temps était superbe. Barbe n'aimait pas à marcher. Dès qu'elle avait fait quelques centaines de pas, elle se déclarait fatiguée. Cette fois pourtant, elle ne nous quitta pas. Elle avait ôté son chapeau, ses cheveux étaient dénoués, ses traits animés, ses joues vermeilles. Nous rencontrâmes dans le bois deux petites paysannes. Elle les appela près d'elle, s'assit par terre, et les fit asseoir amicalement à ses côtés. Sophie les regarda de loin avec un froid sourire, et ne revint pas les rejoindre. Elle se promenait avec Assanof. Le vieux Zlotnitzki dit que Barbe était une vraie poule couveuse. Dans le cours de la journée, elle chemina quelquefois à côté de Passinkof, et une fois elle lui adressa ces mots : « Jacques, je veux vous dire quelque chose. » Mais ce qu'elle voulait lui dire, on ne l'a pas su. Il faut pourtant que j'en revienne à mon histoire.

L'apparition subite de mon ami m'avait réjoui. Mais soudain le sentiment de la honte me revint avec le souvenir de ce que j'avais fait dans la journée, et je tournai de nouveau la tête du côté du mur.

Après un instant de silence, Jacques me demanda si j'étais souffrant.

« Non, lui répondis-je d'une voix mal assurée, j'ai seulement un peu mal à la tête. »

Il prit un livre et s'assit. Une heure environ s'écoula. Je venais de décider en moi-même que je ferais ma confession à Jacques, quand soudain j'entendis une voiture qui s'arrêtait à ma porte ; j'écoutai avec attention. Assanof demandait si j'étais chez moi.

Jacques se leva. Il n'aimait pas Assanof ; il me dit qu'il allait se retirer dans une pièce voisine, et qu'il reviendrait près de nous, après le départ de mes visiteurs.

Assanof entra.

À sa figure enflammée, à son brusque salut, il était aisé de reconnaître qu'il ne venait pas me faire une simple visite ordinaire.

« Que va-t-il arriver ? me dis-je.

– Monsieur, s'écria-t-il en s'asseyant dans un fauteuil, je viens vous trouver pour que vous veuillez bien m'éclaircir un doute.

– Et lequel ?

– Je désirerais savoir si vous êtes ou non un homme d'honneur ?

– Que signifient ces paroles ? répliquai-je avec colère.

– Voici ce qu'elles signifient, reprit-il en appuyant sur chaque mot : Hier, je vous ai montré un portefeuille renfermant plusieurs lettres à mon adresse. Aujourd'hui, sans en avoir le moindre droit, vous allez faire des reproches… entendez-vous ? des reproches à la personne qui m'a écrit, et vous lui citez

quelques passages d'une de ses lettres. Je désirerais avoir l'explication de ce procédé.

– Et moi, lui repartis-je en frémissant de colère et en même temps d'un sentiment de honte, je désirerais savoir de quel droit vous m'interrogez. Il vous a plu de nous vanter l'importance de votre oncle et de nous révéler votre correspondance. Est-ce ma faute ? Pas une de vos lettres ne vous a été enlevée.

– Non, c'est vrai. Je les ai toutes. Mais j'étais hier dans un tel état, que vous auriez bien pu…

– Monsieur, repris-je d'un ton de voix plus élevé, je n'ai plus qu'un seul mot à vous dire : je vous prie de me laisser en repos. Entendez-vous ? Je ne veux rien savoir de vos affaires, et n'ai aucune explication à vous donner. Allez la demander à celle qui vous écrit. »

Je sentais en ce moment que j'avais le feu à la tête. Assanof fixa sur moi un regard auquel il prenait à tâche de donner une expression sardonique, puis se leva en se pinçant la moustache et me dit :

« Je sais à présent ce que je dois penser. Votre physionomie est le plus sûr témoignage de ce qui s'est passé. Mais je dois vous faire observer que des gens d'honneur ne se conduisent pas ainsi… Lire une lettre qui ne vous appartient pas, et ensuite jeter le trouble dans le cœur d'une jeune fille…

– Allez-vous-en au diable, m'écriai-je en frappant du pied… et envoyez-moi vos témoins. Je ne veux pas avoir d'entretien avec vous.

– Vous ne m'enseignerez pas ce que je dois faire, repartit froidement Assanof. J'avais déjà résolu moi-même de vous envoyer mes témoins. »

Il sortit, et je tombai sur un canapé en me voilant la face avec mes mains. Je me sentis frapper sur l'épaule et regardai. Devant moi était Passinkof.

« Qu'as-tu fait ? me demanda-t-il. Dis-moi la vérité. Tu as lu cette lettre ? »

Je n'avais pas la force de lui répondre. Mais je lui fis un signe de tête affirmatif.

Passinkof s'approcha de la fenêtre ; puis, revenant vers moi, me dit lentement :

« Tu as lu une lettre d'une jeune fille adressée à Assanof. Qui était cette jeune fille ?

– Sophie Zlotnitzki », répondis-je comme un accusé à son juge.

Après un moment de silence, Jacques reprit :

« La passion seule peut jusqu'à un certain point t'excuser. Es-tu amoureux de Sophie ?

– Oui. »

De nouveau Jacques se tut. Puis il me dit : « Je m'en doutais. Et, aujourd'hui, tu as été lui faire des reproches ?

– Oui, oui, m'écriai-je avec un accent de désespoir ; et, aujourd'hui, tu me méprises ? »

Il lit deux tours dans la chambre et se rapprocha de moi.

« Elle l'aime ! » murmura-t-il.

« Elle l'aime ! »

Il resta un instant les yeux fixés sur le parquet ; ensuite, il dit :

« Nous devons remédier à cette affaire. Il le faut absolument. » Et il prit son chapeau.

« Où vas-tu ?

– Chez Assanof.

– Je ne puis te le permettre, m'écriai-je en me levant précipitamment. Est-ce possible ? Que pensera-t-il ?

– Eh ! quoi ? répliqua Jacques en me regardant fixement, vaut-il mieux donner suite à la faute que tu as commise, te perdre, et déshonorer cette jeune fille ?

– Que diras-tu à Assanof ?

– Je tâcherai de le fléchir. Je déclarerai que tu lui demandes pardon.

– Je ne veux pas lui demander pardon !

– Quoi donc ? N'es-tu pas coupable ? »

Je regardai mon ami. Sa physionomie calme, mais grave et sombre, me frappa. Jamais je ne lui avais vu une telle expression. Je ne répondis rien et me remis sur mon divan.

Il sortit.

Avec quelle angoisse j'attendis son retour ! Avec quelles mortelles lenteurs les minutes s'écoulaient ! Enfin il reparut.

« Eh bien ? m'écriai-je d'une voix craintive.

– Grâce à Dieu, c'est fini !

– Tu as vu Assanof ?

– Oui.

– Qu'a-t-il dit ? Est-il resté inflexible ?

– Non… Je m'attendais à autre chose, et je dois te l'avouer, il n'est pas, comme je le supposais, un homme ordinaire.

– Et après l'avoir vu, repris-je, tu as été ailleurs ?

– J'ai été chez les Zlotnitzki.

– Ah ! »

Je sentais mon cœur battre violemment et n'osais regarder Passinkof.

« Et tu l'as vue, elle ?

– Oui, j'ai vu Sophie, une bonne, une excellente fille. Elle était d'abord très troublée, puis elle s'est calmée. Au reste, je ne lui ai pas parlé plus de cinq minutes.

– Et tu lui as tout dit… tout ?

– Je lui ai dit ce qui était nécessaire.

– Maintenant je n'oserai plus me présenter devant elle.

– Pourquoi donc ? Au contraire, il faut que tu retournes dans cette maison, ne fût-ce que pour ne pas laisser deviner…

– Hélas ! mon ami, m’écriai-je en comprimant mes larmes ; maintenant tu me méprises !

– Moi ! te mépriser ! dit-il en me regardant avec un regard où rayonnait l’affection ; te mépriser ! enfant que tu es. Est-ce que tu as été maître de toi-même ? Est-ce que tu ne souffres pas ? »

Il me tendit la main. Je me jetai dans ses bras en sanglotant.

Quelques jours se passèrent pendant lesquels je crus remarquer que Jacques était inquiet. Je me décidai enfin à retourner chez les Zlotnitzki. Je ne puis dire avec quelle émotion je rentrai dans ce salon. Je me rappelle que je pouvais à peine distinguer les personnes qui s’y trouvaient et que ma voix était comme étranglée dans mon gosier. Sophie n’était guère plus à son aise. Elle fit un visible effort pour causer avec moi, mais nos yeux s’évitaient réciproquement, et chacun de ses mouvements trahissait la contrainte qu’elle s’imposait pour me dissimuler… je dois le dire… un secret sentiment de répugnance.

Je pris à tâche de la délivrer au plus vite et de m’affranchir moi-même de cette pénible situation. Par bonheur, ce fut là ma dernière entrevue avec elle avant son mariage. Un changement subit dans ma destinée m’obligea à me rendre à l’une des extrémités de la Russie. Je dis adieu pour longtemps à la famille Zlotnitzki, à Pétersbourg, et, ce qui m’était très douloureux, à mon cher Passinkof.

II

Sept ans se passèrent. Il est inutile de raconter ce qui m'arriva dans cet espace de temps. J'errai à travers les lointaines provinces de l'empire, et, grâce au ciel, je reconnus que ces régions ne sont point si sauvages que certaines gens se l'imaginent ; dans les districts les plus reculés, dans la profondeur des bois, j'ai trouvé plus d'une fleur odoriférante.

Un jour de printemps, mes fonctions m'appelaient dans une petite ville d'un des gouvernements de la Russie orientale. En traversant la place, j'aperçus, à travers les glaces ternes de ma voiture, un homme dont la figure m'était bien connue. Je l'observai de plus près, et je vis que c'était Élysée, le domestique de Jacques. Aussitôt j'ordonnai à mon cocher d'arrêter, je m'élançai hors de ma voiture et je rejoignis Élysée.

« Bonjour, lui dis-je avec une émotion que j'avais peine à comprimer. Es-tu ici avec ton maître ?

– Oui, avec mon maître, » me répondit-il lentement. Puis tout à coup il s'écria : « Ah ! c'est vous, mon petit père, je ne vous reconnaissais pas.

– Tu es ici avec Jacques Passinkof ?

– Certainement…, avec quel autre pourrais-je me trouver ?

– Conduis-moi près de lui.

– Avec plaisir. Par ici… Nous sommes dans une auberge… Ah ! comme Monsieur va être heureux de vous revoir ! »

En parlant ainsi, Élysée me conduisait le long de la place. C'était un Kalmouk d'origine, sans éducation aucune et un peu sauvage, mais d'un cœur excellent, et très dévoué à Passinkof, qu'il servait depuis dix ans.

« Comment est Jacques ? » demandai-je.

Élysée tourna vers moi sa figure olivâtre.

« Hélas ! répondit-il, mal, mon petit père, mal. Vous ne le reconnaîtriez pas… Il me semble qu'il n'a pas longtemps à rester en ce monde… Nous avons été obligés de nous arrêter ici, et nous allons à Odessa chercher un dernier remède.

– D'où venez-vous donc ?

– De la Sibérie.

– De la Sibérie ?

– Oui, mon petit père. Jacques a eu là un emploi, et c'est là qu'il a été blessé.

– Comment ! Est-ce qu'il serait entré dans l'armée ?

– Non. Il est au service civil.

– Quelle étrange chose ! » me dis-je.

Cependant nous étions arrivés à la porte de l'auberge. Élysée monta en toute hâte pour m'annoncer. Pendant les premiers temps de notre séparation, Jacques et moi, nous nous étions écrit assez fréquemment ; puis notre correspondance avait été interrompue. Je n'avais pas reçu de lettre de lui depuis quatre ans, et je ne savais depuis cette époque ce qu'il était devenu.

« Venez, venez ! s’écria Élysée du haut des escaliers ; mon maître désire vivement vous voir. »

Je montai par des gradins vacillants, et j’entrai dans une petite chambre sombre dont l’aspect me serra le cœur. Sur une étroite couchette, enveloppé dans son manteau, gisait mon ami, pâle comme un mort. Il me tendit une main faible, décharnée. Je l’embrassai avec une sorte de transport convulsif.

« Jacques ! Jacques ! m’écriai-je ; qu’as-tu donc ?

– Rien, me répondit-il d’une voix débile. Mais toi, par quel hasard es-tu ici ? »

Je m’assis près de son lit, et tenant sa main dans la mienne, je regardais attentivement sa physionomie. Je retrouvais les traits qui m’étaient chers. L’expression de son regard, de son sourire, était la même. Comme la maladie avait pourtant changé sa figure !

Il remarqua l’impression que sa vue produisait sur moi.

« Voilà trois jours, me dit-il, que je n’ai fait ma barbe, et mes cheveux sont en désordre. Mais je… non, je n’ai rien.

– Explique-moi donc, je t’en prie, ce que m’a rapporté Élysée. Tu as été blessé ?

– Oui ; c’est toute une histoire. Je te la raconterai plus tard. J’ai été blessé, en effet, et tu ne devinerais jamais comment…, par une flèche.

– Par une flèche ?

– Oui, non point par la flèche mythologique de l'amour, mais par un dard formé d'un bois léger et armé d'un fer aigu. C'est fort désagréable d'être atteint par un tel projectile, surtout quand cela touche aux poumons.

– Comment donc as-tu eu cet accident ?

– Je vais te le dire. Tu sais que dans ma destinée tout doit avoir un caractère singulier. Rappelle-toi les comiques correspondances que j'ai dû avoir pour obtenir les papiers qui m'étaient nécessaires quand j'ai voulu entrer à l'université : ma blessure est également un fait extraordinaire. Au temps où nous vivons, à quel homme civilisé est-il arrivé d'être atteint par une flèche, et non pas en jouant, mais dans un vrai combat ?

– Conte-moi donc cet événement.

– Voici. Tu te souviens que, peu de temps après ton départ de Pétersbourg, je fus envoyé à Nowogorod. Là, je l'avoue, je vécus d'une vie fort ennuyeuse, quoique j'y trouvasse une personne... Mais ne parlons pas de cela maintenant, ajouta-t-il en soupirant. Deux ans après, on me donna un joli emploi, un peu loin, il est vrai, dans le gouvernement d'Irkoutsk. J'étais, comme mon père, destiné à visiter la Sibérie. Je ne m'en plains pas. Chère région sibérienne, la vie y est douce et facile ! tout le monde te le dira. Je m'y plaisais beaucoup. Là, j'étais chargé de surveiller les indigènes, gens paisibles en général. Par malheur, une dizaine d'entre eux se réunirent pour faire la contrebande. Je voulus les arrêter, et je les arrêtai, mais l'un d'eux essaya de se défendre et me lança une flèche. Je faillis en mourir, cependant je me relevai. À présent, je vais essayer de me guérir tout à fait. Grâce au ciel, le gouvernement m'a donné l'argent nécessaire. »

À ces mots, Passinkof se tut et laissa retomber sa tête sur son oreiller. Une légère rougeur se répandait sur ses joues et ses yeux s'étaient fermés.

« Il ne faut pas qu'il parle beaucoup », me dit Élysée, qui venait d'entrer dans la chambre.

Un silence profond régnait autour de nous. Je n'entendais que la pénible respiration du malade.

Il rouvrit les yeux, et reprit la parole :

« Voilà quinze jours, me dit-il, que je suis dans cette auberge. C'est le médecin du district qui me soigne, tu le verras. Il me semble qu'il connaît son affaire. Au reste, je me réjouis de cet accident. C'est à lui que je dois le bonheur de te rencontrer. »

En disant ces mots, il me tendit la main. Cette main, froide comme la glace un instant auparavant, était à présent brûlante.

« Maintenant, ajouta-t-il en écartant sa couverture, parle-moi de toi. Dieu sait quel temps s'est passé depuis que nous ne nous sommes vus ! »

Je me hâtai de lui faire le récit qu'il désirait, pour l'empêcher lui-même de parler. Il m'écouta d'abord avec une vive attention, puis il demanda à boire, et de nouveau inclina la tête sur son oreiller en fermant les yeux. Je l'engageai à se reposer, en lui disant que je ne le quitterais pas avant qu'il fût mieux, et que j'allais prendre une chambre près de lui.

« C'est une triste demeure que celle-ci », me dit-il ; mais je lui fermai la bouche, et je sortis sur la pointe du pied.

Élysée me suivit.

« Mais il se meurt, dis-je au fidèle valet ; ne vois-tu donc pas qu'il se meurt ? »

Élysée fit un geste d'accablement et détourna la tête.

Après avoir renvoyé mon cocher et m'être fait donner une chambre, je revins voir si Passinkof dormait. À sa porte, je rencontrai un homme d'une taille énorme, dont le visage, criblé par la petite vérole, n'exprimait qu'une profonde indolence. Ses yeux étaient gonflés par le sommeil et ses lèvres en paraissaient toutes gluantes.

« Oserais-je vous demander, lui dis-je, si vous n'êtes pas le médecin de mon ami ? »

Le gros homme me regarda, et fit un effort pour écarquiller ses sourcils.

« Oui, me répondit-il enfin.

– Monsieur le docteur, voudriez-vous avoir la bonté d'entrer dans ma chambre ? Je crois que Jacques Ivanitch est endormi, et je voudrais savoir ce que je dois penser de sa maladie, qui m'inquiète beaucoup.

– Très volontiers, me répondit-il en marchant derrière moi.

– Parlez-moi franchement, lui dis-je, dès qu'il se fut assis : l'état de mon ami est-il vraiment très grave ?

– Oui, me répondit-il tranquillement.

– Dangereux ?

– Dangereux.

– Tel qu'il peut en mourir ?

– C'est possible. »

En ce moment, je regardai mon interlocuteur avec une pensée de haine.

« Mais, repris-je, il serait nécessaire de recourir à des moyens de salut…, d'avoir une consultation… Qu'en pensez-vous ?

– On peut consulter… Pourquoi pas ? On peut appeler Ivan Ephremitch. »

Le docteur parlait difficilement, et à tout instant reprenait haleine et semblait tirer chaque mot du fond de sa poitrine.

« Qui est cet Ivan Ephremitch ?

– Le médecin de la ville.

– Et si l'on envoyait chercher un médecin au chef-lieu du gouvernement. Qu'en dites-vous ? Il doit y avoir là de bons médecins.

– C'est possible.

– Et quel est le meilleur ?

– Le meilleur ? Je ne sais pas. On prétend que c'est le docteur Kolrabous ; mais j'ai entendu dire qu'on l'a transféré je ne sais où. Au reste, il n'est pas nécessaire de l'envoyer chercher.

– Et pourquoi ?

– Le médecin de la capitale ne remédierait pas à la situation de votre ami.

– Est-ce qu'il est donc si mal ?

– Oui.

– Mais enfin qu'a-t-il donc ?

– Une blessure…, les poumons atteints…, un refroidissement…, puis la fièvre, et le reste ; de plus, pas de fonds de réserve dans la constitution. Il est maigre. Sans ce fonds de réserve, que voulez-vous qu'on fasse ? »

Nous restâmes un moment en silence. Le lourd médecin reprit la parole, et me dit, en me jetant un regard de côté :

« Si l'on essayait de l'homéopathie ?

– Comment donc ? Vous êtes pourtant allopathe.

– Qu'importe ! Vous pensez peut-être que je n'entends rien à l'homéopathie. Je la connais tout aussi bien qu'un autre. Il y a ici un pharmacien qui s'occupe de guérir les gens avec l'homéopathie, et il n'a pas même de grade. J'ai un grade, moi.

– Mauvaise affaire ! me disais-je en même… Non, repris-je, mieux vaut vous en tenir à la méthode habituelle.

– Comme il vous plaira. »

Il se leva en soupirant.

« Vous allez près de lui.

– Oui. »

Il sortit.

Je sortis aussi. Mais voir cet homme assis près du lit de Jacques était pour moi chose impossible. J'appelai mon domestique, je lui ordonnai de partir immédiatement pour le chef-lieu du gouvernement, d'y demander le meilleur médecin, et de le ramener au plus vite.

J'entendis marcher dans le corridor, et j'ouvris ma porte.

C'était le médecin qui sortait de la chambre de Passinkof.

« Eh ! lui dis-je à voix basse.

– Rien de nouveau. J'ai ordonné une potion.

– Je me suis décidé à envoyer chercher un médecin à la ville. Je ne doute pas de votre savoir, mais vous connaissez le proverbe : Un homme habile, c'est bien ; deux, c'est mieux.

– Vous avez bien fait », me répondit-il en descendant l'escalier. Évidemment je l'ennuyais.

Je retournai près de Jacques.

« Tu as vu mon Esculape ? me dit-il.

– Oui.

– Il me plaît. Il a une tranquillité merveilleuse. Le flegme convient à un médecin, n'est-il pas vrai ? cela réconforte le malade. »

Je ne répondis rien ; je ne voulais pas lui ôter sa confiance.

Le soir, Jacques était mieux. Il ordonna à Élysée de préparer le samovar, m'invita à prendre du thé, en prit lui-même une petite tasse, et s'égaya. Cependant je devais l'empêcher de parler, et je lui demandai s'il voulait que je lui fisse une lecture.

« Comme autrefois à la pension de Winterkeller, me répondit-il. Oui, avec plaisir. Mais que liras-tu ? Regarde là près de la fenêtre, il y a des livres. »

Je pris le premier volume qui me tomba sous la main.

« Qu'est-ce que c'est ? me demanda-t-il.

– Les poésies de Lermontof.

– Ah ! Lermontof, charmant écrivain. Moins grand pourtant que Pouchkine, dont nous nous rappelons tant de délicieux vers. Mais j'aime Lermontof ; ouvre son livre au hasard, et lis la première page qui s'offrira à tes yeux. »

J'obéis et me sentis embarrassé. Mon doigt s'était posé sur la pièce qui a pour titre : *le Testament ;* je voulais en chercher une autre, Jacques remarqua mon mouvement, et me dit : « Non, non, ne va pas plus loin. Lis ce que tu as trouvé par hasard. » Que faire ? Il fallait céder. Je lus le testament[2].

---

[2] Les poésies de Lermontof ne sont pas encore connues en France. Nous traduisons littéralement cette poésie comme un spécimen de son esprit à la fois sceptique et mélancolique.

« Ami, j'aurais voulu causer seul avec toi, mais on dit qu'il me reste peu de temps à passer en ce monde. Bientôt tu retourneras dans notre pays. Vois… Personne ne s'inquiète de mon sort.

« Si quelqu'un s'informe de moi, – mais qui pourrait s'en informer ? – dis que j'ai été frappé par une balle, que je meurs bravement pour le czar, que nos médecins sont de mauvais médecins, et que j'adresse un salut à ma terre natale.

« Dieu sait si mon père et ma mère sont encore au nombre des vivants. Je te le déclare, je ne voudrais pas les affliger. Si l'un d'eux est en-

« C'est charmant ! me dit-il, lorsque j'eus fini. C'est charmant. Mais quelle étrange chose que tu sois justement tombé sur cette pièce ! En vérité, n'est-ce pas étrange ? »

Je commençai à lire d'autres vers. Jacques ne m'écoutait pas. Ses regards s'étaient détournés de moi, et il répétait : « C'est bien étrange ! »

Je fermai le livre.

« Cociedka est ou nik odna ! » s'écria-t-il tout à coup en se retournant de mon côté… « Dis-moi, te rappelles-tu Sophie Zlotnitzkaïa ? » Je rougis, et répondis : « Comment ne m'en souviendrais-je pas ?

– Elle est mariée…

– Oui, il y a longtemps, avec Assanof. Je t'en ai parlé dans mes lettres.

– Oui, oui. Le père a fini par pardonner.

– Il lui a pardonné à elle, mais il n'a pas voulu recevoir Assanof.

– Opiniâtre vieillard ! J'ai appris qu'elle n'était pas heureuse.

---

core en vie, dis-lui que je suis fort paresseux pour écrire, que notre régiment est en marche, et qu'on ne m'attende pas.

« Près d'eux est ma petite voisine. Tu t'en souviens, il y a longtemps que nous sommes séparés. Elle ne s'occupe pas de moi… Quoi qu'il en soit, dis-lui toute la vérité sans crainte de l'affliger. Si elle pleure, ses larmes ne seront pas de longue durée. »

– Je ne sais, en vérité… On m'a dit qu'elle habitait un village dans le gouvernement de… J'ai passé près de là, et ne m'y suis pas arrêté.

– Elle a des enfants ?

– Je le crois…, Passinkof ? »

Il me regarda.

« Avoue-moi que tu lui as dit que je l'aimais.

– Oui. Je lui ai tout dit, toute la vérité. C'eût été une faute que de lui cacher ton secret. »

Après un moment de silence, il reprit : « Est-ce que tu as promptement cessé de l'aimer ?

– Non, pas promptement. Mais j'ai cessé. Pourquoi garder un amour sans espoir ?

– Et moi, murmura-t-il d'une voix tremblante, en détournant la tête, moi, mon ami, je n'ai pas fait comme toi. Je n'ai pas cessé de l'aimer.

– Comment, m'écriai-je avec une surprise inexprimable, tu l'as aimée ?

– Je l'ai aimée, dit-il en couvrant son visage de ses mains. Dieu seul sait comme je l'ai aimée. Je n'en ai rien dit à qui que ce fût au monde. Je ne pouvais l'avouer à aucun être vivant… Mais à présent, ajouta-t-il en citant Lermontof, il me reste peu de temps à passer en ce monde. »

J'étais stupéfait de cet aveu inattendu. « Comment, me disais-je, est-ce possible ? Et jamais je ne m'en suis douté.

– Oui, reprit-il, comme s'il se parlait à lui-même, je l'ai aimée, je n'ai pas même pu cesser de l'aimer, quand j'ai su que son cœur appartenait à Assanof. Quel chagrin cependant lorsque je fis cette découverte ! Si son affection s'était tournée de ton côté, j'aurais peut-être pu m'en réjouir. Mais Assanof !… Comment lui a-t-il plu ? Je n'en sais rien, mais, s'étant éprise, elle ne pouvait plus changer. Les âmes honnêtes ne changent pas. »

Je me rappelai la visite d'Assanof après notre fatal dîner, l'affaire dans laquelle le pauvre Passinkof avait été impliqué, et je m'écriai :

« Tu savais tout, et tu as voulu toi-même te rendre près d'elle…

– Oui, me répliqua-t-il, et cette explication, jamais je ne l'oublierai. C'est alors que je compris toute la signification de ce grand mot : *résignation*. Je me résignai, mais Sophie resta mon rêve, mon idéal… Malheureux celui qui peut vivre sans un idéal ! »

En ce moment, Passinkof éleva les yeux au plafond, et ses yeux avaient l'éclat d'une ardeur fiévreuse.

« Je l'aimais, poursuivit-il, je l'aimais, j'aimais cette âme calme, honnête, inabordable, inflexible ; je l'aimais ainsi. Quand elle partit, il me sembla que j'en perdrais la raison. Depuis ce temps-là, nul autre amour ne m'est entré dans le cœur… »

À ces mots, il plongea sa tête dans son oreiller et pleura.

Je m'approchai de lui pour essayer de le consoler. « Ce n'est rien, me répondit-il, en se relevant et en secouant ses cheveux…, un peu de douleur…, un peu d'amertume. Mais ce n'est

rien. Ce sont les vers que tu as lus qui ont produit cet effet. Lis-moi quelque autre chose plus gaie. »

Je repris Lermontof et le feuilletai, mais je retombais toujours sur quelque pièce qui pouvait de nouveau agiter mon ami. Enfin, je choisis celle qui a pour titre : *les dons de Terek*.

« Emphase de rhétorique, me dit Jacques d'un ton de pédagogue. Cependant il y a là aussi de beaux passages. Moi, depuis que je t'ai quitté, je me suis aussi essayé à la poésie. J'ai commencé un poème : *la Coupe de la vie,* et je n'ai pas réussi. Notre faculté à nous est de sentir, non de produire… Cependant je me sens fatigué. Il faut que je dorme un peu ; qu'en dis-tu ? Quelle excellente chose que le sommeil, le rêve !… Toute la vie est un rêve ; ce qu'elle renferme de meilleur, c'est encore un rêve.

– Et la poésie ?

– Un rêve aussi, mais un rêve magique. »

Passinkof ferma les yeux.

Je restai un instant près de son lit. Sa respiration était plus régulière et plus soutenue… Je sortis sur la pointe du pied et rentrai dans ma chambre. Longtemps je songeai à ce que Jacques venait de me dire, je me rappelais le passé, puis enfin je m'endormis.

Quelqu'un me tira par le bras. Je me relevai. Devant moi était Élysée.

« Venez, me dit-il, je vous en prie, près de mon maître.

– Qu'y a-t-il ?

– Il est dans le délire.

– Dans le délire ? Est-ce que cela lui est déjà arrivé ?

– Oui, la nuit dernière, mais maintenant c'est plus étrange. »

J'entrai dans la chambre de Jacques. Il était assis sur son lit, le corps penché en avant, les regards errants de côté et d'autre, les mains pendantes. Il souriait et parlait d'une voix faible et presque indistincte comme le bruissement des roseaux. Une lampe de nuit, posée sur le plancher et voilée par un livre, projetait au plafond une lueur immobile. Son visage semblait encore plus pâle dans cette demi-obscurité.

Je m'approchai de lui. Je l'appelai. Il ne me répondit pas. J'écoutai ce qu'il disait. Il rêvait des forêts de la Sibérie, des divers incidents de sa vie, et de temps à autre souriait de nouveau dans son rêve.

« Quelles forêts ! disait-il… si grandes… si majestueuses… et la gelée et la neige… Sur la neige de légères traces… tantôt celles du lièvre… tantôt celles de l'hermine… Non, c'est mon père qui a passé par là avec mes papiers… le voici… le voici… Il faut aller… La lune brille… Il faut aller chercher mes papiers… Et la fleur, la petite fleur vermeille… Là est Sophie… Les clochettes retentissent… la glace craque sous les pieds des chevaux… Hélas ! non, ce sont ces sots bouvreuils qui sautillent et sifflent sous les rameaux d'arbres… Il fait froid. Ah ! voilà Assanof… un canon de bronze… un affût verd… C'est ainsi qu'il a plu… L'étoile file… Non, c'est une flèche qui vole… Hélas ! comme elle m'est arrivée droit au cœur ! Qui me l'a lancée ? C'est toi, Sophie… »

Il inclina la tête et balbutia des mots inintelligibles… Je regardai Élysée… Il était debout, les bras croisés derrière le dos, contemplant avec douleur son maître.

« Mon ami, s'écria tout à coup Jacques, en fixant sur moi un regard si lucide et si pénétrant qu'il me fit tressaillir, tu es devenu un homme pratique, et moi je n'ai pas pu en venir là. Je suis rêveur… Ah ! les rêves !… les rêves… Rien de pareil aux rêves… Le mari de Sophie… C'est aussi un rêve. »

Jusqu'au matin, Passinkof ne cessa de divaguer. Enfin il se calma un peu, retomba sur son oreiller et s'assoupit. Je retournai dans ma chambre. Cette nuit douloureuse m'avait épuisé. Je m'endormis d'un profond sommeil.

Élysée vint me réveiller.

« Ah ! monsieur, me dit-il d'une voix tremblante… Je crois que mon maître va mourir. »

Je courus près de lui. Il était immobile. À la lueur du jour naissant, il avait l'aspect d'un cadavre… Cependant il me reconnut.

« Adieu, me dit-il en me faisant un signe de tête, adieu ! c'en est fait.

– Jacques… m'écriai-je, ne parle pas ainsi, tu vivras…

– Non… non… je meurs… Tiens, ajouta-t-il en portant la main à son sein, prends ce souvenir… Que vois-je ? murmura-t-il après un moment de silence… la mer… des îles vertes, des plages dorées, des églises de marbre… les palmes… l'encens… »

Il se tut et s'étendit sur sa couche.

Une demi-heure après, il avait rendu le dernier soupir. Élysée tomba à ses pieds en pleurant. Je lui fermai les yeux.

Il portait sur la poitrine une amulette en soie attachée à son col par un ruban noir. Je la pris.

Deux jours après, nous l'ensevelîmes. Nous déposâmes dans la fosse le cœur le plus noble qui eût jamais existé. Je jetai sur lui la première pelletée de terre.

III

L'année suivante, mes affaires m'appelaient à Moscou. Je descendis dans l'un des meilleurs hôtels de cette ville. Un jour, en traversant le corridor, je vis sur une planchette noire un nom qui me causa une telle surprise, qu'en le lisant je faillis pousser un cri. C'était le nom de Sophie Nicolaïevna, inscrit à la porte de la chambre qui portait le n° 12. Dans les derniers temps, j'avais entendu raconter de tristes choses de son mari. On disait qu'il se livrait à la boisson et au jeu ; qu'il se ruinait, et enfin, de toute façon, se conduisait très mal. On parlait au contraire de sa femme avec une grande estime.

Je rentrai chez moi fort troublé après avoir appris qu'elle était si près de moi. Mon cœur battait comme si mon ancienne passion, longtemps assoupie, s'était soudain réveillée. Je résolus de voir Sophie.

« Tant d'années, me disais-je, se sont écoulées depuis notre séparation. Elle aura oublié ce qui s'est passé entre nous. »

J'appelai Élysée, que j'avais pris à mon service à la mort de Jacques, et l'envoyai avec ma carte près de Sophie, en le chargeant de lui demander si elle voudrait bien me recevoir.

Il revint un instant après m'annoncer que Sophie m'attendait.

Je la trouvai debout dans sa chambre, près d'un individu d'une taille colossale, avec qui elle venait d'avoir une conférence.

« Comme vous voudrez, lui dit cet individu d'une voix stridente ; mais, je vous le répète, c'est un homme nuisible ; il ne fait rien, et, dans une société qui fonctionne aussi régulièrement que la nôtre, de tels hommes sont nuisibles, très nuisibles… »

À ces mots, il se retira. Sophie s'approcha de moi.

« Qu'il y a longtemps que nous nous sommes vus ! Asseyez-vous, je vous prie… »

Nous nous assîmes, et je la regardai… Ah ! revoir une figure autrefois aimée, la reconnaître et ne pas la reconnaître ; chercher les traits chéris que l'on n'a pu oublier, et retrouver une physionomie semblable à celle dont on se souvient, et pourtant différente ; remarquer çà et là involontairement les traces des années… c'est une triste impression… Et moi aussi, se dit-on, je dois avoir changé.

Au reste, Sophie Nicolaïevna n'avait pas beaucoup vieilli. Quand je la vis pour la première fois, elle n'avait que seize ans, et, depuis cette époque, neuf années s'étaient écoulées. Ses traits me paraissaient à présent plus réguliers, plus fins, et ils exprimaient la même franchise et la même fermeté qu'autrefois. Mais autrefois ils étaient calmes, et maintenant ils portaient l'indice d'une souffrance secrète et de l'agitation. Ses yeux aussi paraissaient plus enfoncés dans leur orbite et plus sombres. Sa physionomie commençait à se rapprocher de celle de sa mère.

« Nous sommes changés tous deux, me dit-elle… Où donc avez-vous été pendant tout ce temps ?

– J'ai erré en différents lieux… Et vous ? J'ai appris que vous aviez habité vos terres.

– Oui, je reste au village, et ne suis ici qu'en passant.

– Et vos parents ?

– Ma mère est morte. Mon père est à Pétersbourg, mon frère au service. Barbe demeure avec nous.

– Et votre mari ?

– Mon mari ?… répliqua-t-elle d'un ton précipité. Il est dans la Russie méridionale, parcourant les foires. Vous savez qu'il a toujours beaucoup aimé les chevaux… Il veut avoir un haras… Voilà pourquoi… à présent, il est allé chercher des chevaux. »

En ce moment entra dans la chambre une petite fille de huit ans, coiffée à la chinoise, avec une figure vive et spirituelle, et de grands yeux bleus foncés. Elle s'arrêta à mon aspect, fit prestement une révérence et s'approcha de Sophie.

« Je vous présente ma fille, me dit Sophie en passant la main sur le menton de l'enfant. Elle n'a pas voulu rester à la maison. Il m'a fallu l'amener ici avec moi. »

La jeune fille me regardait avec ses grands yeux, et en clignotant un peu.

« Une fille, reprit Sophie, qui n'a peur de rien, et qui n'étudie pas mal, il faut lui rendre cette justice.

– Comment se nomme monsieur ? » demanda en français la petite fille en se penchant vers sa mère.

Sophie lui dit mon nom. L'enfant me regarda de nouveau. « Et vous, lui demandai-je, comment vous appelle-t-on ?

– Lydia, me répondit-elle avec assurance.

– Ah ! je suis sûr qu'on vous gâte.

– Qui donc me gâte ?

– Qui ? Mais tout le monde, je suppose ; d'abord vos parents. »

Lydia regarda en silence sa mère. « Votre père, ajoutai-je…

– Oui, oui, se hâta de dire Sophie, tandis que sa fille avait les yeux fixés sur elle… Oui, mon mari…, certainement…, aime son enfant… »

La petite figure de Lydia prit une singulière expression… Ses lèvres frémirent légèrement ; ses yeux se baissèrent.

« Mais, dites-moi, reprit Sophie, vous êtes ici pour affaires ?

– Oui… Et vous aussi, je pense ?

– Sans doute… En l'absence de mon mari, il faut bien que je m'occupe de régler différentes choses.

– Maman, s'écria la jeune fille.

– Quoi ? mon enfant.

– Non… rien… Je te dirai après[3]. »

Sophie parut embarrassée et garda le silence.

Lydia se croisa gravement les bras sur la poitrine.

---

[3] En français, dans le texte.

« À propos, dit Sophie, je me souviens que vous aviez un ami… Comment donc, s'appelait-il ?… une bonne physionomie. Il lisait souvent des vers… et avec quel enthousiasme !

– Vous voulez parler de Passinkof ?

– Oui, Passinkof. Où est-il à présent ?

– Il est mort.

– Mort ! Quel malheur !

– L'ai-je vu ? demanda Lydia.

– Non, mon enfant. Quel malheur ! répéta Sophie.

– Vous le plaignez ? répliquai-je. Ah ! si vous l'aviez connu comme moi je l'ai connu ! Mais, dites-moi, pourquoi m'avez-vous parlé de lui plutôt que de quelque autre ?

– Je ne sais…, en vérité…, répondit-elle en baissant les yeux. Lydia, retourne près de ta gouvernante.

– Tu me rappelleras bientôt ?

– Oui. Va, mon enfant. »

Dès que l'enfant fut sortie, sa mère se retourna vers moi et me dit :

« Je vous en prie, racontez-moi tout ce que vous savez de Passinkof. »

Je lui fis mon récit. Je lui dépeignis brièvement la vie de mon ami, les qualités de son cœur ; je lui dis ma dernière rencontre avec lui, et sa fin prématurée.

« Et un pareil homme, m'écriai-je, a passé inapprécié, inaperçu. Et ce n'est rien encore. Qu'importe l'appréciation du monde ? Mais ce qui m'afflige, ce qui me fait un grand chagrin, c'est de penser que mon ami, avec un cœur sans pareil, est mort sans avoir goûté les félicités de l'amour, sans avoir éveillé une sympathie dans l'âme d'une femme. Que d'autres n'attirent pas à eux cette sympathie, qu'importe, s'ils ne la méritaient pas ? Mais Passinkof !... Au reste, n'ai-je pas connu des milliers d'individus qui ne pourraient être comparés à lui, et qui pourtant étaient aimés ? Ne faut-il pas en conclure que certains défauts, tels, par exemple, que l'amour-propre et la légèreté d'esprit, sont nécessaires pour acquérir les bonnes grâces d'une femme ? Et l'amour redoute-t-il la perfection, la perfection possible dans ce bas monde ; comme un phénomène trop étrange et trop merveilleux ? »

Sophie m'écoutait en silence, en fixant sur moi ses yeux pénétrants. De temps à autre, seulement, elle fronçait les sourcils.

« Mais pourquoi, me dit-elle enfin, pensez-vous que votre ami n'a inspiré aucun amour ?

– Je le sais. J'en suis sûr. »

Je vis qu'elle voulait me répondre, qu'elle hésitait..., qu'il y avait en elle une lutte secrète. Enfin elle me dit :

« Vous vous trompez ; je connais une femme qui a beaucoup aimé votre ami, qui n'a cessé de l'aimer, de se souvenir de lui, et qui sera cruellement affectée quand elle saura qu'il n'est plus.

– Oserais-je vous demander qui est cette femme ?

– Ma sœur Barbe.

– Barbe ! m'écriai-je.

– Oui.

– Est-ce possible ?

– Je comprends votre surprise. Cette fille, qui vous est apparue si nonchalante, si indifférente, si froide, aimait votre ami ; et c'est à cause de lui qu'elle ne s'est pas mariée, qu'elle ne se mariera pas. Jusqu'à ce jour, j'ai été la seule personne qui connût ce secret. Barbe serait morte plutôt que de le révéler à d'autres. Dans notre famille, on sait se taire et souffrir. »

Je contemplai Sophie rêvant en silence à l'amertume de ces dernières paroles.

« Vous m'étonnez, lui dis-je ; mais, si je ne craignais d'éveiller en vous un fâcheux souvenir, je pourrais, à mon tour, vous faire une révélation dont vous ne seriez pas moins surprise.

– Je ne vous comprends pas, me répliqua-t-elle d'une voix qui trahissait un certain embarras.

– Non, vous ne pouvez me comprendre ; et, si vous me le permettez, au lieu de vous donner une explication, je vous présenterai un objet…

– Quoi donc ?

– Rassurez-vous. Il ne sera pas question de moi. »

Je rentrai dans ma chambre, j'y pris l'amulette de Passinkof et l'envoyai à Sophie avec ce billet :

« Passinkof portait cette amulette sur la poitrine, et l'a gardée jusqu'à ses derniers moments. Il y a là l'unique lettre que vous lui ayez adressée, une lettre insignifiante.

Vous pouvez la lire. Il conservait cette relique, parce qu'il vous aimait passionnément, et il ne m'a fait cet aveu qu'à sa dernière heure. Maintenant qu'il est mort, pourquoi ne vous dirais-je pas que lui aussi vous avait donné son cœur ? »

Élysée revint un instant après et me rapporta l'amulette.

« Eh bien ! m'écriai-je, qu'a-t-elle dit ?

– Rien.

– Elle a lu mon billet ?

– Je pense qu'elle l'a lu. C'est sa femme de chambre qui le lui a remis.

– Inflexible ! me dis-je en me rappelant les dernières paroles de Jacques. C'est bien. Retire-toi. »

Élysée pourtant ne bougeait pas. Il souriait d'une façon singulière, puis il me dit :

« Il y a là une jeune fille qui demande à vous voir.

– Quelle jeune fille ?

– Mon défunt maître ne vous en a-t-il pas parlé ?

– Non. Qu'est-ce donc ?

– Pendant que mon maître était à Nowogorod, répondit Élysée en se grattant le front, il fit connaissance avec cette personne ; voilà pourquoi elle voudrait vous voir. Je l'ai rencontrée, il y a quelques jours, dans la rue, et je lui ai dit : Dès que monsieur le permettra, je te ferai entrer.

– Va la chercher. Va. Qui est-elle ?

– Une simple fille de la bourgeoisie.

– Et Passinkof l'a aimée ?

– Mais oui…, il l'aimait… Mais elle…, quand elle a appris sa mort, elle était comme anéantie… Une bonne fille, du reste.

– Fais-la venir. »

Un instant après, Élysée rentra avec une jeune personne vêtue d'une robe d'indienne de couleur, portant sur la tête un mouchoir brun qui lui voilait la figure. En me voyant, elle devint toute confuse et s'arrêta.

« Approche, lui dit Élysée, n'aie pas peur. »

Je m'avançai vers elle et lui pris la main.

« Comment vous appelle-t-on ? lui demandai-je.

– Maria », me répondit-elle d'une voix craintive, en me regardant à la dérobée.

Elle avait environ vingt-deux à vingt-trois ans, une figure ronde assez commune, mais agréable, des joues fraîches, de petits yeux bleus très doux et de jolies mains. Ses vêtements étaient très propres.

« Vous avez connu Jacques ? lui dis-je.

– Oui », me répondit-elle en tiraillant les coins de son mouchoir. Et ses cils s'humectèrent de larmes.

Je la priai de s'asseoir. Elle s'assit sur le bord d'une chaise, sans façon et sans minauderie.

Élysée sortit.

« C'est à Nowogorod, repris-je, que vous avez connu mon ami ?

– Oui, à Nowogorod, répliqua-t-elle en serrant ses mains sous son mouchoir. Il y a trois jours que j'ai rencontré Élysée, et j'ai appris par lui la mort de Jacques Ivanitch. En partant pour la Sibérie, il me promit de m'écrire ; il m'a écrit deux fois, puis il a cessé. J'aurais voulu le suivre en Sibérie, mais il ne me l'a pas permis.

– Vous avez des parents à Nowogorod ?

– Oui.

– Et vous viviez avec eux ?

– Je demeurais avec ma mère et ma sœur qui est mariée. Ensuite ma mère s'est fâchée contre moi, et ma sœur n'avait pas de place dans sa chambre, car elle a beaucoup d'enfants, et je suis partie. Je comptais toujours sur Jacques Ivanitch et ne pensais qu'à le voir. Il était si bon pour moi. Demandez à Élysée Timoteitch. – J'ai bien gardé ses lettres, reprit-elle après un moment de silence. Voulez-vous les voir ? »

À ces mots, elle tira de sa poché quelques papiers, me les présenta et me dit :

« Tenez, lisez. »

Je déployai une de ces lettres, écrites en caractères bien séparés et lisibles. Elle était ainsi conçue : « Ma chère Maria, tu as penché hier ta tête sur mon front, et quand je l'ai demandé pourquoi tu faisais ce mouvement, tu m'as répondu : « Je voudrais entendre les pensées qu'il y a dans votre tête. Veux-tu les savoir ? Les voici : je me disais que Maria ferait bien de prendre des leçons de lecture et d'écriture pour pouvoir déchiffrer mes lettres. »

« Celle-là, ajouta la jeune fille, est de Nowogorod, et il m'a réellement donné des leçons ; mais j'ai encore d'autres lettres. En voici une de la Sibérie. Regardez. »

Toutes ces épîtres étaient affectueuses et même un peu tendres. Dans la première que Jacques écrivit de la Sibérie, il appelait Maria sa meilleure amie, il lui promettait de lui envoyer de l'argent, et terminait ainsi :

« Je baise tes jolies petites mains. Ici, les jeunes filles n'ont pas des mains pareilles, ni une figure comme la tienne, ni un cœur comme le tien… Lis les livres que je t'ai donnés en partant, et souviens-toi de moi ; je ne t'oublierai jamais. Tu es la seule qui m'ait aimé, et la seule à qui je veuille me dévouer…

– Je vois qu'il vous était très attaché, dis-je à Maria en lui rendant sa lettre.

– Oui, il m'a bien aimée, » répondit-elle en cachant soigneusement son trésor ; et les larmes qu'elle retenait jusque-là roulèrent sur ses joues. « J'ai toujours mis mon espoir en lui, et si Dieu avait permis qu'il vécût, il ne m'aurait pas abandonnée. Que Dieu le reçoive dans son paradis ! »

En parlant ainsi, elle essuyait ses pleurs.

« Et où demeurez-vous maintenant ?

– Je suis venue à Moscou avec une dame qui m'avait prise à son service. Maintenant je suis sans place. Je me suis adressée à une tante de Jacques Ivanitch ; mais cette tante est pauvre. Il m'avait souvent parlé de vous, ajoutât-elle en se levant et en s'inclinant. Il vous aimait beaucoup. J'ai rencontré Élysée Timoteitch ; il y a trois jours, et j'ai pensé que vous pourriez peut-être m'aider à trouver une petite place…

– Ce serait avec le plus grand plaisir, Maria, et je ferai tout ce que je pourrai… Mais je ne suis ici qu'en passant, et je connais peu de monde. »

Maria soupira.

« N'importe quelle place, reprit-elle. Je ne sais pas tailler les vêtements, mais je sais coudre, et je puis aussi prendre soin des enfants. »

En ce moment, je songeais à ce que je pourrais faire, et je résolus de lui offrir de l'argent.

« Écoutez, Maria, lui dis-je avec quelque embarras, vous savez que j'étais le bon ami de Passinkof… Voulez-vous me permettre de vous donner, pour le cas où vous en auriez besoin, une petite somme ? »

Elle me regarda en silence.

« Comment ? me demanda-t-elle.

– N'avez-vous pas besoin d'argent ? »

Elle rougit et secoua la tête.

« À quoi cela me servirait-il ? dit-elle d'une voix basse. J'aimerais mieux un emploi.

– Je tâcherai de vous trouver un emploi, mais je ne suis pas sûr de réussir, et vous pourriez être gênée… Voyez, je ne suis pas pour vous un étranger… Acceptez ceci en mémoire de notre ami. »

Je pris à la hâte dans mon portefeuille quelques assignations de la banque et les lui présentai. Elle resta immobile et seulement baissa la tête.

« Prenez », lui dis-je d'un ton plus ferme.

Elle leva sur moi ses yeux avec une expression de tristesse, sortit sa main pâle de son mouchoir et la tendit vers moi.

Je déposai mes billets sur le bout de ses doigts glacés ; elle les prit, cacha de nouveau sa main et baissa les yeux.

« À présent, Maria, lui dis-je, si je puis encore vous être de quelque utilité, faites-le moi savoir, je vous laisserai mon adresse.

– Je vous remercie bien, » répondit-elle ; puis, après un moment de réflexion, elle ajouta : « Est-ce qu'il ne vous a pas parlé de moi ?

– Je ne l'ai revu que la veille de sa mort… Mais, en effet… je me rappelle… qu'il m'a dit… »

Maria porta ses doigts à ses cheveux, réfléchit quelques instants, puis me dit adieu et sortit.

Je restai dans ma chambre, rêvant à tout ce que je venais d'apprendre, à cette liaison de Jacques, à ses lettres, et à l'amour secret de la sœur de Sophie… Pauvre ami ! murmurai-je ; pauvre ami ! Je me rappelais toute son existence, son enfance, sa jeunesse, et son premier penchant pour Mlle Frédérica… Il faut avouer, me disais-je, que le sort a été très avare et bien dur envers lui.

Le lendemain, je me présentai de nouveau chez Sophie. On me fit attendre dans l'antichambre, et lorsque j'entrai dans son cabinet, je la trouvai avec sa fille. Je compris qu'elle n'avait pas voulu continuer l'entretien de la veille.

Nous parlions je ne sais de quoi, des nouvelles de la ville, des affaires… De temps à autre, Lydia mêlait quelques mots à notre conversation et me regardait d'un air fin, et quelquefois prenait un air de gravité assez amusant. L'intelligente petite fille avait probablement deviné que sa mère l'avait retenue à dessein auprès d'elle.

Je me levai pour prendre congé. Sophie me reconduisit jusqu'à la porte.

« Je ne vous ai pas répondu hier, me dit-elle en s'arrêtant sur le seuil, et qu'aurais-je pu vous répondre ? Notre vie ne dépend pas de nous. Nous avons toujours une ancre qui tient ferme aussi longtemps qu'on ne la brise pas soi-même ; c'est le sentiment du devoir. »

Je répondis à cette sentence par un signe de tête affirmatif et m'éloignai de la jeune puritaine.

Je restai le soir dans ma chambre, mais je ne songeais pas à elle. Je songeais à mon cher excellent Passinkof, à ce dernier des romantiques ; et des émotions, tantôt douces, tantôt tristes, pénétraient en moi avec un charme mélancolique, et faisaient vi-

brer les cordes de mon cœur, qui n'était pas encore complètement vieilli. Paix à toi ! m'écriai-je, paix à toi qui ne fus pas un homme pratique, mais un naïf rêveur ! Tu passas comme un étranger parmi les gens pratiques, et peut-être qu'ils se railleront de ton ombre ! Mais Dieu veuille qu'ils aient eu la centième partie des pures jouissances qui, en dépit de la fortune et en dépit du monde, ont enchanté ta pauvre et modeste existence !

MOUMOU

À l'une des extrémités de Moscou, dans une maison grise décorée d'une colonnade et d'un balcon incliné de travers, vivait, au milieu d'un nombreux entourage de domestiques, une veuve, une baruinia[4].

Ses fils demeuraient à Pétersbourg ; ses filles étaient mariées. Elle sortait rarement et traînait dans la solitude et l'ennui les dernières années de son avare vieillesse. Ses années précédentes n'avaient été ni heureuses ni gaies ; mais le soir de sa vie était plus sombre que la nuit.

Parmi ses valets, l'individu le plus remarquable était un homme d'une taille et d'une force herculéennes, sourd-muet de naissance, remplissant les fonctions de portier. On l'appelait Guérassime.

Il appartenait à l'une des terres de la baruinia, et longtemps il avait vécu là, à l'écart dans sa petite isba. On le citait

---

En français, dans le texte.

er dans notre récit cette dénomination russe, dont on ne peut rendre le sens en français sans une périphrase. Le titre de baruinia signifie maîtresse de maison appartenant à la noblesse, moins que la lady des *peerages* anglais, plus que la *Frau* d'Allemagne ou la *Fru* de Danemark dans l'acception actuelle de ces deux qualifications. Ce serait la *seigneuresse* s'il était permis d'employer ce néologisme, ou la châtelaine, si une quantité de baruinias de provinces n'habitaient des maisons qu'on ne peut pas comparer à des châteaux.

comme l'ouvrier le plus laborieux et le plus vigoureux de son village. En effet, grâce à sa robuste constitution, il travaillait comme quatre, et c'était plaisir de voir avec quelle prestesse il accomplissait sa besogne. Quand il labourait un champ, en regardant ses deux larges mains appuyées sur sa charrue, on eût dit qu'il creusait lui-même ses rudes sillons sans le secours de son cheval. C'était plaisir de le voir à la Saint-Pierre, quand il promenait le long des prés sa large faux, à laquelle un taillis de jeunes bouleaux n'aurait pas pu résister, ou quand, pour battre le blé, il s'armait de son énorme fléau, et que, pendant de longues heures, ses bras musculeux se levaient et s'abaissaient sans relâche comme un levier. Son mutisme donnait à son infatigable travail une sorte de gravité solennelle. C'était du reste un excellent garçon, et n'eût été sa malheureuse infirmité, chaque fille de son village l'eût volontiers épousé.

Mais un jour Guérassime avait été appelé à Moscou par l'ordre de sa maîtresse. Là, on lui avait acheté une paire de bottes, un cafetan pour l'été, une touloupe pour l'hiver. On lui avait remis entre les mains un balai, une pelle, et il avait été investi de l'emploi de portier.

Ce nouveau genre d'existence lui fut d'abord très peu agréable. Dès son enfance, il avait été habitué à la vie et aux travaux de la campagne. Isolé par sa surdité et son mutisme de la société des autres hommes, il avait grandi dans l'isolement comme un arbre vigoureux sur une forte terre. Transporté à la ville, il s'y trouvait dépaysé, embarrassé, mal à son aise. Qu'on se figure un jeune taureau enlevé tout à coup au pâturage où il se plonge dans une herbe fraîche qui lui vient jusqu'aux jarrets, et hissé sur un wagon de chemin de fer qui le conduit dans des tourbillons de vapeur, dans une pluie de flammèches, on ne sait où, et l'on aura par cette image une idée de l'état de Guérassime. Par comparaison avec ses anciens travaux, la tâche nouvelle qui lui était imposée n'était qu'un jeu. En une demi-heure il en avait fini. Alors il restait dans la cour de l'hôtel, regardant bouche

béante les passants, comme s'il attendait d'eux l'explication de sa situation, qui était pour lui une énigme. Puis, quelquefois il se retirait dans un coin, et, jetant de côté sa pelle et son balai, il se couchait la face contre terre et passait des heures entières, immobile comme un animal sauvage réduit à la captivité.

Cependant l'homme s'habitue à tout, et Guérassime finit par s'accoutumer à sa monotone existence. Ses devoirs étaient fort restreints. Ils consistaient à nettoyer la cour, à préparer les provisions d'eau et de bois pour la cuisine et les appartements, à écarter du logis les vagabonds, et à faire bonne garde pendant la nuit. Il accomplissait sa mission avec un soin minutieux. Pas un brin de paille ne traînait dans sa cour. Si, par un temps pluvieux, le chétif cheval employé à charrier la tonne d'eau s'arrêtait dans une ornière, d'un coup d'épaule il remettait en mouvement voiture et quadrupède, et lorsqu'il travaillait à fendre du bois avec sa hache polie comme un miroir, il faisait voler de tous côtés de larges copeaux. Quant aux vagabonds, il leur imposait une grande frayeur. Un soir, il avait saisi deux filous et les avait si rudement frottés l'un contre l'autre, qu'il n'était pas besoin de les envoyer au corps de garde pour leur infliger un autre châtiment. Non seulement les fripons, mais les passants inoffensifs ne pouvaient voir sans crainte ce terrible gardien.

Les voisins le respectaient, et les gens de la maison prenaient à tâche de vivre avec lui, sinon amicalement, au moins pacifiquement. Guérassime s'entretenait avec eux par signes, il les comprenait, il exécutait fidèlement les ordres qui lui étaient transmis ; mais il connaissait ses droits, et personne n'aurait osé lui prendre sa place à table. Avec son caractère ferme et grave, il aimait l'ordre, le calme. Les coqs mêmes n'osaient se battre en sa présence. S'il leur arrivait de se livrer à une telle incartade, en un clin d'œil, il les prenait par les pattes, les faisait tournoyer en l'air et les jetait de côté. Dans la basse-cour, il y avait aussi des oies. Mais l'oie est, comme on le sait, un animal sérieux et réflé-

chi. Guérassime avait pour ces bipèdes une certaine estime. Il les soignait et leur donnait à manger. N'y avait-il pas en lui quelque chose de la nature de l'oie des champs ?

Une espèce de soupente lui avait été assignée pour demeure, au-dessus de la cuisine. Il l'arrangea lui-même, selon son goût. Il y construisit avec des planches de chêne un lit posé sur quatre fortes solives, un lit d'une rudesse toute primitive, qu'un fardeau de plusieurs milliers de livres n'aurait pas fait fléchir. À l'un des angles de sa chambre, il plaça une table façonnée avec les mêmes matériaux, dans le même genre, et près de cette table une chaise à trois pieds, dont lui seul pouvait se servir. La porte de sa cellule se fermait avec un colossal cadenas, dont il gardait toujours la clef à sa ceinture, car il ne lui convenait pas qu'on entrât dans sa retraite.

Il y avait environ un an que Guérassime était à Moscou, quand la maison qu'il habitait fut agitée par les événements que nous allons raconter.

Sa vieille baruinia, fidèle aux anciennes coutumes de la noblesse russe, entretenait, comme nous l'avons dit, dans son hôtel un grand nombre de domestiques. Elle avait à son service non seulement des blanchisseuses, des couturières, des menuisiers, des tailleurs et des tailleuses, elle avait même un bourrelier, un vétérinaire qui faisait l'office de médecin près de ses gens, un médecin pour sa propre personne, et un cordonnier qu'on appelait Klimof, et qui était un ivrogne de la première espèce. Ce Klimof se considérait comme un être supérieur, outragé par la fortune, indigne de vivre obscurément dans un des quartiers reculés de Moscou, et déclarant, en se frappant la poitrine, que, lorsqu'il buvait, c'était pour noyer son chagrin.

Un jour sa maîtresse, qui venait de le rencontrer dans un piteux état, se mit à parler de lui avec son intendant Gabriel, un

homme qui, à en juger par ses yeux fauves et son nez en bec de corbin, était évidemment destiné à l'état d'intendant.

« Gabriel, dit la veuve, qu'en penses-tu ? Si l'on mariait Klimof, peut-être que cela le détournerait de ses mauvaises habitudes.

– Oui, reprit l'intendant, on peut le marier.

– Mais avec qui ?

– Avec qui ? Je ne sais. Cela dépend de la volonté de madame.

– Il me semble qu'on pourrait lui donner Tatiana. »

À ces mots, Gabriel fut sur le point d'exprimer une idée, mais il se mordit les lèvres et garda le silence.

« Oui, c'est décidé, reprit la baruinia, en humant une prise de tabac. Tatiana, voilà notre affaire. Tu entends.

– C'est convenu », répliqua Gabriel, et il se retira dans sa chambre, située dans une des ailes de l'hôtel et encombrée de caisses. Là, il commença par renvoyer sa femme, puis s'assit, pensif, près de la fenêtre. La subite décision de sa maîtresse l'embarrassait. Enfin il se leva, et fit appeler Klimof.

Mais, avant d'aller plus loin, nous devons dire en quelques mots qui était cette Tatiana, et pourquoi l'intendant s'inquiétait des ordres que venait de lui donner sa maîtresse.

Tatiana était une des blanchisseuses de la maison, la plus habile, celle à laquelle on ne confiait que le linge le plus fin. Elle avait vingt-huit ans, les cheveux blonds, la figure maigre, et sur la joue gauche de petites taches. Le peuple russe croit que ces

taches à la joue gauche sont un signe de malheur. La pauvre Tatiana justifiait cette croyance superstitieuse. Dès son enfance, elle avait été assujettie à un rude travail, et n'avait jamais goûté la jouissance d'un témoignage d'affection. Orpheline de bonne heure, sans autres parents que des oncles germains, l'un d'eux ancien valet, les autres paysans, elle avait toujours été mal nourrie, mal vêtue, mal rétribuée. Dans sa première jeunesse on remarquait en elle une certaine beauté, mais bientôt cette beauté s'était flétrie. Elle avait le caractère timide, d'une morne indifférence en ce qui tenait à sa propre personne, mais craintif envers les autres. Elle n'avait qu'un souci, c'était de faire dans le délai prescrit le travail qui était imposé. Elle ne parlait à personne, et tremblait au seul nom de sa maîtresse, quoiqu'elle la connût à peine de vue.

Lorsque Guérassime arriva à la maison, l'aspect de ce rude colosse lui fit peur. Elle l'évitait constamment avec soin, et si par hasard elle venait à le rencontrer, elle détournait les yeux et se hâtait de rentrer dans la lingerie. Celui qui sans y songer lui inspirait un tel effroi ne fit d'abord aucune attention à elle, puis il en vint à sourire lorsqu'il l'apercevait, puis il la regarda attentivement, et la rechercha. Soit par l'impression de sa physionomie, soit par la timidité de son maintien, le fait est qu'elle lui plaisait.

Un matin qu'elle traversait la cour, portant délicatement un mantelet de dentelles de sa maîtresse, tout à coup elle se sentit tirer par le coude. Elle se retourna et jeta un cri. Guérassime était près d'elle ; il la contemplait avec un sourire niais, en essayant d'articuler quelques sons qui ressemblaient à un beuglement, puis il tira de sa poche un coq en pain d'épice, doré à la queue et aux ailes, et le lui offrit. Elle voulait refuser ce présent ; mais il le lui mit de force entre les mains, puis se retira en secouant la tête et en lui adressant encore un signe d'amitié.

À partir de ce jour, il se montra très occupé d'elle. Dès qu'il l'apercevait, il courait à sa rencontre, en agitant les bras et en proférant un de ses cris de muet, et souvent il tirait de son cafetan quelques rubans qu'il l'obligeait à accepter, et il balayait avec soin la place qu'elle devait traverser. La pauvre fille ne savait que faire. Bientôt tous les gens de la maison remarquèrent ce qui se passait. Elle devint l'objet de leurs sarcasmes, de leurs facétieux commentaires. Mais ils n'osaient se moquer ouvertement de Guérassime. Le redoutable portier n'aimait pas la raillerie et devant lui on se contenait. Bon gré, mal gré, Tatiana se trouva placée sous sa protection. Comme la plupart des sourds-muets, il avait une vive perspicacité, et il n'était pas aisé de rire à ses dépens et aux dépens de la jeune fille sans qu'il s'en aperçût. Un jour, à dîner, la femme de charge de la maison, s'étant mise à plaisanter Tatiana sur sa conquête, prolongea tellement ses épigrammes, et d'un ton si vif, que la timide Tatiana, incapable de se défendre, baissait la tête, rougissait et semblait prête à pleurer. Tout à coup Guérassime se leva, s'avança vers la femme de charge, et lui mettant sa lourde main sur la tête la regarda de telle sorte qu'elle s'inclina en tremblant sur la table. Tous les assistants restèrent immobiles et silencieux. Guérassime retourna à sa place, reprit sa cuiller et se remit à manger sa soupe.

Une autre fois, comme il avait remarqué que Klimof semblait faire la cour à Tatiana, il fit signe au galant cordonnier de le suivre, le conduisit dans la remise, et prenant un timon assez fort dans un coin, il l'agita comme un simple bâton pour lui donner un salutaire avertissement.

Dès ce jour, les domestiques n'osèrent plus se permettre la moindre incartade envers Tatiana. La femme de charge pourtant n'avait pas manqué de dire à sa maîtresse quel acte de brutalité cet odieux portier avait commis envers elle, et quelle commotion elle en avait ressentie, une commotion telle, qu'en rentrant dans sa chambre, elle s'était évanouie. Mais à ce récit la

fantasque baruinia éclata de rire et pria la plaignante de lui narrer encore les détails de cette curieuse scène. Le lendemain, elle fit remettre, à titre de gratification, un rouble d'argent à Guérassime, disant que c'était un fidèle et vigoureux gardien.

Encouragé par ce témoignage de bienveillance, Guérassime résolut de lui demander la permission d'épouser Tatiana. Il n'attendait pour se présenter devant sa maîtresse que le nouveau cafetan qui lui avait été promis par l'intendant. Sur ces entrefaites, la baruinia imagina de marier la blanchisseuse avec Klimof.

Le lecteur comprendra maintenant pourquoi Gabriel se sentait si inquiet des ordres que venait de lui signifier sa maîtresse.

« Elle a des ménagements pour cet homme, se disait-il (Gabriel ne le savait que trop et traitait Guérassime en conséquence) ; mais comment songer à marier ce sourd-muet ? D'un autre côté, voici le péril : quand il verra cette femme accordée à Klimof, il est dans le cas de tout briser et de tout saccager : un animal pareil ! on ne sait comment le maîtriser ou comment l'adoucir. »

Le cauteleux intendant fut interrompu dans ses réflexions par l'arrivée de Klimof, qu'il avait fait appeler. Le pimpant cordonnier entra d'un air dégagé, les mains derrière le dos, et s'appuya contre la muraille, en croisant sa jambe droite sur sa jambe gauche et en hochant la tête.

« Me voilà » dit-il ; qu'avez-vous à réordonner ? »

Gabriel jeta un regard sur lui, et se mit à tambouriner sur la fenêtre avec ses doigts. Klimof le regarda en clignant les yeux et en souriant, puis il passa la main dans ses cheveux ébouriffés.

« Eh bien ! avait-il l'air de dire, c'est moi. Qu'avez-vous donc à m'observer ainsi ?

– Un joli garçon, sur ma foi », murmura l'intendant avec une expression de mépris.

Klimof haussa les épaules en se disant :

« Et toi, vaux-tu mieux que moi ?

– Mais regarde-toi donc, s'écria Gabriel, et vois un peu à quoi tu ressembles ! »

Klimof regarda tranquillement sa redingote usée et éraillée, son pantalon rapiécé, et ensuite examina avec une attention particulière la pointe de ses bottes trouées, puis tournant la tête vers l'intendant :

« Eh bien ? dit-il. Quoi ?

– Quoi ? s'écria Gabriel ; tu me le demandes ? Mais tu ressembles à un vrai démon. Voilà le fait.

– À votre aise ! murmura le cordonnier en clignant de nouveau les yeux.

– Tu t'es donc encore enivré, reprit Gabriel.

– Pour fortifier ma santé, je suis obligé de prendre quelques spiritueux.

– Pour fortifier ta santé… Ah ! tu mériterais d'être châtié d'une façon exemplaire… Et il a vécu à Pétersbourg ! et il se vante d'y avoir acquis une haute instruction ! Mais tu ne mérites pas le pain que tu manges !

– Gabriel Andreitch, répliqua Klimof, je ne reconnais qu'un juge dans cette question ; Dieu seul, et pas un autre. Dieu seul sait ce que je vaux et si je ne mérite pas le pain qu'il me donne. Quant au reproche que vous m'avez fait de m'être enivré, ce n'est pas moi qui suis en cette occasion le principal coupable. C'est un de mes compagnons qui m'a entraîné, puis il a disparu au moment opportun… et moi…

– Et toi, tu t'es laissé conduire comme une oie, indigne débauché que tu es. Mais il ne s'agit pas de cela aujourd'hui… Il s'agit d'un projet… La baruinia… la baruinia a envie de te marier. Elle pense que le mariage t'amènera à une conduite plus régulière… M'entends-tu ?

– Certainement ; donc ?…

– Moi, je pense qu'il vaudrait mieux t'administrer une bonne punition. Mais notre maîtresse a d'autres idées. Acceptes-tu ?

– Se marier, répondit le cordonnier en souriant, est une chose fort agréable pour l'homme, et pour mon propre compte, je suis prêt avec le plus grand plaisir à prendre une épouse.

– Bien ! » répliqua Gabriel, et en lui-même il pensait : « Il faut l'avouer. Cet homme s'exprime avec éloquence. »

« Mais, reprit-il à haute voix, je ne sais si la femme qu'on te destine te conviendra.

– Qui est-ce donc ?

– Tatiana.

– Tatiana, répéta Klimof en faisant un brusque mouvement.

– Pourquoi donc parais-tu alarmé ? Est-ce que cette fille ne te plairait pas ?

– Je n'ai rien à dire contre cette jeune fille. Elle est douce, modeste, laborieuse… Mais vous savez, Gabriel Andreitch… vous savez… cet affreux portier, cette espèce de monstre marin !…

– Oui… répondit l'intendant avec une expression de dépit, mais puisque la baruinia…

– Voyez : Gabriel Andreitch, il me tuera, c'est sûr ; il m'écrasera comme une mouche. Quels bras ! quelles mains ! Il a les mains de la statue de Minine et Pojarski[5]. Vit-on jamais des membres pareils ? Il est sourd, et n'entend pas résonner les coups qu'il porte. Il frappe comme un homme qui agite ses poings dans son sommeil. L'apaiser, c'est impossible, car outre qu'il est sourd, il est stupide. Un animal ! une idole ; pire qu'une idole, une bûche… Ah ! Seigneur Dieu ! pourquoi faut-il que j'aie tant à souffrir ? Ah ! oui ! je ne suis plus ce que j'étais autrefois ; je suis dégradé comme une vieille casserole ; pourtant, après tout, je suis un être humain et non un vil ustensile !

– Allons, allons ! pas tant de beaux mots !

– Seigneur, mon Dieu ! s'écria Klimof. Quelle malheureuse existence que la mienne ! N'y aura-t-il donc aucune fin à mes misères ? Battu dans ma jeunesse par mon maître allemand, battu à la fleur de mes ans par mes compagnons, et maintenant…

– Âme de filasse !… À quoi sert de songer à toutes ces…

---

5 Groupe en bronze au centre de Moscou.

– À quoi sert ? Il faut vous dire que je ne crains pas tant d'être battu. Que la baruinia me fasse administrer une correction dans l'ombre, et me traite ensuite convenablement devant ses gens. C'est bien. Mais en face de cet animal…

– Va-t'en », dit Gabriel impatienté.

Klimof se retira.

« Et supposons, ajouta l'intendant, qu'il ne soit pas là, tu consens au mariage ?

– Je déclare solennellement que j'y consens », répondit le cordonnier, à qui les grands mots ne faisaient pas défaut dans les circonstances les plus critiques.

L'intendant se promena quelques instants dans sa chambre, puis fit appeler Tatiana.

La blanchisseuse apparut et resta timidement sur le seuil de la porte.

« Que désirez-vous » ? demanda-t-elle d'une voix craintive.

Gabriel la regarda quelques minutes en silence, puis lui dit : « Tatiana, ta maîtresse désire te marier. Cela te plaît-il ?

– Et avec qui veut-elle me marier ?

– Avec Klimof.

– J'entends.

– C'est un homme d'une conduite un peu légère. Mais la baruinia espère que tu lui donneras d'autres habitudes.

– J'entends.

– Le malheur est que ce rustre de Guérassime semble être amoureux de toi. Comment as-tu ensorcelé cet ours ? Vois-tu, il est dans le cas de t'assommer.

– Il me tuera, Gabriel, c'est sûr.

– Il te tuera. Comme tu prononces ce mot tranquillement ! Est-ce qu'il a le droit de te tuer ?

– Je ne sais.

– Comment donc ? Lui aurais-tu fait quelque promesse ?

– Que voulez-vous dire ?

– Innocente créature ! murmura l'intendant. C'est bien, reprit-il, nous reparlerons de cette affaire. À présent, retire-toi. Je vois que tu es une bonne fille. »

Tatiana s'inclina en silence et s'éloigna.

« Bah ! se dit l'intendant, peut-être que demain notre maîtresse aura déjà oublié ce projet de mariage. Pourquoi m'en inquiéter ?… Puis, après tout, on peut dompter ce farouche Guérassime… recourir au besoin à la police… »

Après cette réflexion, il appela sa femme et lui dit de préparer son thé.

Après son entrevue avec l'intendant, Tatiana rentra dans la lingerie et n'en sortit pas de tout le jour. D'abord elle pleura, puis elle essuya ses larmes et se remit à son travail habituel. Quant à Klimof, il retourna au cabaret avec son compagnon de mauvaise mine. Il lui raconta qu'il avait servi à Pétersbourg un

maître qui était la perle des hommes, mais qui surveillait de près ses gens et ne pardonnait pas la plus légère faute. Ce même maître buvait démesurément, et avait également la passion des femmes. Le compagnon de Klimof écoutait ce récit d'un air assez indifférent ; mais lorsque Klimof ajouta que, par suite d'un fatal incident, il songeait à se suicider le lendemain, son ténébreux ami lui fit observer qu'il était temps d'aller se coucher. Tous deux se séparèrent en silence, et grossièrement.

Cependant l'espoir de Gabriel ne se réalisa pas. La baruinia avait tellement pris à cœur son idée de marier le cordonnier et Tatiana, que toute la nuit elle en parla à une espèce de dame de compagnie qui était chargée de la distraire dans ses heures d'insomnie, et qui dormait le jour, comme les cochers nocturnes de Moscou. Le lendemain matin, dès qu'elle vit l'intendant : « Eh bien ! s'écria-t-elle, comment va notre mariage ? »

Il répondit, non toutefois sans quelque embarras, que tout allait pour le mieux, et que Klimof devait venir dans la journée la remercier.

La veuve était un peu indisposée, elle ne retint pas longtemps son intendant.

Gabriel entra chez lui et appela les gens de la maison à délibérer sur ce grave événement.

Tatiana ne faisait pas une objection. Mais Klimof s'écria avec un accent de frayeur qu'il n'avait qu'une tête, qu'il n'en avait pas deux, qu'il n'en avait pas trois…

Guérassime, posté sur le seuil de l'office, observait cette réunion et semblait deviner qu'il se tramait là quelque fâcheux complot contre lui.

À ce conseil assistait un vieux sommelier dont on demandait toujours l'avis avec une déférence particulière, et dont on n'obtenait jamais que d'insignifiants monosyllabes. Après une première délibération, on résolut d'enfermer, pour plus de sûreté, Klimof dans un cabinet. Puis on se mit à discuter plus librement. D'abord, on convint qu'on en finirait de toutes ces difficultés si l'on voulait employer la force… Mais du bruit, des rumeurs ! La baruinia inquiète, tourmentée ! Non, il ne fallait pas y songer. Enfin, après de longs débats, on imagina un moyen de terminer l'affaire adroitement et pacifiquement.

Guérassime avait une horreur profonde pour les ivrognes. Lorsqu'il était assis à la porte de l'hôtel, il détournait la tête avec une vive répugnance dès qu'il voyait un homme qui cheminait en trébuchant, la casquette sur l'oreille. D'après cette remarque, l'ingénieux comité réuni par l'intendant engagea Tatiana à simuler aux yeux de Guérassime l'attitude et la démarche d'une personne qui se serait livrée à de trop copieuses libations. La pauvre fille refusa longtemps de jouer ce jeu cruel, puis finit par céder. Elle convenait elle-même qu'elle n'avait pas un autre moyen de se délivrer de son adorateur. Elle sortit pour accomplir son entreprise, et l'on délivra de sa prison Klimof. Tous les regards étaient fixés sur Guérassime.

Dès qu'il aperçut Tatiana, il secoua la tête et fit entendre un de ses gloussements habituels. Ensuite il jeta de côté sa pelle, s'approcha de la jeune fille, la regarda dans le blanc des yeux… Elle était si effrayée qu'elle en chancela encore davantage. Tout à coup, il la prit par la main, lui fit rapidement traverser la cour, entra avec elle dans la chambre où était réuni le conseil, et la jeta du côté de Klimof.

La pauvre Tatiana était à demi morte de peur. Guérassime l'observa un instant en silence, fit un signe d'adieu avec sa main, puis se retira précipitamment dans sa cellule.

Là, il se tint enfermé pendant vingt-quatre heures. Le postillon raconta qu'il avait été le regarder par une fente de la porte. Il l'avait *vu chanter*. Il l'avait vu, assis sur son lit et les mains sur son visage, secouer la tête et se balancer en cadence, comme le font les cochers et les mariniers ; quand ils entonnent une de leurs mélancoliques complaintes.

À cet aspect, le postillon avait ressenti une impression d'effroi et s'était retiré.

Le lendemain, lorsque Guérassime sortit de sa chambre, on ne pouvait remarquer en lui aucun changement, si ce n'est que sa physionomie paraissait plus sombre. Mais il ne fit pas la moindre attention ni à Klimof ni à Tatiana.

Le soir, les deux fiancés se présentèrent chez leur maîtresse, portant sous le bras deux oies qu'ils devaient lui offrir selon l'usage. La semaine suivante, le mariage fut célébré. Ce jour-là, Guérassime remplit sa tâche accoutumée ; seulement, il revint de la rivière sans en rapporter une goutte d'eau, il avait brisé son tonneau chemin faisant. À la nuit tombante, il se retira dans l'écurie, et frotta et étrilla son cheval avec une telle violence, que le chétif animal, si rudement secoué par cette main de fer, pouvait à peine se tenir sur ses jambes.

Ceci se passait au printemps. Une année encore s'écoula, une année pendant laquelle l'incorrigible Klimof s'abandonna tellement à sa passion pour les spiritueux, qu'il fut condamné à quitter la maison et envoyé avec sa femme dans des propriétés lointaines de la baruinia. D'abord, il fit beaucoup de fanfaronnades et parla d'un ton fort dégagé de son exil. Il assurait que si même on l'envoyait dans ces contrées éloignées, où les paysannes, après avoir lavé leur linge, posent leurs battoirs sur le bord du ciel, il n'en perdrait pas la tête. Mais bientôt il se trouva très affecté de l'idée de quitter la grande cité de Moscou. Ce qui l'affectait surtout, c'était de songer qu'il allait vivre dans un vil-

lage, parmi de grossiers paysans, lui qui se considérait comme un homme distingué. Il finit par tomber dans un état de prostration si grand qu'il n'eut pas même la force de mettre son bonnet ; une âme charitable le lui enfonça jusqu'aux yeux.

Au moment où le chariot qui devait emmener cet artiste méconnu était prêt à partir, où le cocher prenait ses rênes et n'attendait pour fouetter ses chevaux que le dernier mot d'ordre : « Avec l'aide de Dieu ! » Guérassime sortit de sa chambre, se rapprocha de Tatiana et lui remit un mouchoir de coton rouge qu'il avait acheté pour elle un an auparavant. La malheureuse femme, si indifférente jusque-là à toutes les misères de son existence, fut tellement émue de ce dernier témoignage d'affection, qu'elle se mit à fondre en larmes et embrassa trois fois le généreux portier. Il voulait la reconduire jusqu'à la barrière, et il chemina à côté de sa telega, mais soudain il s'arrêta, fit de la main un signe d'adieu à celle qu'il avait aimée et se dirigea vers la rivière.

C'était le soir. Il marchait à pas lents, les yeux fixés sur les flots de la Moskwa… Soudain il aperçut dans l'ombre quelque chose comme un être vivant qui se débattait dans la vase près du rivage. Il s'approche et distingue un petit chien blanc moucheté de noir qui tremblait de tous ses pauvres petits membres, s'affaissait, glissait et, malgré tous ses efforts, ne pouvait sortir de l'eau. Guérassime étend la main, le saisit, le place sur sa poitrine, et retourne précipitamment à son logis. Arrivé dans sa chambre, il dépose l'animal souffreteux sur son lit, l'enveloppe dans sa lourde couverture, puis court à l'écurie prendre une botte de paille, ensuite à la cuisine chercher une tasse de lait. Il revient, il étale la paille sous son lit, puis présente le lait à la pauvre bête qu'il venait de sauver. C'était une chienne qui n'avait pas plus de trois semaines, dont les yeux s'ouvraient à peine, et qui était tellement affaiblie qu'elle n'avait pas même la force de faire un mouvement pour lapper la boisson placée devant elle. Guérassime la prit délicatement par la tête, lui inclina

le museau sur le lait. Aussitôt la chienne but avec avidité et parut se raviver. Le brave portier la regardait attentivement et sa figure s'épanouit. Toute la nuit il fut occupé d'elle ; il l'essuya avec soin ; il l'enveloppa de nouveau, puis finit par s'endormir près d'elle d'un paisible sommeil.

Une mère n'a pas plus de sollicitude pour ses enfants que Guérassime n'en eut pour l'animal chétif. Pendant quelque temps, cette chienne eut fort mauvaise mine. Non seulement elle paraissait très débile, mais très laide. Peu à peu, grâce aux soins attentifs de son sauveur, elle se développa et prit une tout autre physionomie. C'était une chienne de race espagnole, aux oreilles longues, à la queue touffue, relevée en trompette, et aux yeux expressifs. Elle s'attacha avec une sorte de sentiment profond de gratitude à son bienfaiteur ; elle le suivait partout pas à pas en agitant sa queue comme un éventail. Il voulait lui donner un nom, et il savait comme tous les muets qu'il attirait l'attention par les sons inarticulés qui s'échappaient de ses lèvres. Il balbutia ces deux syllabes :

« Moumou ! »

La chienne comprit qu'elle devait répondre à ce nom de Moumou.

Les gens de la maison l'appelèrent Moumoune.

Elle se montrait docile et caressante pour tous, mais elle n'aimait que Guérassime, et celui-ci, de son côté, l'aimait extrêmement. Il l'aimait tant, qu'il ne pouvait voir sans contrariété les autres domestiques s'occuper d'elle, soit qu'il craignît qu'on ne lui fit quelque mai, soit qu'il fût jaloux de son affection.

Chaque matin, Moumou le réveillait en le tirant par le bord de sa touloupe, lui amenait par la bride le vieux cheval de trait avec qui elle vivait eu bonne intelligence, puis se rendait avec lui

au bord de la rivière, puis gardait sa pelle et son balai, et ne permettait pas qu'on s'approchât de sa petite chambre.

Il lui avait pratiqué une ouverture dans la porte de son réduit. Dès que Moumou y était entrée, elle sautait gaiement sur le lit, comme si elle comprenait qu'elle était la vraie maîtresse du logis.

Pendant la nuit, elle ne dormait point d'un sommeil imperturbable, mais elle n'aboyait pas sans raison comme ces chiens absurdes qui, se posant sur leurs pattes de derrière et levant le museau en l'air, aboient trois fois de suite, par ennui, en regardant les étoiles. Non ; Moumou n'élevait la voix que lorsqu'un étranger s'approchait de la porte de l'hôtel, ou lorsqu'elle entendait quelque bruit inusité. En un mot, c'était une intelligente gardienne. Il y avait dans la cour un autre chien, un vrai dogue, à la peau jaune, avec des taches fauves. Mais il était enchaîné toute la nuit, restait indolemment couché dans sa niche ; et si, de temps à autre, il lui arrivait de se mouvoir et d'aboyer, bientôt il se taisait, comme s'il comprenait lui-même la faiblesse et l'inutilité de ses aboiements.

Humble élève d'un valet de dernier ordre, Moumou ne pénétrait jamais à l'intérieur de la maison seigneuriale. Quand Guérassime allait porter du bois dans les appartements, elle l'attendait à la porte, dressant l'oreille, penchant la tête, tantôt à droite, tantôt à gauche, s'agitant au moindre bruit.

Ainsi se passa une année. Guérassime accomplissait régulièrement sa tâche et semblait très satisfait de son sort, quand il lui arriva un événement inattendu.

Par une belle journée d'été, la baruinia se promenait dans son salon avec ses commensales. Elle était ce jour-là dans une heureuse disposition d'esprit ; elle riait et plaisantait, et ses obséquieuses compagnes riaient comme elle, mais non sans

crainte. Elles n'aimaient pas à voir leur capricieuse patronne dans cet état d'hilarité ; car, lorsqu'il lui arrivait d'être de si bonne humeur, il fallait que chaque personne qui se trouvait près d'elle eût le visage riant, l'esprit enjoué. Puis, ces élans de gaieté n'étaient pas de longue durée ; bientôt ils se transformaient en une tristesse sombre et acariâtre. Mais en ce moment-là, comme nous l'avons dit, tout lui souriait. Le matin, selon son habitude, elle avait tiré les cartes, et avait réuni du premier coup, dans son jeu, quatre valets ; excellent augure ! Puis, son thé lui avait paru très savoureux, si savoureux qu'elle avait récompensé la servante qui le préparait par une parole louangeuse et une gratification d'un grivennik (40 centimes).

Elle s'en allait donc gaiement dans son salon ; un sourire de bonheur errait sur ses lèvres ridées. Elle s'approcha de la fenêtre, qui s'ouvrait sur un petit jardin ; dans ce jardin, sous un rosier, Moumou, couchée par terre, rongeait délicatement un os. La baruinia l'aperçut et s'écria :

« À qui donc est ce chien ? »

La commensale à qui elle s'adressait se sentit embarrassée comme un subalterne qui ne comprend pas bien la pensée de son chef.

« Je ne sais…, murmurait-elle. Je crois que c'est au muet.

– Mais vraiment, reprit la baruinia, c'est une charmante bête… Dites qu'on me l'apporte… Y a-t-il longtemps qu'il la possède ?… Comment se fait-il que je ne l'aie pas encore aperçue ? Je veux la voir. »

La dame de compagnie s'élança dans l'antichambre.

« Étienne, dit-elle à un laquais qui se trouvait là, Étienne, dépêchez-vous d'aller chercher Moumou, qui est dans le jardin.

– Ah ! on l'appelle Moumou, dit la vieille veuve. C'est un joli nom.

– Oui, répondit la complaisante dame de compagnie. Étienne, vite, vite… »

Étienne se précipita dans le jardin, et avança la main pour saisir Moumou ; mais la chienne agile lui échappa et courut se réfugier près de son maître, occupé en ce moment à vider son tonneau, qu'il tournait comme s'il n'eût eu entre les bras qu'un tambour d'enfant. Étienne suivit la chienne et de nouveau essaya de la prendre, et de nouveau elle lui glissa des doigts.

Guérassime regardait en souriant cette manœuvre.

Le laquais, las de ses vains efforts, lui fit comprendre par signes que sa maîtresse désirait qu'on lui apportât l'animal fugitif.

À cette demande, Guérassime parut inquiet. Cependant il ne pouvait y résister. Il prit Moumou entre ses mains et la remit à Étienne, qui se hâta d'aller la déposer sur le parquet du salon. La baruinia l'appela d'une voix caressante ; mais la pauvre bête, qui n'avait jamais posé le pied dans ce brillant appartement, se sentit effarouchée et tenta de s'esquiver. Repoussée par l'obséquieux Étienne, elle se tapit contre le mur, toute tremblante.

« Moumou, Moumou, viens près de moi, viens près de ta maîtresse, lui dit la baruinia ; viens, ma petite.

– Viens, Moumou », répétèrent à l'unisson les commensales.

Mais Moumou regardait d'un air inquiet autour d'elle et ne quittait pas sa place.

« Apportez-lui quelque chose à manger, dit la veuve. Qu'elle est sotte de ne pas vouloir s'approcher de moi ! De quoi donc a-t-elle peur ?

– Elle n'est pas encore apprivoisée », dit en souriant et d'une voix timide une des dames de compagnie.

Étienne apporta un verre de lait et le plaça devant Moumou, qui ne daigna pas même flairer cette boisson et continua à trembler.

« Ah ! la sotte petite bête, » dit la baruinia en s'approchant d'elle et en se baissant pour la caresser. Mais aussitôt Moumou releva convulsivement la tête et montra les dents.

La veuve se hâta de retirer sa main.

Il y eut un moment de silence. Moumou poussa un léger gémissement comme pour se plaindre ou pour demander pardon. La baruinia s'éloigna, le visage assombri. Le rapide mouvement de la chienne l'avait effrayée.

« Grand Dieu ! s'écrièrent ses commensales, vous aurait-elle mordu ?... Hélas ! hélas ! »

L'innocente Moumou n'avait jamais mordu personne.

« Emportez-la, s'écria la baruinia d'une voix irritée. La sale bête ! La méchante chienne ! »

À ces mots, elle se dirigea vers sa chambre. Ses compagnes voulaient la suivre. Mais d'un geste elle les arrêta à la porte.

« Que voulez-vous ? dit-elle ; je ne vous ai pas ordonné de venir avec moi. » Et elle disparut.

Étienne reprit Moumou et la jeta aux pieds de Guérassime.

Une demi-heure après, un silence profond régnait dans l'hôtel. La vieille veuve était plongée dans les coussins de son divan, plus sombre que la nuit qui précède l'orage.

Qu'il faut peu de chose pour bouleverser parfois une nature humaine !

Jusqu'au soir, la triste veuve resta dans sa noire disposition d'esprit. Elle n'adressa la parole à personne, elle ne joua point aux cartes, et la nuit elle ne put dormir en paix. L'eau de Cologne qu'on lui apporta n'était point, disait-elle, la même que celle dont elle se servait habituellement ; puis son oreiller avait une odeur de savon. Sa femme de chambre fut obligée de fouiller dans toutes les armoires et de flairer tout le linge qui s'y trouvait. En un mot, la délicate baruinia était extrêmement agitée et irritée.

Le lendemain matin, elle fit appeler son majordome une heure plus tôt que de coutume. Il se rendit à cet ordre, non sans inquiétude, et dès qu'elle le vit apparaître :

« Dis-moi, s'écria-t-elle, ce que c'est que ce chien qui a aboyé toute la nuit et qui m'a empêché de dormir.

– Un chien…, balbutia Gabriel… Quel chien ? Peut-être celui du muet !

– Je ne sais s'il appartient au muet ou à quelque autre ; ce que je sais, c'est qu'à cause de lui je n'ai pu fermer l'œil. Mais je voudrais savoir pourquoi il se trouve tant de chiens dans la maison. N'avons-nous pas déjà un chien de basse-cour ?

– Sans doute : le vieux Voltchok.

– Pourquoi donc en prendre encore un ? C’est là ce que j’appelle du désordre. Il me faudrait un majordome dans la maison ? Et pourquoi le muet a-t-il un chien ? qui le lui a permis ? Hier, je me suis approchée de la fenêtre ; cette vilaine bête était là sous mes rosiers mêmes, traînant et rongeant je ne sais quelle horreur ! »

Après une minute de silence, la baruinia ajouta :

« Que ce chien disparaisse aujourd’hui même ! tu entends.

– J’entends.

– Aujourd’hui, et maintenant retire-toi. Je te ferai rappeler plus tard. »

Gabriel sortit et trouva dans l’antichambre Étienne, couché sur un banc, dans la position d’un guerrier tué sur un tableau de bataille, ses pieds nus sortant de dessous son cafetan, qui lui servait de couverture. Il le réveilla et lui donna à voix basse un ordre auquel le valet répondit par un bâillement et un éclat de rire. Puis le majordome s’éloigna, et Étienne se leva, revêtit son cafetan, chaussa ses bottes et s’avança sur le seuil de la porte. Cinq minutes après, Guérassime apparut, portant une énorme charge de bois ; car, en été comme en hiver, la veuve voulait qu’il y eût du feu dans sa chambre à coucher et dans son cabinet. Guérassime était, comme de coutume, accompagné de sa chère Moumou, et, comme de coutume, il la laissa à la porte de l’appartement où il allait déposer son fardeau.

Étienne, qui connaissait cette habitude et qui attendait ce moment, se précipita sur la chienne comme le vautour sur un poulet, la serra contre le parquet, puis, l’étreignant sur sa poi-

trine pour l'empêcher de crier, descendit l'escalier sans regarder s'il était suivi, s'élança dans un drochky et se fit conduire au marché. Là, il vendit la chienne pour un demi-rouble, à la condition seulement qu'on la tiendrait à l'attache pendant une semaine au moins. Cette belle expédition terminée, il remonta dans son drochky, mais il le quitta à quelque distance de la maison, fit le tour, ne voulant pas traverser la cour, de peur d'y rencontrer Guérassime, et rentra dans la maison par un passage dérobé.

Il n'avait pas besoin de prendre tant de précautions, Guérassime n'était pas dans la cour. En sortant des appartements de sa maîtresse, il n'avait plus retrouvé Moumou à sa place habituelle, et il ne se rappelait pas que la fidèle bête se fût écartée du seuil où elle l'attendait. Aussitôt il avait couru de côté et d'autre à la recherche de sa chère Moumou, dans sa chambre, dans le grenier au foin, dans la rue, partout : point de Moumou.

Guérassime, éperdu, s'adressa aux domestiques de l'hôtel, leur demandant par signes, avec une expression de désespoir, s'ils n'avaient pas vu sa chienne. Les uns ne savaient réellement pas ce qui s'était passé ; d'autres, mieux instruits, riaient sournoisement. Gabriel prit un de ses grands airs et se mit à crier contre les cochers.

Guérassime sortit et ne rentra qu'à la nuit. À voir son visage abattu, son corps fatigué, ses vêtements couverts de poussière, on devait supposer qu'il avait parcouru la moitié de Moscou.

Il s'arrêta en face, des fenêtres de la baruinia, jeta un regard sur le perron, où une demi-douzaine de domestiques se trouvaient réunis, appela Moumou… Moumou ne répondit pas.

Alors il s'éloigna. Tous l'observaient, mais personne n'osait ni prononcer un mot, ni rire, et le postillon, qui déjà l'avait épié

une fois, raconta le lendemain à la cuisine que toute la nuit le malheureux, n'avait fait que gémir.

Ce jour-là, Guérassime ne parut pas. Le cocher Potapu fut obligé d'aller à sa place faire la provision d'eau, ce dont le digne Potapu n'était nullement satisfait.

La veuve demanda à Gabriel s'il s'était souvenu de ses ordres, et le majordome se hâta de répondre qu'ils étaient exécutés.

Le jour suivant, Guérassime sortit de sa cellule et reprit son travail. Il dîna tristement avec les domestiques, puis s'éloigna sans saluer personne. Sa figure naturellement dépourvue d'expression comme celle des sourds-muets, semblait à présent pétrifiée. Après le dîner, il sortit de nouveau, mais ne resta pas longtemps dehors, et se retira dans le grenier à foin. La nuit était belle, la lune rayonnait sur le ciel sans nuages, Guérassime, couché sur le foin, dormait d'un sommeil inquiet, respirant avec peine et se retournant à chaque instant.

Tout à coup il lui sembla qu'on le tirait par le bord de son vêtement. Il tressaillit, mais ne leva pas la tête et ferma les yeux. Mais voilà que le tiraillement recommence et devient plus fort ; Guérassime se lève, regarde. Moumou est devant lui, portant un bout de corde brisé à son cou. Un long cri de joie s'échappe des lèvres de Guérassime. Il prend sa fidèle chienne dans ses bras, et elle lui lèche follement les yeux, les joues, la barbe.

Après ce premier élan de bonheur, le muet se mit à réfléchir, puis descendit avec précaution de son grenier et, voyant que personne ne l'observait, entra dans sa petite chambre. Déjà il avait songé que sa chienne, si dévouée, ne l'avait point abandonné d'elle-même, qu'elle lui avait été enlevée par l'ordre de sa maîtresse, et quelques-uns des gens lui avaient fait comprendre la colère de la vieille veuve contre l'innocent animal. Il s'agissait

maintenant de le soustraire à un nouveau péril ; d'abord il lui donna à manger, le caressa, le coucha sur son lit, puis, après avoir longtemps songé au moyen de le soustraire à une autre persécution, il résolut de le garder tout le jour en secret dans sa chambre et de ne le faire sortir que la nuit. Il ferma avec un de ses vêtements l'ouverture qu'il avait pratiquée à sa porte pour Moumou, et à peine l'aurore commençait-elle à poindre qu'il descendit dans la cour, comme si de rien n'était. Il s'avisa même, le bon muet, d'affecter un air triste comme le jour précédent ; il ne pensait pas que la pauvre bête le trahirait par ses aboiements. Bientôt en effet les domestiques surent qu'elle était revenue ; mais, soit par pitié pour son maître, soit par crainte, ils ne firent pas semblant d'avoir fait cette découverte. Le majordome se gratta le front et fit un geste comme pour dire : « Eh bien, à la garde de Dieu ! Peut-être que la baruinia n'en saura rien. »

Ce jour-là, Guérassime travailla avec une ardeur extraordinaire, nettoya toute la cour, sarcla les plantes du jardin, enleva les pieux de la clôture pour s'assurer de leur solidité, et les replanta avec soin. Il travailla si bien que la baruinia elle-même remarqua son zèle.

De temps à autre, dans le cours de la journée, il alla voir à la dérobée sa chère recluse ; puis, dès que la nuit fut venue, il se retira près d'elle, et à deux heures il sortit avec elle pour lui faire respirer l'air frais. Il la promenait depuis un certain temps dans la cour, et il se disposait à rentrer, quand soudain un bruit confus résonna dans la ruelle. Moumou dressa les oreilles, s'approcha de la palissade, flaira le sol et fit entendre un long et perçant aboiement. Un homme ivre s'était couché au pied de la palissade pour y passer la nuit.

En ce moment, la baruinia venait de s'endormir après une crise nerveuse, une de ces crises qu'elle subissait ordinairement à la suite d'un souper trop copieux.

Les aboiements subits de la chienne la réveillèrent en sursaut, elle sentit son cœur battre violemment, puis défaillir. « Au secours ! s'écria-t-elle, au secours ! »

Ses femmes accoururent tout effarées.

« Ah ! je me meurs, dit-elle en se tordant les mains. Encore ce chien ! ce maudit chien ! Qu'on appelle le docteur ! On veut me tuer ! Hélas ! l'affreuse bête. »

En parlant ainsi, elle s'affaissa sur son oreiller, comme si elle avait rendu l'âme.

On se hâta d'envoyer chercher le docteur, c'est-à-dire le médecin de l'hôtel. Cet homme, dont le principal mérite consistait à porter des bottes à semelles fines et à tâter délicatement le pouls de sa noble cliente, dormait quatorze heures sur vingt-quatre, soupirait le reste du temps, et administrait sans cesse à la baruinia des gouttes de laurier-rose. Il arriva précipitamment, commença par faire brûler des plumes pour tirer la veuve de son évanouissement, puis, dès qu'il la vit ouvrir les yeux, il lui présenta sur un plateau d'argent le remède qu'il employait si souvent.

La baruinia, ayant pris cette potion, recommença d'une voix lamentable à se plaindre du chien, de Gabriel, de sa malheureuse destinée.

« Pauvre vieille que je suis, disait-elle, tout le monde m'abandonne, et personne n'a pitié de moi. On désire ma mort. On n'aspire qu'à me voir mourir. »

Moumou continuait à aboyer, et Guérassime essayait en vain de l'éloigner de la fatale palissade.

« Le voilà, le voilà encore ! » s'écria la veuve en roulant des yeux effarés.

Le médecin murmura quelques mots à l'oreille d'une femme de chambre. Celle-ci courut dans l'antichambre, appela Étienne, qui courut éveiller le majordome, lequel éveilla toute la maison.

Le muet, en se retournant, vit des lumières briller et des ombres circuler derrière les fenêtres. Il eut le pressentiment du malheur qui le menaçait, prit Moumou sous son bras, s'enfuit dans sa cellule et s'y enferma.

Quelques minutes après, cinq hommes arrivaient à sa porte et la trouvaient si bien close qu'ils ne pouvaient l'ouvrir. Gabriel, en proie à une agitation extrême, leur ordonna de rester là en sentinelles jusqu'au matin puis il se rendit près de la première femme de chambre de la baruinia, Lioubov Lioubimovna, avec laquelle il dérobait le thé, le sucre, les fruits et les épices de la maison ; il la pria d'aller dire à sa maîtresse que le misérable chien était en effet revenu, mais que le lendemain il disparaîtrait et qu'on ne le reverrait plus. Lioubov devait en même temps conjurer sa bonne maîtresse de se calmer et de se reposer. Mais comme l'infortunée baruinia ne pouvait parvenir à se calmer, le médecin lui administra une double potion de laurier-rose, après quoi elle s'endormit d'un sommeil profond, tandis que Guérassime, le visage pâle, serrait sur son lit le museau de Moumou.

Le lendemain, la baruinia ne s'éveilla que très tard. Gabriel attendait son réveil pour prendre des mesures énergiques contre l'obstination de Guérassime, et lui-même s'attendait à subir un orage. Mais l'orage n'éclata pas. La veuve, assise sur son séant, fit appeler sa vieille femme de chambre.

« Ma chère Lioubov, lui dit-elle d'un ton plaintif et langoureux qu'elle employait souvent, car elle se plaisait à se faire passer pour une pauvre martyre délaissée, et dans ces moments-là ses gens n'étaient pas peu embarrassés. Ma chère Lioubov, vous voyez dans quel état je suis. Je vous en prie, allez trouver Gabriel Andréitch, parlez-lui. Est-ce qu'un chien lui est plus cher que la tranquillité, que la vie même de sa maîtresse ? Ah ! c'est ce que je n'aurais jamais cru, ajouta-t-elle avec une profonde expression de tristesse. Allez, ma chère, soyez bonne. Rendez-moi ce service. »

Lioubov se rendit à l'instant près du majordome. Quelles furent leurs réflexions ? On ne sait. Mais un instant après, tous les domestiques de l'hôtel étaient réunis et se dirigeaient vers la retraite de Guérassime. À leur tête s'avançait Gabriel, tenant la main à sa casquette, quoiqu'il n'y eût aucun souffle de vent. Près de lui étaient les laquais et le cuisinier ; des enfants gambadaient en arrière, et par sa fenêtre le vieux sommelier contemplait ce spectacle.

Sur l'étroit escalier qui conduisait à la cellule de Guérassime, un homme se tenait en faction, deux autres étaient à la porte, armés de bâtons. Tout l'escalier fut envahi par les nouveaux venus. Gabriel s'approcha de la porte, la frappa du poing et cria : « Ouvre. »

Un aboiement à demi étouffé se fit entendre.

« Ouvre, ouvre, répéta le majordome.

– Mais, dit Étienne, il ne peut vous entendre, puisqu'il est sourd.

– Comment faire ? demanda Gabriel.

– Il y a un trou à la porte, reprit Étienne, mettez-y votre bâton. »

Gabriel se pencha pour trouver le trou.

« Il l'a fermé ; dit-il, avec une vieille touloupe.

– Eh bien ! poussez la touloupe en dedans. »

On entendit un second aboiement.

« Voilà le chien qui se dénonce lui-même », dit un des domestiques, et de nouveau tous recommencèrent à rire. Gabriel se gratta l'oreille.

« J'aime autant que tu débouches toi-même cette ouverture, dit-il en se retournant vers Étienne.

– Soit ! » répondit celui-ci.

Aussitôt il monta au haut de l'escalier, enfonça son bâton dans le trou que Guérassime avait fermé et l'agita en répétant :

« Sors donc ! sors donc ! »

Il continuait son mouvement, quand soudain la porte s'ouvrit, et toute la valetaille effrayée se retira en désordre. Gabriel fuyait le premier, et le vieux sommelier ferma sa fenêtre.

« Va ! va ! criait Gabriel du milieu de la cour, prends garde à toi. »

Le redoutable portier était debout, sur le seuil de sa chambre, et regardait, immobile, ces hommes chétifs et mesquinement vêtus. Avec sa haute taille, ses mains robustes appuyées sur ses flancs, et sa chemise rouge de paysan, il appa-

raissait en face d'eux comme un géant en face d'une troupe de nains.

Gabriel fit un pas en avant.

« Prends garde ! dit-il, pas d'insolence ! »

Alors il se mit à expliquer à Guérassime aussi bien que possible, par signes, qu'il devait, pour complaire aux volontés expresses de la baruinia, sacrifier son chien, et que s'il s'y refusait, il lui arriverait malheur.

Guérassime le regarda, puis du doigt montra Moumou, puis promena sa main autour de son cou comme s'il y mettait une corde et faisait un nœud coulant, et de nouveau regarda le majordome.

« Oui, oui, c'est cela même, » dit Gabriel, en hochant la tête.

Guérassime baissa le front, puis aussitôt, le relevant brusquement, regarda encore Moumou, qui pendant ce temps était restée près de lui agitant innocemment la queue et dressant avec curiosité l'oreille, répéta le signe qu'il avait déjà fait autour de son cou, et se frappa la poitrine comme pour dire qu'il se chargeait lui-même de cette cruelle exécution.

Gabriel lui fit comprendre par un autre signe qu'il n'osait se fier à sa promesse.

Guérassime le regarda fixement avec un sourire de mépris, se frappa de nouveau la poitrine, rentra dans sa chambre et referma sa porte.

Tous les gens réunis autour de lui restèrent immobiles.

« Qu'est-ce que cela signifie ? s'écria Gabriel. Le voilà qui est encore enfermé.

– Laissez-le tranquille, répliqua Étienne. S'il vous a fait une promesse, il la tiendra. Voilà comme il est. Quand il a pris un engagement, on peut s'y fier. En cela il n'est pas comme nous autres *dvorovi*[6], il faut dire la vérité.

– Oui ; répétèrent les autres domestiques, Étienne a raison.

– Oui, répéta le sommelier, qui venait de rouvrir sa fenêtre.

– Soit, dit Gabriel. Mais nous n'en devons pas moins être sur nos gardes… Viens ici, Erochka, ajouta-t-il, en s'adressant à un pâle garçon, vêtu d'une jaquette jaune, qui prenait le titre de jardinier… prends un bâton, assieds-toi là, et dès qu'il arrivera quelque chose, viens me prévenir au plus vite. »

Erochka se posta sur la dernière marche de l'escalier. La troupe, assemblée un instant auparavant, se dispersa, à l'exception de quelques enfants et de quelques curieux. Gabriel rentra à la maison et, par l'entremise de Lioubov, fit dire à la baruinia que ses volontés étaient accomplies.

La délicate veuve replia un des coins de son mouchoir, y versa de l'eau de Cologne, se frotta les tempes, but une tasse de thé, et comme elle était encore sous l'influence des gouttes soporifiques, elle se rendormit.

Une heure environ s'écoula. La porte devant laquelle il y avait eu tant de mouvement s'ouvrit, et Guérassime apparut. Il était revêtu de son habit des dimanches et tenait en laisse Moumou. Erochka se rangea à son approche et le laissa passer. Les enfants et les valets qui se trouvaient encore dans la cour

---

[6] Gens de service.

l'observaient en silence. Il marcha gravement sans se détourner, et ne mit son bonnet sur sa tête que lorsqu'il fut dans la rue. Erochka le vit entrer avec son chien dans un cabaret et se posta près de là pour épier sa sortie.

Le muet était connu dans ce cabaret. On y comprenait ses signes. Il demanda des choux, du bœuf, et s'assit les coudes sur la table. Moumou était près de lui, le regardant tranquillement avec ses bons yeux tendres. Son poil était poli et luisant, on voyait qu'elle avait été tout récemment lavée et essuyée.

Quand on eut apporté à Guérassime les mets qu'il avait commandés, il coupa le bœuf par petits morceaux, y émietta du pain, et mit le plat par terre. Moumou mangea avec sa délicatesse habituelle, touchant à peine l'assiette du bout de son museau.

Son maître la contemplait immobile, et tout à coup deux grosses larmes s'échappèrent de ses yeux ; l'une tomba sur la tête de la chienne, l'autre dans le plat devant elle. Guérassime cacha sa figure dans ses mains. Moumou, ayant achevé son repas, s'éloigna de l'assiette en se léchant les lèvres. Le muet se leva, paya et sortit. Le garçon du cabaret l'observait d'un air étonné. Erochka, le voyant venir, se retira à l'écart et, l'ayant laissé passer, le suivit de nouveau à quelque distance.

Il marchait, le pauvre Guérassime, sans se hâter, en tenant toujours la corde en laisse au cou de la chienne. Arrivé au coin d'une rue, il s'arrêta, hésita un instant, puis se dirigea à grands pas vers le pont nommé Krymsky-Brod. Là il entra dans la cour d'un édifice où l'on faisait une nouvelle construction, prit sous son bras deux briques, et s'avança sur la rive de la Moskwa jusqu'à un certain endroit où il avait remarqué précédemment deux barques munies de leurs avirons et amarrées à des poteaux. Il détacha une de ces barques et y entra avec Moumou. Un vieux boiteux sortit aussitôt d'une hutte élevée près d'un

potager et se mit à crier. Mais Guérassime ramait si vigoureusement que, quoiqu'il eût à lutter contre le courant qu'il remontait, il se trouva en un instant à une assez longue distance du vieillard, qui, voyant l'inutilité de ses réclamations, se gratta le dos et rentra en boitant dans sa cabane.

Guérassime continuait à ramer. Bientôt les murs de Moscou disparurent derrière lui. Bientôt à ses regards se déroula un tout autre rivage : c'étaient des champs, des bois, des jardins et des îles. Alors il laissa tomber son aviron, pencha la tête sur Moumou, assise près de lui, et resta immobile, les mains croisées derrière le dos, tandis que le courant reportait peu à peu l'embarcation vers Moscou. Soudain il se releva brusquement avec une sorte d'expression de cruauté douloureuse sur le visage, noua fortement avec une corde les deux briques qu'il avait apportées, les lia ensuite au cou de sa chienne, la prit entre ses bras, la contempla encore une fois. Elle le regardait avec confiance, en agitant doucement la queue. Il détourna la tête, ferma les yeux, ouvrit les mains…

Il n'entendit rien… ni le subit aboiement de la pauvre Moumou, ni le clapotement de l'eau. Son oreille était fermée à toutes les rumeurs. Pour lui le jour le plus bruyant était plus silencieux que ne l'est pour nous la nuit la plus calme…

Quand il releva la tête, quand il ouvrit ses paupières, les flots de la Moskwa suivaient leur cours habituel, leur cours rapide, et se brisaient en soupirant sur les flancs de son embarcation. À quelque distance derrière lui, du côté du rivage, un grand cercle se dessinait à la surface de l'eau.

Erochka, qui avait perdu de vue Guérassime, était rentré à la maison pour y raconter ce dont il avait été témoin.

« Eh bien, dit Étienne, il a noyé son chien. C'est sûr. Quand il a promis quelque chose, on peut y compter. »

Pendant le reste de la journée on ne vit pas Guérassime. Il ne parut ni au dîner, ni au souper.

« Quel être bizarre que ce Guérassime ! dit une grosse blanchisseuse. Est-il possible de se donner tant de peine pour un chien ?

– Guérassime est revenu, s'écria tout à coup Étienne, en prenant une assiette de gruau.

– En vérité ! Quand donc ?

– Il y a environ deux heures. Je l'ai rencontré sous la porte cochère. Il sortait. J'ai voulu lui adresser quelques questions. Mais il n'était pas de bonne humeur, et il m'a donné un coup de poing très remarquable dans l'omoplate comme pour me dire : laisse-moi la paix. Ah ! il n'y va pas de main morte, ajouta Étienne en se frottant le dos ! J'en ai encore les reins meurtris. Il faut l'avouer, sa main est une main vraiment bénie. »

À ces mots, les domestiques se mirent à rire, puis se séparèrent pour aller se coucher.

À cette même heure, sur le chemin de T…, marchait d'un pas rapide un homme d'une taille élevée portant un sac sur l'épaule et un long bâton. C'était Guérassime. Il allait résolument vers sa terre natale, vers son village. Après avoir sacrifié sa chère Moumou, il était rentré dans sa chambre, il avait mis quelques hardes dans une sacoche, pris cette sacoche sur son dos et il était parti.

Le domaine d'où sa maîtresse l'avait fait venir à Moscou n'était qu'à vingt-cinq verstes de la chaussée. Il avait remarqué le chemin qu'il avait suivi ; il était sûr de le retrouver, et il cheminait vigoureusement avec une détermination dans laquelle il

y avait à la fois du désespoir et du contentement. Il avait quitté à jamais la maison de sa maîtresse, et la poitrine dilatée, le regard ardemment fixé devant lui, il marchait précipitamment, comme si sa vieille mère l'attendait à son foyer, comme si elle le rappelait près d'elle, après les jours qu'il venait de passer dans une autre demeure, parmi des étrangers.

La nuit vint ; une nuit d'été calme et tiède. D'un côté de l'horizon, à l'endroit où le soleil venait de se coucher, un coin du ciel était encore blanchi et empourpré par un dernier reflet de la lumière du jour ; de l'autre, il était déjà voilé par une ombre grisâtre.

Des centaines de cailles chantaient à l'envi, les râles de genêt poussaient leurs cris vibrants. Guérassime ne pouvait les entendre. Il ne pouvait entendre le murmure des bois près desquels l'emportaient ses pieds robustes, mais il sentait l'arôme qu'il connaissait, l'odeur des blés qui mûrissaient dans les champs. Il aspirait l'air vivace du sol natal qui semblait venir à sa rencontre, qui lui caressait le visage, qui se jouait dans ses cheveux et dans sa longue barbe.

Devant lui s'étendait en droite ligne le chemin qui devait le ramener à son isba. Les étoiles du ciel éclairaient sa marche. Il allait comme un lion vigoureux et fier, et lorsque le lendemain l'aurore reparut à l'horizon, il était à plus de trente-cinq verstes de Moscou.

Deux jours après, il rentrait dans sa cabane, à la grande surprise d'une femme de soldat qui y avait été installée. Il s'inclina devant les saintes images suspendues à son foyer, puis se rendit chez le staroste, qui d'abord ne savait comment le recevoir. Mais on était au temps de la fenaison. On se souvenait des facultés de travail du robuste muet ; on lui donna une faux, et il faucha de telle sorte que tous ses compagnons l'admiraient.

Cependant, à Moscou, on n'avait pas tardé à s'apercevoir de son absence. Dès le lendemain de son départ, on était entré dans sa chambre, puis on avait prévenu Gabriel de sa disparition. Celui-ci regarda de côté et d'autre, haussa les épaules, puis pensa que le muet avait pris la fuite, ou qu'il avait été rejoindre son misérable chien dans la rivière. La déclaration de cet événement fut faite à la police, et il fallut aussi l'annoncer à la veuve. À cette nouvelle, elle entra en colère, se lamenta, puis ordonna de chercher le muet partout et de le ramener, déclarant que jamais elle n'avait voulu faire périr Moumou. Elle adressa une si sévère réprimande à Gabriel, que tout le jour l'infortuné majordome secoua la tête en murmurant : « Allons ! allons ! » Le sommelier finit par le tranquilliser par la même interjection différemment accentuée.

Enfin on apprit par un rapport du staroste que Guérassime était rentré dans son village. La baruinia s'apaisa. Sa première idée pourtant fut de le faire revenir au plus tôt à Moscou, puis elle réfléchit et déclara qu'elle n'avait pas besoin de reprendre dans sa maison un tel ingrat. Peu de temps après elle mourut, et non seulement ses héritiers ne pensèrent point à rappeler au service de l'hôtel Guérassime, mais ils congédièrent même les autres domestiques.

Guérassime vit encore dans son isba solitaire, qui est son seul refuge. Il a conservé sa force et son ardeur pour le travail, son caractère grave et réservé. Seulement ses voisins remarquent que, depuis son séjour à Moscou, il ne regarde aucune femme et ne peut souffrir aucun chien près de lui. Mais à quoi, disent-ils, lui servirait une femme, et que ferait-il d'un chien ? On connaît la vigueur de son bras, et les voleurs n'oseraient entrer dans l'enceinte de son isba.

FAUST

Entsagen sollst du, sollst entsagen[7].

[7] Tu dois y renoncer, tu dois y renoncer.

PREMIÈRE LETTRE

PAUL ALEXANDROVITCA B… À SIMAINE NICOLAÏVITCH V…

Du village de M…, 6 juin 1850.

Cher ami, je suis ici depuis quatre jours, et, fidèle à ma promesse, je t'écris. Une pluie fine tombe dès le matin. Impossible de sortir. D'ailleurs, j'ai envie de causer avec toi. Me voici dans mon ancien nid, que je n'avais pas revu (hélas ! c'est triste à dire) depuis neuf ans. Que d'événements se sont passés en ces neuf années ! Quel changement s'est opéré en moi ! Ah ! c'est positif. Je ne suis plus le même.

Te rappelles-tu ce petit miroir avec son encadrement bizarre qui, dès le temps de ma bisaïeule, décore mon salon ? Souvent, en le regardant, tu disais : « Que de choses il a vues en son siècle ! » À peine entré dans ma demeure, j'ai été me placer en face de ce miroir, et j'ai éprouvé une singulière émotion en remarquant comme j'avais vieilli. Mais ce n'est pas moi seul qui ai vieilli.

Ma petite maison, qui avait déjà, il y a neuf ans, une apparence notable de vétusté, se penche sur le côté et s'incline vers le sol. Ma ménagère (tu te la rappelles, j'espère, elle t'a souvent offert ses pots de confiture), ma bonne Vasiliewna a la figure amaigrie et le corps voûté. En me revoyant, elle n'a pas jeté un cri, elle n'a pas pleuré, elle s'est mise à soupirer et à tousser, puis elle est tombée à demi évanouie sur une chaise, en agitant ses mains. Le vieux Tarass se soutient. Il a conservé son an-

cienne roideur. Il marche comme autrefois, les pieds en dehors, il porte le même pantalon de nankin et ses mêmes souliers dont la forme et le craquement excitèrent toujours ta surprise. Mais ses jambes grêles ne remplissent pas la largeur de ce pantalon ; ses cheveux ont blanchi, et son visage s'est contracté. Quand il me parle, et que je l'entends donner des ordres dans la pièce voisine, sa voix produit un effet à la fois grotesque et triste. Il a perdu toutes ses dents, et sa langue ne peut articuler un mot sans une sorte de sifflement.

En revanche, le jardin s'est considérablement embelli. Tu te souviens de ces acacias, de ces chèvrefeuilles que nous y avons tous deux plantés. Leurs tiges se sont développées, leurs rameaux se sont élargis. Les bouleaux et les érables ont également grandi, et l'allée de tilleuls est superbe. J'ai une prédilection particulière pour cette allée, pour sa douce et fraîche verdure, pour l'odeur aromatique qu'elle exhale, pour ce réseau de lumière qui, à travers les branches touffues, se répand sur le sol noir que je n'ai pas fait sabler.

Mon chêne favori est devenu un arbre d'une taille imposante. Hier soir, j'ai passé des heures entières assis avec joie sous ses rameaux. Autour de moi s'étendait un gazon fleuri ; des lames d'or ruisselaient dans l'ombre, et les oiseaux chantaient. Tu n'as pas oublié, j'espère, que j'ai une passion pour les oiseaux. Les ramiers roucoulaient, le loriot sifflait, le pinson recommençait à tout instant sa joyeuse chanson ; les merles jaloux ne voulaient pas rester muets ; au loin, on entendait encore résonner la plaintive mélopée du coucou et le cri impétueux du pivert. J'écoutais, dans une molle rêverie, ces sons harmonieux, et ne me lassais pas de les entendre.

Mais ce ne sont pas seulement les plantes du jardin qui ont prospéré. À chaque pas je rencontre de vigoureux garçons que j'ai vus tout petits. Ton favori Timothée, tu ne le reconnaîtrais pas aujourd'hui. Tu craignais autrefois qu'il ne fût d'une consti-

tution débile. À présent, des manches étroites de son habit sortent de fortes mains rouges ; quelles mains ! quels muscles ! et une tête couverte d'une forêt de cheveux. Un véritable Hercule Farnèse. Cependant sa physionomie a gardé son caractère primitif et son même naïf épanouissement qui te plaisait autrefois. J'ai fait de ce garçon mon valet de chambre. Celui que j'avais pris à Pétersbourg m'ennuyait. Il se plaisait un peu trop à faire parade des élégantes manières qu'il avait acquises dans la capitale, et je l'ai laissé à Moscou.

Quant à mes chiens, je n'en ai pas retrouvé un seul ; ils sont morts. Nefka a vécu plus longtemps que les autres, mais n'a pas attendu mon retour, comme Argos attendit celui d'Ulysse. Il ne lui a pas été donné de se réjouir de la vue de son maître et d'arrêter sur lui un dernier regard.

Je me suis installé dans mon ancienne chambre. Le soleil y darde en droite ligne ses rayons, et les mouches y pullulent ; mais on y sent moins que dans les autres chambres l'odeur de la vieille maison. Je ne cherche point pourtant à éviter cette odeur singulière, à la fois âcre et fade. Au contraire, elle produit sur mon imagination un effet qui ne m'est point désagréable. Oui, j'aime, comme toi, les vieilles commodes au ventre bombé avec leurs ornements en cuivre ; les fauteuils blancs avec leurs pieds fourchus et leurs dossiers ovales ; les lustres de cristal avec leurs pendeloques : en un mot tout ce qui constituait le luxe de nos aïeux. Mais je ne puis voir constamment ces mêmes meubles sans être subjugué par une sorte d'ennui inquiet. Dans la chambre que j'occupe, il n'y a que des meubles d'une très grande simplicité, façonnés ici même. J'y ai conservé pourtant une longue et étroite étagère dont les tablettes poudreuses sont chargées d'une quantité d'anciennes verroteries, et j'ai fait suspendre à la muraille ce cadre noir renfermant un portrait de femme, que tu appelais le portrait de Manon Lescaut. Depuis neuf ans, le teint de la jeune femme s'est un peu assombri, mais ses regards ont conservé leur expression de douceur et de fi-

nesse, ses lèvres leur léger sourire mélancolique, et de sa main délicate s'échappe une rose à demi fanée.

Il y a dans ma chambre un autre ornement qui souvent m'amuse. Ce sont les stores de mes fenêtres. Primitivement ils étaient verts ; le soleil les a jaunis, et leur teinte jaune se reflète paisiblement sur le plafond. Ce qu'il y a de mieux à voir, ce sont les noires peintures dont un artiste ingénu les a décorés. Elles représentent quelques-unes des principales scènes du solitaire d'Arlincourt, scène d'enlèvement, scène de meurtre. Étonnante galerie de figures bizarres et de paysages.

Depuis mon arrivée ici, je jouis d'une quiétude qui me charme. Je ne me soucie ni d'entreprendre un travail, ni de voir du monde, ni même de penser. Je rêve, et tu sais bien que la pensée et la rêverie sont deux choses très différentes. D'abord, les souvenirs de mon enfance se sont emparés de moi ; à chaque pas que je faisais sur ce sol natal, à chaque objet que je regardais, ces souvenirs se réveillaient en moi dans la plus parfaite lucidité, dans les plus petits détails. À mon gré, les premiers saisissaient ma pensée ; il s'en est joint d'autres, puis d'autres encore, puis je me suis peu à peu détourné du passé, et je suis tombé dans un doux état de somnolence et de langueur. Figure-toi qu'un soir, assis au pied d'un saule, tout à coup, sans savoir pourquoi, je me suis mis à pleurer comme un enfant, moi qui suis à l'âge mûr, et j'aurais probablement pleuré encore longtemps, si je n'avais aperçu une vieille paysanne qui m'observait avec curiosité, puis qui me fit un profond salut de la tête et s'éloigna. J'aime cette disposition d'esprit où je me trouve. Je voudrais la garder (moins les larmes) jusqu'à l'époque de mon départ, c'est-à-dire jusqu'au mois de septembre, et je serais de fort mauvaise humeur si l'un de mes voisins s'avisait de venir me voir. Mais je crois que je n'ai rien à craindre ; mes plus proches voisins sont encore assez éloignés. Ah ! tu me comprends, toi, j'en suis sûr ; tu sais, par ta propre expérience, comme on se complaît souvent dans la solitude, et moi j'en ai

besoin à présent après mes longs voyages et tous mes errements.

Au surplus, je ne puis m'ennuyer. J'ai apporté avec moi des livres, et il y a ici une bibliothèque assez nombreuse ; Hier, en fouillant dans ses rayons poudreux, j'ai trouvé plusieurs ouvrages curieux, auxquels je ne faisais pas attention autrefois, entre autres une traduction manuscrite de *Candide,* qui date de soixante et dix ans, et des journaux de la même époque, parmi lesquels je note le *Caméléon triomphant* (Mirabeau). J'ai trouvé aussi une quantité de livres d'enfants, amassés là par plusieurs générations, depuis mon grand-père, et même depuis mon bisaïeul jusqu'à moi. En tête d'une vieille, très vieille grammaire française, j'ai lu cette inscription : Ce livre appartient à Mlle Eudoxie de Lavrine ; et au-dessous : 1741 ; mon arrière-grand'mère.

J'ai fait ensuite la revue des ouvrages que j'ai rapportés des pays étrangers. L'un des plus importants pour moi était jadis le *Faust* de Gœthe. J'en avais appris par cœur toute la première partie. Autres temps, autres goûts. Ce poème, dans ma première jeunesse, m'avait ravi ; il ne m'était pas arrivé, je crois, d'en lire une ligne depuis neuf ans. Avec quelle émotion j'en ai revu hier un exemplaire, un mauvais exemplaire de l'édition de 1828 ! Je l'ai pris en me couchant et l'ai relu dans mon lit. Comme j'étais ému, dès le commencement de cette scène solennelle où l'Esprit de la terre apparaît devant Faust et lui adresse ces paroles :

In Lebens Fluth, in Thaten Sturm,
Walle ich auf und ab.[8]

Il y a longtemps que je n'avais ressenti un tel frisson d'enthousiasme. À cette lecture, je me rappelais à la fois Berlin

---

[8] Dans le courant de la vie, dans l'impétuosité de l'action, je flotte en haut et en bas.

et ma vie d'étudiant, Mlle Clara Stich, la gentille Gretchen, et Seidelmann, le sombre Méphistophélès, et la musique de Radziwill, et tout un passé. Longtemps je ne pus m'endormir. Ma jeunesse se levait devant moi comme une magique apparition ; un nouveau feu circulait dans mes veines, agitait les fibres de mon cœur et y allumait de nouveaux désirs.

Voilà, mon cher ami, les fantaisies auxquelles s'abandonne, à près de quarante ans, ton ancien camarade, dans son solitaire refuge. Si quelqu'un me voyait dans de tels élans ! Mais quoi ? en serais-je honteux ? Non, cette sorte de crainte pudibonde n'appartient qu'à la jeunesse, et je m'aperçois que je vieillis ; sais-tu comment ? Par l'effort que je fais pour développer autant que possible les émotions agréables, et dompter ou maîtriser les émotions tristes. Autrefois, c'était tout le contraire. Je me complaisais dans mes tristesses, je les gardais comme un trésor.

Cependant, ami Horace, après l'expérience que j'ai déjà faite de la vie, il me semble qu'il y a encore dans le monde je ne sais quoi qui me manque, que je n'ai pas éprouvé, et ce je ne sais quoi est peut-être ce qu'il y a de plus grave. Mais comment en suis-je venu à t'écrire tout cela ? Adieu. À un autre jour. Que fais-tu à Pétersbourg ? À propos, Saveli, mon cuisinier, veut que je te salue de sa part. Il a aussi vieilli, il a pris de l'embonpoint, et n'a pas le caractère facile, ce qui n'empêche qu'il ne me prépare encore de bonnes soupes aux oignons, et des talmouses enjolivées d'un ourlet festonné qui charmaient ta gourmandise. Quant à ses rôtis, il les réduit à l'état de carton sec. Mais adieu.

Ton ami,
P. B.

DEUXIÈME LETTRE

DU MÊME AU MÊME.

12 juin 1850.

Je veux, mon cher ami, t'annoncer une nouvelle importante. Écoute. Hier, avant dîner, l'idée me vient d'aller me promener, non pas au jardin, mais sur la route qui conduit à la ville. J'aime à marcher à grands pas, sans but, sur un chemin qui se déroule au loin devant moi. Il semble qu'en se hâtant ainsi, on ait quelque part une grosse affaire à traiter. Tout à coup j'aperçois une calèche qui vient de mon côté ! Pourvu qu'elle ne m'amène pas une visite. Mais non, j'avais tort de m'effrayer. Je distingue dans cette voiture un homme à moustaches que je ne connais pas. Au moment où je recouvre ma tranquillité, voilà cet homme qui ordonne à son cocher de s'arrêter, ôte poliment sa casquette, et me demande plus poliment encore si ce n'est pas à M. P. B. qu'il a l'honneur de parler.

Je lui réponds, avec le courage d'un accusé sur la sellette, que c'est bien moi ; je l'observe de plus près, et il me semble l'avoir déjà vu quelque part.

« Eh quoi ? s'écrie-t-il en descendant de sa voiture, vous ne me reconnaissez pas ?

– Non, monsieur, j'avoue que…

– Et moi, je vous ai reconnu tout de suite.

– Enfin, j'ai appris que j'avais devant moi notre ancien condisciple Priemkof. Ne voilà-t-il pas, vas-tu me dire, une belle nouvelle ? Priemkof, autant que je m'en souvienne, n'était ni sot ni méchant ; mais, en somme, un garçon assez ordinaire.

Soit. Écoute la fin de mon récit.

« Je me suis réjoui d'apprendre, me dit-il, que vous étiez rentré dans votre domaine, car je demeure dans votre voisinage, et ce n'est pas moi seul qui m'en suis réjoui.

– Permettez-moi de vous demander qui donc encore a l'amabilité de…

– Ma femme.

– Votre femme ?

– Oui. C'est une de vos anciennes connaissances.

– Oserais-je vous prier de m'expliquer…

– J'ai épousé Mlle Viera Nikolaïevna Eltzof.

– Viera Nikolaïevna ! » m'écriai-je.

Voilà, mon cher ami, ma grande nouvelle. Mais pour que tu la comprennes, il faut que je te raconte un des épisodes de ma vie passée… passée, hélas ! depuis longtemps.

Quand je quittai avec toi l'Université, en 183…, j'avais vingt-trois ans. Tu entras au service. Moi, je voulais me rendre à Berlin. Mais, comme les cours que je voulais y suivre ne commençaient qu'au mois d'octobre, je me décidai à passer l'été en Russie. Je voulais vivre paisiblement dans un village, goûter pour la dernière fois le plaisir d'une douce oisiveté, puis ensuite

me mettre résolument au travail. De quelle façon j'ai accompli cette dernière résolution, c'est ce qu'il est à présent inutile de dire.

Mais où passer l'été ? Telle était la question à résoudre. Je ne me souciais point de réinstaller dans mes terres. Je n'y avais point de proches parents ; mon père venait de mourir ; je craignais la solitude et l'ennui. Dans cette circonstance, j'acceptai avec joie la proposition que me fit un de mes oncles d'aller m'établir chez lui dans le gouvernement de T… C'était un homme riche, d'un caractère agréable, qui occupait une magnifique maison et y vivait en grand seigneur. Il avait une famille nombreuse : deux fils et cinq filles ; en outre, son hospitalière demeure était sans cesse remplie d'étrangers. Impossible de rester seul un instant. Tout le jour c'était un mouvement perpétuel de voisins et de convives qui ne pensaient qu'à chercher un nouveau moyen de distraction, qui allaient et venaient, et, le soir, on était accablé de fatigue. Ce genre de vie me devint bientôt insupportable. Je formai le projet de m'en éloigner, et je voulais partir dès que j'aurais assisté à l'anniversaire de mon oncle ; mais, ce jour-là, je vis Viera Nikolaïevna, et je restai.

Viera avait alors seize ans. Elle vivait seule avec sa mère dans une petite propriété, à cinq verstes de distance où je résidais. Son père était un homme distingué. Parvenu très promptement au grade de colonel, il se serait sans aucun doute élevé encore plus haut ; par malheur, il mourut à la chasse, victime d'un accident. Sa fille n'était encore qu'une enfant. La mère de Viera était également une personne remarquable, fort lettrée, fort instruite et parlant plusieurs langues. Quoiqu'elle fût plus âgée que son mari, il l'avait épousée par amour, et, comme les parents ne voulaient point consentir à ce mariage, il l'avait enlevée. Jamais elle ne se consola de l'avoir perdu. Jusqu'à son dernier jour, elle porta son deuil de veuve, et, quelque temps après avoir marié sa fille, elle mourut. Je la vois encore telle que je l'ai souvent vue avec sa physionomie mélancolique, expressive, ses

épais cheveux grisonnants, ses grands yeux au regard austère un peu éteint, et son nez droit et fin.

Son père s'appelait Ladanof. Il avait passé quinze années en Italie et y avait épousé une simple villageoise d'Albano, qui ne jouit pas longtemps de sa fortune. Après avoir mis au monde sa fille unique, qui devint la mère de Viera, elle fut tuée par un jeune Transtevérin, qui avait voulu aussi l'épouser et à qui Ladanof l'avait enlevée.

Cette histoire fit dans le temps beaucoup de bruit. De retour en Russie, Ladanof s'enferma dans son cabinet pour n'en plus sortir. Il s'occupait de chimie, d'anatomie, d'études cabalistiques. Il prétendait trouver le secret de prolonger la durée de la vie humaine, de conférer avec les esprits, d'évoquer les morts… Bref, ses voisins le regardaient comme un sorcier. Il aimait extrêmement sa fille, et il fut pour elle un très zélé précepteur, mais jamais il ne lui pardonna de s'être mariée malgré lui. Jamais il ne voulut la revoir, ni elle ni son mari. Il leur prédit à tous deux qu'ils seraient malheureux, et mourut dans son inflexible résolution.

Quand je fis connaissance avec Viera, figure-toi qu'elle n'avait pas encore été une seule fois jusqu'à la ville, pas même jusqu'au chef-lieu du district. Ce n'était pas, du reste, seulement par ce genre de vie solitaire qu'elle se distinguait des jeunes filles de son pays. Il y avait en elle un cachet particulier, surtout une placidité dans ses mouvements et dans son langage, dont je fus très frappé la première fois que je la vis. Elle n'était ni souriante, ni agitée, elle répondait simplement, judicieusement aux paroles qu'on lui adressait et écoutait avec attention. Rien de plus. Sa figure avait une expression de franchise et de candeur comme celle d'un enfant, mais un peu froide et uniforme, sans toutefois paraître pensive. Si la gaieté l'animait, ce qui n'arrivait pas souvent, cette animation ne ressemblait point à celle des autres jeunes filles, c'était la sereine innocence de son âme qui,

plus aimable que la gaieté, rayonnait sur toute sa personne. D'une taille moyenne, fine et gracieuse, elle avait les traits réguliers et délicats, un beau front uni, des cheveux d'un blond d'or, le nez droit comme sa mère, les lèvres assez pleines, et des cils touffus à travers lesquels brillaient deux yeux gris pailletés de noir, dont le regard parfois avait une trop grande fixité. Ses mains, quoique petites, n'étaient pas très belles. Je crois que ceux qui ont de pareilles mains ne sont point doués d'un grand talent, et en effet Viera ne possédait aucun talent particulier. Sa voix avait le timbre argentin d'une voix d'enfant. Je fus présenté à sa mère pendant le bal par lequel on célébrait la fête de mon oncle, et quelques jours après j'allai la voir.

Mme Eltzof était, comme je te l'ai déjà dit, une personne distinguée, mais étrange, d'une nature opiniâtre et concentrée. Elle m'imposait le respect et même une certaine crainte. Toutes ses actions étaient réglées systématiquement, elle élevait sa fille selon le même principe, sans vouloir cependant l'opprimer, et sa fille l'aimait et avait en elle une confiance absolue. Si sa mère lui remettait un livre, en lui disant : « Tu ne liras pas telle page », Viera aurait plutôt sauté un feuillet que d'arrêter son regard sur la page défendue. Mais Mme Eltzof avait aussi, comme disent les Français, *ses idées fixes,* ou, comme disent les Anglais, ses *hobby horses*. Par exemple, elle avait une peur mortelle de tout ce qui pouvait exciter l'imagination. Il en résultait qu'à l'âge de dix-sept ans sa fille n'avait pas lu un roman, pas une œuvre poétique. En revanche, elle connaissait si bien l'histoire, la géographie, et même l'histoire naturelle, qu'elle aurait pu m'en remontrer, à moi qui sortais tout frais émoulu de l'université et qui n'étais pas, si tu t'en souviens, au dernier rang de notre classe. Un jour, j'essayai d'engager avec Mme Eltzof la conversation sur son système d'éducation. Ce n'était pas chose aisée, car en général la mère se montrait fort réservée. Aux premiers mots que je prononçai, elle commença par secouer la tête, puis elle me dit :

« Vous prétendez que la lecture des poètes est une occupation utile et agréable. Je pense, moi, que de bonne heure, dans la vie, il faut choisir entre l'utile et l'agréable, et une fois que ce choix est fait, s'en tenir là à tout jamais. J'ai cru aussi qu'on pouvait concilier ces deux attractions, j'ai reconnu que c'était impossible, et qu'en voulant suivre ces deux voies, on devait se perdre ou tout au moins s'égarer. »

Oui, la mère de Viera est une étrange créature, honnête et fière, mais soumise à une sorte de fanatisme et de superstition.

« La vie me fait peur », me disait-elle un jour.

Et en effet elle redoutait ces forces secrètes, ces forces mystérieuses qui se retrouvent au fond de tout et qui parfois éclatent à l'improviste. Malheur à celui sur qui elles se déchaînent. Et n'avaient-elles pas cruellement atteint la pauvre femme ! Pense à la mort de sa mère, de son père, de son mari. Quelle suite d'événements terribles !

Aussi jamais je ne la vis sourire. On eût dit qu'elle avait enfermé son cœur dans un rempart et qu'elle avait jeté à l'eau la clef de la forteresse. Jamais, probablement, elle n'avait pu épancher ses douleurs dans le sein d'une autre : tout était concentré en elle-même. De là cette rigoureuse habitude de sentiments, une réserve telle qu'elle craignait même de se montrer trop tendre envers sa fille. Elle ne l'appelait par aucun de ces petits noms caressants que les mères prodiguent à leurs enfants. Elle lui disait : « Viera », tout court. Je me souviens qu'une fois je lui disais que les hommes de notre temps étaient un peu brisés.

« Il faut se briser tout à fait, me répondit-elle, ou rester intacts. »

Elle recevait peu de monde, mais j'en vins bientôt à lui faire de fréquentes visites. Je remarquai qu'elle avait de la bienveil-

lance pour moi, et Viera me plaisait beaucoup, souvent je me promenais avec elle. Mme Eltzof ne nous gênait nullement. La jeune fille n'aimait point à s'éloigner d'elle, et moi, de mon côté, je ne cherchais point à me promener en solitaire, tête à tête. Cette candide Viera avait la singulière habitude de penser tout haut. Quelquefois, pendant la nuit, il lui arrivait de parler distinctement de ce qui l'avait occupée dans le cours de la journée. Une fois, elle me dit en me regardant fixement, selon sa coutume, et en posant légèrement son menton sur sa main :

« Je trouve que M. B. est un homme agréable, mais on ne peut se fier à lui. »

Entre elle et moi, il n'y avait que de simples rapports d'amitié. Un jour pourtant, il me sembla remarquer au fond de son regard je ne sais quelle subite et rapide impression de tendresse, de langueur… Mais peut-être que je me trompais.

Cependant les semaines, les mois s'écoulaient. Il était temps de songer à mon départ, et je ne pouvais m'y résoudre. Je m'effrayais à l'idée de quitter cette douce jeune fille, et Berlin n'avait plus pour moi le même attrait. Je n'osais pénétrer au fond de ma pensée, je ne comprenais pas ce qui se passait en moi. Un jour enfin, la lumière éclata dans le trouble de mon esprit.

« Pourquoi, me dis-je, m'en irais-je au loin chercher la vérité ? N'est-elle pas ici, tout près de moi ? Pourquoi ne pas rester là où elle m'est apparue ? Pourquoi ne pas me marier ? »

Figure-toi qu'en ce moment cette grande idée, cette idée du mariage ne m'effrayait nullement. Au contraire, elle me charmait. Le même jour, je déclarai mes sentiments, non à Viera, comme tu pourrais le croire, mais à sa mère. Elle m'observa un instant en silence, puis me répondit :

« Non, mon ami, allez à Berlin. Étudiez. Vous êtes bon, mais vous n'êtes pas le mari qu'il faut à ma fille. »

Je baissai la tête en rougissant, et ce qui t'étonnera, c'est qu'au fond du cœur j'étais forcé de reconnaître que cette prudente mère avait raison. La semaine suivante je partais, et je ne revis ni Mme Eltzof, ni sa fille.

Voilà, mon cher ami, le récit que je devais te faire. Je l'abrège autant que possible, sachant que tu n'aimes pas les longueurs.

À Berlin, j'oubliai bientôt la jolie Viera. Mais j'avoue que je n'ai pu, sans en être troublé, entendre tout d'un coup prononcer son nom, songeant qu'elle demeurait si près de moi et que j'allais la revoir. À ce nom, à cette pensée, ma jeunesse semblait sortir des entrailles du sol et se lever en s'avançant au-devant de moi.

Priemkof m'a dit que lorsque je l'ai rencontré, il venait me faire une visite pour renouveler connaissance avec moi, et qu'il espérait bientôt me recevoir chez lui. Il m'a dit en outre les derniers événements de son existence. Il était dans un régiment de cavalerie. Il s'est retiré du service avec le grade de lieutenant. Il a acheté une terre à huit verstes de distance de la mienne, et son projet est de consacrer son temps à l'agronomie. Il a eu déjà trois enfants. Deux sont morts. Il lui reste une petite fille de cinq ans.

« Et votre femme, lui dis-je, se souvient donc de moi ?

– Oui, m'a-t-il répondu avec une certaine hésitation. Elle était bien jeune pourtant quand vous l'avez connue, mais sa mère faisait toujours votre éloge, et elle se souvient religieusement de chaque parole prononcée par sa mère. »

En ce moment je me rappelai la sentence que Mme Eltzof m'avait adressée : « Vous n'êtes point le mari qu'il faut à ma fille », et jetant à la dérobée un regard vers Priemkof : « C'est donc celui-là, me dis-je, qu'il lui fallait. »

Il est resté plusieurs heures chez moi. C'est un homme agréable et poli, qui parle d'un ton modeste, qui paraît très bon. Il n'est pas possible de ne pas l'aimer. Mais depuis le temps où nous étions avec lui à l'université, ses facultés intellectuelles ne se sont pas développées.

Demain peut-être, sans plus tarder, j'irai lui rendre sa visite. Je suis extrêmement curieux de voir ce qu'est devenue Viera.

Et toi, mauvais que tu es, tu te moques de moi, à ton bureau de directeur. Je t'écrirai pourtant l'impression que j'aurai éprouvée dans ma visite. Adieu. À bientôt.

P. B.

TROISIÈME LETTRE

DU MÊME AU MÊME

16 juin 1850.

Eh bien, mon ami, j'ai été chez elle. Je l'ai vue. Avant tout, il faut que je te dise la chose du monde la plus étonnante. Crois-moi ou ne me crois pas, comme tu voudras. Mais le fait est que, dans la personne de Viera, le temps n'a pas opéré le plus léger changement. Quand elle s'est avancée à ma rencontre, j'ai eu peine à retenir une exclamation de surprise. Je voyais devant moi la jeune fille de dix-sept ans exactement aussi belle que je l'avais connue. Seulement ses yeux n'ont plus l'expression enfantine ; mais il faut dire qu'autrefois ils étaient déjà trop brillants pour ressembler à des yeux d'enfant. Quant au reste, pas la moindre métamorphose. C'est le même calme dans son maintien et sa démarche ; le même timbre argentin dans la voix et le même front uni sans une seule ride. On dirait que pendant le cours des années qui viennent de s'écouler elle a été conservée dans la neige.

Cependant elle a vingt-huit ans, et elle a eu trois enfants !... C'est inconcevable. Tu t'imagines peut-être que j'embellis à cœur joie ce portrait. Non, au contraire, je t'avouerai même que cette immuabilité ne m'a pas plu. À vingt-huit ans, une femme, une mère ne doit plus avoir la physionomie d'une jeune fille. Elle ne doit pas avoir impunément subi les épreuves de la vie.

Quoi qu'il en soit, elle m'a reçu fort gracieusement. Quant à son mari, il était ravi de me voir. C'est vraiment un excellent

homme qui semble n'aspirer qu'à se créer des affections. Leur habitation est commode et bien tenue.

Viera était habillée comme elle s'habillait autrefois avant son mariage, tout en blanc avec une ceinture bleue, et une petite chaîne d'or à son col. Sa fille est gentille, mais elle ne lui ressemble pas, elle ressemble plutôt à sa grand'mère, dont j'ai revu un instant après le portrait. Cette image de Mme Eltzof, qui est d'une fidélité parfaite, m'a frappé dès mon entrée dans le salon. Il m'a semblé qu'elle me regardait attentivement et sévèrement. Viera s'est assise sur le divan au pied de ce tableau. C'est sa place favorite. Je me suis assis près d'elle, et, en parlant du passé, je ne pouvais m'empêcher de lever les yeux sur la rigide figure de sa mère.

Croirais-tu qu'en vertu des leçons que cette mère lui a données, Viera n'a pas lu jusqu'à présent un seul roman ni un seul poème, en un mot, comme elle le dit elle-même, aucune œuvre d'imagination ? Une telle indifférence pour les nobles satisfactions de l'esprit m'irrite. De la part d'une femme qui est intelligente et qui a de la sensibilité, c'est vraiment incompréhensible.

« Eh quoi ! lui ai-je dit, vous vous êtes donc fait un devoir de ne pas lire ces sortes de livres ?

– Non, m'a-t-elle répondu, l'occasion ne s'en est pas présentée, et je n'y ai pas songé.

– Vous m'étonnez ! Mais vous, repris-je en m'adressant à Priemkof, comment n'avez-vous pas donné à votre femme le goût de ces lectures ?

– Je l'aurais fait avec plaisir, répondit-il, mais…

– Ne le croyez pas, s'écria Viera, il n'a lui-même pas le moindre penchant pour la poésie.

– Pour la poésie, c'est possible, répliqua Priemkof… Mais d'autres œuvres, des romans, par exemple… »

– Comment donc, demandai-je à Viera, passez-vous vos soirées ? »… Vous jouez aux cartes ?

– Oui, quelquefois. Mais les occupations ne nous manquent pas. Quelquefois aussi nous lisons. En dehors des œuvres d'imagination, il y a un assez bon nombre de livres excellents.

– Pourquoi donc rejetez-vous ainsi la poésie ?

– Je ne la rejette pas. Mais voyez, dès mon enfance j'ai été habituée à m'en écarter. C'était le désir de ma mère, et plus je vis, plus je reconnais la sagesse, la parfaite sagesse de tous les actes et de toutes les paroles de ma mère.

– Très bien. Mais en ce qui tient à la question qui nous occupe, je ne puis être d'accord avec vous. Je crois que vous vous privez inutilement d'une très pure et très légitime jouissance, et voyez : vous admettez bien l'étude de la musique et de la peinture, pourquoi donc proscririez-vous la poésie ?

– Je ne songe pas à la proscrire. Je ne la connais pas. Voilà le fait.

– Si vous le voulez, je vous la ferai connaître. Votre mère ne vous a pas sans doute interdit à tout jamais les meilleures productions de la littérature ?

– Non, au contraire, quand je me mariai, ma mère m'affranchit de toutes les restrictions qu'elle m'avait imposées précédemment. C'est moi qui n'ai pas songé à lire des… Comment dites-vous… enfin, des romans. »

Je l'écoutai avec surprise. Jamais je n'avais eu l'exemple d'une telle candeur. Elle me regardait avec son regard placide. C'est ainsi que les oiseaux regardent quand ils n'ont pas peur.

« Je vous apporterai un livre », m'écriai-je.

Tout à coup l'idée m'était venue de lui apporter mon *Faust*.

Viera exhala un léger soupir, puis me dit d'un air craintif :

« Un livre… pas un livre de George Sand ?

– Ah ! vous avez donc entendu parler de cet écrivain, et quand je vous apporterais un ouvrage de lui, serait-ce un si grand mal ? Mais non, c'est une œuvre d'un autre auteur que je veux vous faire connaître. Je suppose que vous n'avez pas oublié l'allemand ?

– Non.

– Elle le parle comme une Allemande, s'écria Priemkof.

– À merveille ! Vous verrez…, vous verrez quel merveilleux ouvrage je vous apporterai.

– Bien. Nous verrons. Mais à présent, allons au jardin. Ma petite Natacha ne tient plus en place. »

Elle prit un chapeau rond en paille, un vrai chapeau d'enfant, tout à fait pareil à celui de sa fille, si ce n'est qu'il était plus grand. Je marchai à côté d'elle. Sous les rameaux des larges tilleuls, au souffle du vent frais, son visage me parut encore plus doux, surtout lorsqu'à un certain moment elle rejetait légèrement la tête en arrière pour me regarder sous l'aile de son chapeau. Si Priemkof n'avait pas été là, si je n'avais pas vu sautiller devant nous sa fille, j'aurais pu me croire encore à mes vingt-

deux ans, à ce même été où je me préparais à partir pour Berlin, d'autant que le jardin où nous nous promenions était très semblable à celui de Mme Eltzof. Je ne pus m'empêcher de dire à Viera la singulière impression que j'éprouvais.

« Beaucoup de personnes, me répondit-elle, ont déjà remarqué que ma physionomie est peu changée, et je puis ajouter que mon caractère est resté le même. »

Nous nous approchâmes d'un kiosque chinois.

« Ne faites pas attention, me dit-elle, aux murs un peu délabrés de ce pavillon. À l'intérieur, il est joli et on y est très bien. »

Nous entrâmes, et, après avoir examiné cette fraîche retraite :

« Écoutez, dis-je à Viera, faites apporter dans cette pièce des chaises et une table pour le jour où je reviendrai. On est à merveille dans ce kiosque. C'est là que je voudrais vous lire le livre dont je vous ai parlé… le *Faust*… de Gœthe.

– Oui, répondit-elle d'un air insouciant, on est ici à l'abri des mouches, et quand reviendrez-vous ?

– Après-demain. »

Tout à coup Natacha, qui était entrée avec nous dans le pavillon, poussa un cri d'effroi et se jeta en arrière, le visage pâle.

« Qu'y a-t-il donc ? demanda Viera.

– Ah ! maman, regarde…, regarde cette horrible bête, et du doigt elle indiquait une énorme araignée qui montait le long du mur.

– Pourquoi as-tu peur ? lui dit Viera, elle ne mord pas. »

À ces mots, ayant que j'eusse le temps de l'arrêter, elle saisit le hideux insecte, le laissa cheminer un instant sur sa main, puis le jeta dehors.

« Ah ! lui dis-je, vous êtes brave !

– Comment donc ? cette araignée n'est point de celles dont les piqûres sont venimeuses.

– Je vois que vous avez gardé vos connaissances d'histoire naturelle, mais, en vérité, je n'aurais pas voulu toucher cet affreux insecte.

– Il n'y avait rien à craindre. »

Natacha nous regardait en silence et en riant.

« Comme cette enfant, repris-je, ressemble à votre mère !

– C'est vrai, me répondit Viera avec un sourire de satisfaction. Dieu veuille qu'elle ne lui ressemble pas seulement par la figure ! »

On vint nous annoncer que le dîner était servi, et après dîner, je suis parti. Je te dirai entre parenthèses que ce repas était très bien servi et très succulent.

Demain j'apporte mon *Faust*. Je crains que ce drame du vieux Gœthe n'ait pas de succès. Mais je t'écrirai ce qu'il en arrivera.

Et maintenant, que penses-tu du récit de cette journée ? Ne va pas t'imaginer qu'elle a fait sur moi une trop vive impression,

que je vais devenir amoureux. Quelle folie ! Non. Il est temps d'être sage. Assez de chimères m'ont tour à tour passé par la tête, et je ne suis plus d'un âge à rentrer dans les passions de la vie. D'ailleurs, des femmes de cette trempe ne peuvent me séduire, et quelles femmes m'ont vraiment séduit ?

Quoi qu'il en soit, je me réjouis de ce voisinage ; j'aime à penser aux rapports que je puis avoir avec cette bonne, douce, naïve jeune femme. Ce qui arrivera plus tard, je te le dirai. Ton ami,

P. B.

QUATRIÈME LETTRE

DU MÊME AU MÊME

20 juin 1850.

Cher ami, la lecture que je t'avais annoncée a eu lieu hier, et je vais te raconter de point en point ce qui s'est passé. D'abord, je me hâte de te le déclarer, le poème que j'avais choisi a eu un succès complet… succès n'est pas assez dire… Mais écoute.

J'arrivai à l'heure du dîner. Nous étions six à table : Viera, son mari, sa fille, une gouvernante, figure pâle et insignifiante, et un vieil Allemand, vêtu d'un habit marron, propret, rasé, d'une physionomie honnête et modeste, sourire placide, bouche édentée. Ce brave homme exhalait une odeur de café à la chicorée, l'odeur inhérente à tous les vieux Allemands. J'ai fait connaissance avec lui. Il s'appelle Schimmel et remplit les fonctions de précepteur à quelques verstes d'ici, dans la maison du prince X… Viera, qui a pour lui de la bienveillance, l'a engagé à assister à notre lecture.

Nous nous sommes mis à table assez tard, nous y sommes restés assez longtemps, puis nous avons été nous promener. Le temps était superbe. Le matin, un vent assez vif, ensuite une petite pluie, et dans la journée le ciel s'était rasséréné.

Nous nous sommes mis à cheminer en pleine campagne. Au-dessus de nous s'élevait un nuage rose sur lequel flottaient de légères vapeurs. Au bord de ce nuage, on voyait tour à tour

surgir puis disparaître une étoile. En même temps, l'étroit croissant de la lune se dessinait sur l'espace azuré comme une faucille. Je montrai à Viera ce riant point de vue.

« Oui, me dit-elle, c'est bien beau. Mais regardez de ce côté. »

À ce côté qu'elle m'indiquait, une vaste nuée grise enveloppait dans ses replis le soleil couchant. La cime échelonnée de cette nuée ressemblait à celle d'un volcan, et sur ses flancs éclatait une large tache rouge de mauvais augure pareille à la gueule enflammée d'un cratère.

« Nous aurons de l'orage », dit Priemkof.

Mais avec mes descriptions, je m'écarte de mon sujet. J'ai oublié de te dire dans ma dernière lettre que je m'étais repenti d'avoir choisi pour première lecture *Faust*. Je réfléchissais que, puisque je voulais entrer dans le domaine de la littérature allemande, j'aurais mieux fait de prendre Schiller. Mais *Faust* exerçait sur moi un suprême ascendant, et je ne pouvais me résoudre à lire une autre œuvre.

Le soir donc, nous entrons dans le kiosque chinois où Viera avait fait les arrangements que je lui avais indiqués. En face de la porte, près d'un divan, était une table couverte d'un tapis, sur cette table une lampe, et çà et là des fauteuils et des chaises. Je m'assois sur le divan, mon livre à la main ; Viera se place dans un fauteuil à quelques pas de moi. À la lueur de la lampe, on distingue des branches d'acacia qui se balancent à l'entrée du pavillon, et de temps à autre des bouffées de vent frais arrivent jusqu'à nous par la porte entr'ouverte.

Près de moi est assis le vieil Allemand. La gouvernante est restée à la maison avec Natacha. Avant d'entreprendre ma lecture, j'adresse à mes auditeurs une allocution pour leur expli-

quer la vieille légende du docteur Faust, le caractère de Méphistophélès, le génie de Gœthe, et je les prie de ne pas craindre de m'interrompre pour me faire quelque question, si un passage du poème les embarrasse.

Puis je tousse selon l'usage, et je commence.

Dès les premiers mots que j'articule, Priemkof m'interrompt pour me demander si je n'aurais pas besoin d'un verre d'eau sucrée, et paraît très satisfait d'avoir eu cette attention.

Je le remercie… Profond silence. Je reprends ma lecture, mais d'une voix mal assurée, avec une émotion que j'ai peine à maîtriser. L'Allemand fut le premier qui manifesta son approbation par des exclamations qu'il réitéra à diverses reprises. « Admirable ! merveilleux ! » s'écriait-il à tout instant avec une nouvelle intonation.

Quant à Priemkof, je remarquai que cette lecture l'ennuyait. En premier lieu, il ne comprenait pas très aisément l'allemand, puis il avouait lui-même qu'il n'avait aucun goût pour la poésie. Soit ! rien ne l'obligeait à rester là : j'aurais très bien pu achever ma lecture sans lui.

C'était pour Viera que je la faisais. Viera était immobile. Deux ou trois fois je l'observai : ses regards étaient fixés sur moi, et il me sembla qu'elle avait pâli. Après la scène qui représente la première rencontre de Faust avec Marguerite, elle s'avança au bord de son fauteuil, croisa les mains et resta dans cette attitude jusqu'à la fin de la pièce. D'abord l'indifférence de Priemkof m'avait un peu gêné, mais je finis par l'oublier, et je continuai ma lecture avec chaleur, avec entraînement. Je sentais l'impression qu'elle faisait sur Viera. Je sautai l'intermède, dont le style ressemble déjà à celui du second livre de *Faust,* puis une partie de la scène nocturne de Broken, et lorsque j'arrivai à la

dernière péripétie du drame, à cet appel déchirant : « Henri ! Henri ! » l'Allemand s'écria : « Dieu ! que c'est beau ! »

Priemkof se leva comme s'il était ravi ; le pauvre homme exhala un soupir et me remercia du plaisir que je lui avais fait. Je ne lui répondis pas ; je regardais Viera. Il me tardait d'entendre ce qu'elle dirait ; mais elle se leva sans prononcer un mot, s'avança d'un pas indécis vers la porte, s'arrêta un instant sur le seuil, puis descendit au jardin. Je courus après elle ; déjà elle était loin, et je distinguais à peine dans l'ombre sa robe blanche.

« Eh bien ! lui dis-je, lorsque enfin je l'eus rejointe, ce livre ne vous a-t-il pas plu ?

– Pouvez-vous me le prêter ? me répondit-elle.

Je vous le donnerai, s'il vous plaît de le posséder.

– Merci ! » et elle disparut.

Priemkof et l'Allemand s'approchèrent de moi.

« Quelle chaleur ! dit Priemkof, on étouffe. Mais où est donc ma femme ?

– Je pense qu'elle est rentrée.

– Il est temps d'aller souper, » reprit-il ; puis après un instant de silence, il ajouta : « Vous lisez dans la perfection.

– Il me semble que cette lecture a intéressé Viera Nikolaïevna.

– Sans aucun doute.

– Oh ! bien certainement », s'écria l'Allemand.

Nous retournâmes à la maison.

« Où est Madame, demanda Priemkof à une domestique qui s'avançait à notre rencontre.

– Elle s'est retirée dans sa chambre à coucher. »

Priemkof se dirigea vers cette chambre.

Je restai sur la terrasse avec Schimmel. Il leva les yeux au ciel en ouvrant sa tabatière.

« Que d'étoiles, dit-il en humant une prise de tabac ; et quand on songe que ce sont autant de mondes. » Puis il savoura une seconde prise.

Je crus pouvoir me dispenser de lui répondre. Je contemplais en silence ces mêmes mondes lumineux. Mon âme était agitée, et il me semblait que les étoiles nous regardaient avec une sérieuse attention.

Quelques instants après, Priemkof vint nous rejoindre et nous inviter à nous rendre dans la salle à manger. Bientôt parut Viera.

« Regardez donc ma femme, me dit Priemkof ; ne remarquez-vous pas sur son visage quelque chose de singulier ? »

Je reconnus qu'en effet il y avait un changement dans sa physionomie, et je ne sais pourquoi je répondis :

« Non, je ne vois pas...

– Mais elle a les yeux rouges », reprit-il. Je gardai le silence.

Figurez-vous qu'en entrant dans sa chambre, je l'ai trouvée en larmes ; il y a longtemps que je ne l'avais vue ainsi. La dernière fois qu'elle a pleuré, c'est lorsque nous avons perdu notre petite Paula. Voilà pourtant ce que vous faites avec votre *Faust,* ajouta-t-il en souriant.

– À présent, dis-je à Viera, vous devez reconnaître que j'avais raison, lorsque…

– Je ne m'attendais pas à une telle impression, me répondit-elle ; mais Dieu sait si vous avez raison. Quand ma mère me défendait de lire des livres de ce genre, c'est peut-être parce qu'elle savait que… »

À ces mots elle s'arrêta.

« Que voulez-vous dire ?

– À quoi bon ? N'ai-je déjà pas eu tort de pleurer ? Mais nous reparlerons de cet ouvrage. Il y a là plusieurs choses que je n'ai point parfaitement comprises.

– Pourquoi ne m'avez-vous pas interrompu pour me demander une explication ?

– Ce ne sont pas les mots qui parfois m'ont embarrassée, c'est la pensée qu'ils expriment. Mais… »

Elle s'arrêta de nouveau. En ce moment, on entendit bruire dans le jardin les feuilles des arbres agitées par un souffle impétueux. Viera tressaillit et se tourna vers la fenêtre ouverte :

« Je vous avais bien dit, s'écria Priemkof, que nous aurions de l'orage. Mais, ma chère Viera, de quoi donc as-tu peur ? »

Elle le regarda en silence. Les éclairs qui jaillissaient au loin projetaient de temps à autre une lueur mystérieuse sur sa figure immobile.

« Elle est encore, dit Priemkof, sous l'impression de cette malheureuse lecture. Dès que nous aurons soupé, il faudra nous mettre au lit, n'est-ce pas, monsieur Schimmel ?

– Après une jouissance de l'esprit, le repos physique est également utile et agréable », répondit le vieux précepteur en prenant un verre d'eau.

Le souper fini, nous nous séparâmes. En disant bonsoir à Viera, je lui pris la main ; cette main était froide. J'entrai dans la chambre qui m'avait été désignée, et restai longtemps à la fenêtre, ne pouvant me déterminer à me coucher. Les pronostics de Priemkof se réalisaient, l'orage augmentait, le vent soufflait ; la pluie tombait à grosses gouttes et résonnait sur les rameaux des arbres. À la lueur scintillante et rapide des éclairs, l'église du village, située près d'un étang, tantôt se détachait comme une grande masse blanche sur un fond noir ; tantôt, au contraire, comme une ombre colossale sur un fond blanc, puis ensuite disparaissait dans les ténèbres.

Mais ce n'était pas là ce qui occupait mon esprit. Je pensais à Viera, à ce qu'elle éprouverait quand elle lirait elle-même *Faust*. Je pensais à ses larmes, et je me souvenais de l'attention avec laquelle elle m'avait écouté.

L'orage était passé depuis longtemps ; le calme était rétabli ; les étoiles brillaient au ciel. Près de moi, un oiseau, dont je ne pourrais désigner l'espèce, gazouillait à plein gosier, répétant plusieurs fois de suite la même chanson. Sa voix solitaire et vi-

brante résonnait d'une façon singulière dans le silence de la nuit. Je ne pouvais encore me décider à me mettre au lit.

Le lendemain, j'étais levé de bonne heure. Je descendis le premier au salon et m'arrêtai devant le portrait de Mme Eltzof.

« Eh bien ! dis-je avec un secret sentiment de triomphe, je viens de lire à ta fille un de ces livres que tu lui défendais… »

Tout à coup, il me sembla… Tu as sans doute observé que les portraits *de face* paraissent constamment fixer les yeux sur celui qui les examine ; mais cette fois, pour tout de bon, il me sembla que Mme Eltzof me regardait d'un air menaçant. Je me détournai, je m'avançai vers la fenêtre, et j'aperçus Viera.

Une ombrelle à la main, un léger mouchoir sur l'épaule, elle descendait au jardin. Je me hâtai de la rejoindre et lui demandai comment elle avait passé la nuit.

« Je n'ai pas pu dormir une minute, me répondit-elle. Maintenant j'ai mal à la tête. Je suis sortie pour respirer l'air frais. Peut-être qu'il me fera du bien.

– Est-ce la lecture d'hier qui vous a occasionné cette indisposition ?

– Probablement. Je ne suis pas habituée à de telles émotions, et il y a dans ce livre des images, des idées que je ne puis écarter de mon esprit. Il me semble qu'elles bouillonnent dans ma tête, ajouta-t-elle en portant la main à son front.

– Je crains bien que cette nuit sans sommeil et ce mal de tête ne vous donnent pas envie de continuer ces sortes de lectures.

– Vous croyez ? me répondit-elle en cueillant une branche de jasmin sauvage. Dieu sait ! Il me semble que lorsqu'une fois on est entré dans cette voie, on se retire difficilement en arrière. »

Et à ces mots elle jeta brusquement par terre la fleur qu'elle venait de cueillir.

« Venez, me dit-elle, venez vous asseoir sous ce berceau, et, de grâce, qu'il ne soit plus question de ce livre que vous avez lu, jusqu'à ce que j'y revienne moi-même. »

Elle disait *ce livre !* Il semblait qu'elle craignait de prononcer le nom de Faust.

« Soit, lui répondis-je en m'asseyant près d'elle ; je ne vous parlerai pas de ce poème de Gœthe, mais permettez-moi de vous adresser mes félicitations, et d'ajouter que je vous porte envie.

– Pourquoi donc ?

– Parce que, telle que je vous connais, je vois votre esprit réservé à de grandes jouissances. Gœthe n'est pas le seul grand poète que vous devez connaître. Il y a Shakespeare, Schiller et notre Pouchkine. »

Elle m'écoutait en silence, et, de la pointe de son ombrelle, traçait des lignes capricieuses sur le sable.

Oh ! mon cher Simon Nikolaïtch, si tu avais pu la voir, quel charme idéal elle avait en ce moment ! avec sa figure blanche, d'une blancheur diaphane, son corps légèrement incliné, comme s'il cédait à la fatigue d'une lutte intérieure, et sa physionomie d'une pureté, d'une douceur céleste. Je dissertai longtemps, longtemps, puis je me tus, et je la contemplai en silence.

Elle restait les yeux baissés, et continuait à dessiner sur le sol différentes lignes qu'elle effaçait ensuite. Tout à coup, nous entendîmes le pas rapide d'un enfant, et Natacha entra dans le bosquet. Sa mère se leva subitement, et je fus surpris de la vivacité avec laquelle elle embrassa sa fille. Un tel élan ne lui était pas habituel. Ensuite vint Priemkof. Quant au scrupuleux Schimmel, il était allé remplir ses devoirs d'instituteur.

Nous rentrâmes dans la salle à manger pour prendre le thé.

Mais je m'arrête. Il est temps de clore cette lettre ; elle va peut-être paraître absurde et confuse. Moi-même je sais que j'ai l'esprit confus ; je ne me reconnais plus ; je ne sais, en vérité, ce qui se passe en moi.

À mes yeux se dessine l'intérieur d'un kiosque aux murailles nues, une lampe allumée, une porte ouverte, par laquelle pénètrent l'air frais de la nuit et l'odeur des fleurs, et près de cette porte, une figure attentive, une légère robe blanche… Je comprends à présent pourquoi je voulais l'épouser. Je n'étais pas si sot que je l'ai cru, à l'époque de mon départ pour Berlin.

Oui, mon cher Simon, votre ami est dans une étrange disposition de cœur. Cela passera, je le pense, et si cela ne passe pas… Eh bien ! soit.

En tout cas, je suis très content. D'abord j'ai eu hier une merveilleuse soirée. Ensuite, si j'ai éveillé cette âme endormie, qui pourrait m'en faire un reproche ? La vieille Eltzof est clouée à la muraille et ne peut parler. Cette rigoureuse mère ! Je ne connais pas tous les incidents de sa vie, mais je sais qu'elle déserta la maison paternelle. Elle était de race italienne, et elle voulait préserver l'avenir de sa fille… Nous verrons.

Je quitte la plume, impitoyable railleur ; pense de moi ce que tu voudras ; mais ne te moque pas de moi dans tes lettres.

Nous sommes de vieux amis, et nous devons avoir de l’indulgence l’un pour l’autre.

Adieu.

CINQUIÈME LETTRE

DU MÊME AU MÊME

26 Juillet 1850.

Voilà longtemps que je ne t'ai écrit, mon cher Simon. Voilà plus d'un mois, si je ne me trompe. J'avais pourtant plus d'une chose à te dire, mais je me suis laissé aller à la paresse, et s'il faut te l'avouer, pendant tout ce temps, je n'ai guère songé à toi.

Je vois par ta dernière lettre que tu fais à mon sujet des suppositions sinon complètement fausses, au moins très hasardées. Tu penses que je suis entièrement fasciné par Viera, tu es dans l'erreur. Je lui fais de fréquentes visites, c'est vrai, et elle me plaît extrêmement. C'est encore vrai... À qui ne plairait-elle pas ? Je voudrais te voir à ma place. Quelle étonnante femme ! La pénétration la plus vive et l'inexpérience d'une enfant, le jugement le plus droit, et la conception innée du beau, une tendance perpétuelle vers tout ce qu'il y a de vrai, d'élevé, et la compréhension des choses les plus sérieuses comme des plus ridicules, et par-dessus tout, une grâce féminine sans pareille, une auréole angélique.

Que te dirai-je ? J'ai passé le dernier mois qui vient de s'écouler à lire et à causer avec elle. Les lectures que nous faisons ensemble me donnent une jouissance que je n'avais pas encore éprouvée. Il me semble qu'elles me découvrent de nouvelles régions.

Viera pourtant n'a ni transport d'enthousiasme, ni manifestation bruyante. Mais quand un livre l'émeut, son front, ses yeux s'irradient, et toute sa figure prend une expression si bonne, si généreuse – bonne, c'est le mot.

Toute sa vie elle a ignoré le mensonge. Elle a grandi, elle a vécu dans l'amour de la vérité ; de là vient que, dans la poésie, les seuls sentiments qui la touchent sont les sentiments vrais. Sans effort, elle les distingue, comme on distingue une figure de connaissance. C'est là un noble privilège et un rare bonheur ! et il faut le dire à la louange de sa mère, c'est là un des précieux résultats de l'éducation qu'elle lui a donnée.

Que de fois, en observant cette faculté de Viera, je me suis rappelé ces paroles de Gœthe :

Ein guter Mensch in seinem dunklen Drange
Ist sich des rechten weges wohl bewusst[9].

Une seule chose me chagrine, c'est de voir Priemkof s'immiscer dans nos causeries et nos lectures. Ne va pas, je t'en prie, faire de sottes plaisanteries sur cette confidence, ne va pas profaner par une méchante pensée notre pure amitié. Mais cet homme n'est pas plus en état de comprendre la poésie que moi je ne le suis de jouer de la flûte, et pourtant il ne peut quitter un instant sa femme, et il a la prétention de s'instruire. Quelquefois il lui arrive de ne plus vouloir entendre prononcer une strophe poétique, de ne plus lire, de ne plus parler, mais de coudre sans relâche, ou de s'occuper exclusivement de Natacha, ou de régler les comptes de sa cuisinière, ou de rester immobile les bras croisés près de la fenêtre, ou de jouer à un jeu d'enfant avec la gouvernante de sa fille.

---

9 Dans ses obscures difficultés, le brave homme trouve son vrai chemin.

J'ai remarqué qu'en pareil cas il ne me restait rien à faire qu'à attendre que son caprice fût passé et qu'elle-même en revînt à reprendre un livre ou à continuer un de nos entretiens. Il y a en elle un caractère d'indépendance très marqué, et j'aime cette qualité. Te rappelles-tu que de fois, aux jours de notre jeunesse, tu t'es plu à entendre une jeune personne parler selon tes propres sentiments, et tu étais enthousiasmé de son langage jusqu'au moment où tu t'apercevais qu'il n'était qu'un écho du tien ?

Viera, au contraire, n'admet pas ainsi les opinions d'autrui. Elle ne se laisse point éblouir par celles qu'on lui cite comme des autorités. Elle ne discute pas, mais elle ne cède pas. Nous avons disserté plusieurs fois ensemble sur le caractère de Faust. Mais, chose singulière, elle ne veut point entrer dans la même discussion à l'égard de Marguerite. Elle se contente d'écouter ce que l'on dit. Quant à Méphistophélès, il ne l'effraye point par ses attributs diaboliques, mais par un certain côté qui peut se rencontrer dans la nature de chaque homme. Ce sont ses propres paroles.

Mes relations avec elle sont d'un caractère singulier. À un certain point de vue, je puis dire que j'exerce sur elle une influence marquée comme si j'achevais son éducation, et, de son côté, elle agit sur moi, à son insu, d'une façon qui m'est très avantageuse. Grâce à elle, par exemple, j'ai découvert dernièrement tout ce qu'il y avait de vaine emphase dans un grand nombre de très belles compositions poétiques. Maintenant l'œuvre littéraire qui ne l'émeut pas me paraît suspecte. Par elle certainement, mon jugement s'est épuré. Mais comment vivre près d'elle, dans son intimité, et ne pas se modifier ? c'est impossible.

Qu'arrivera-t-il de tout cela ? vas-tu me dire. En vérité, je ne sais. En tout cas, je passerai agréablement le mois de septembre, puis je partirai… Je partirai, et pendant quelques mois

j'éprouverai un grand vide et un grand ennui, puis je me résignerai.

Je connais le danger de ces rapports journaliers entre un homme jeune encore et une jeune femme. Je sais par quelles gradations insensibles un premier sentiment se transforme en un sentiment d'une autre nature, et je me serais déjà arraché de cette demeure si je ne reconnaissais que Viera et moi nous avons encore l'âme paisible.

Un jour seulement, voici ce qui m'est arrivé. J'étais seul avec elle, je venais de lui lire l'*Onéguine* de notre poète Pouchkine. Je lui ai pris la main et l'ai baisée. Elle a fait un rapide mouvement de côté, puis elle m'a regardé. Non, jamais je n'ai rencontré un tel regard si réfléchi, si attentif et si sévère. En même temps, le rouge lui montait au visage ; elle s'est levée et elle est sortie. Ce jour-là, il ne m'a plus été possible de me retrouver un instant seul avec elle. Pendant quatre mortelles heures, elle a joué aux cartes avec son mari et la gouvernante de Natacha. Le lendemain matin, elle m'a proposé de descendre avec elle au jardin, elle m'a conduit jusqu'à l'étang, et là elle m'a dit à voix basse :

« Je vous en prie, que cela ne vous arrive plus ! »

Puis elle s'est mise à parler d'autre chose. J'étais très confus.

Je dois avouer que son image ne me sort pas de l'esprit, et, en t'écrivant, je crois en vérité que je n'avais d'autre intention que de penser à elle et de te parler d'elle.

Mais j'entends les piétinements de mes chevaux. On les attelle. Je vais la voir. Déjà, lorsque je monte en voiture, mon cocher ne me demande plus où nous allons. Il prend de lui-même la route qui conduit chez Priemkof. À deux verstes de distance, à

un détour de la route, on distingue tout à coup cette maison au milieu d'une enceinte de bouleaux. Dès que je l'aperçois, dès que je reconnais la fenêtre de Viera, mon âme est réjouie.

De temps à autre, je retrouve là Schimmel, l'innocent vieillard. Dans son langage ordinairement un peu solennel, il dit que le lieu où réside Viera est le séjour de la paix. Là, en effet, est l'ange de la paix.

Cet ange, je le vois qui près de moi se penche
Dans le rayonnement de sa pure beauté.
Quand je souffre, il étend sur moi son aile blanche
Et ramène le calme en mon cœur agité[10].

Mais en voilà assez. Dieu sait ce que tu penses. À un autre jour. Adieu. À propos, elle ne me dit pas adieu tout court, mais : allons, adieu. Ce petit mot familier me charme.

Ton P. B.

P. -S. – Je ne me rappelle pas si je te l'ai dit. Elle sait qu'autrefois j'ai voulu l'épouser.

---

[10] Vers du poète Tutcheff.

SIXIÈME LETTRE

DU MÊME AU MÊME

10 août.

Avoue que tu attends de moi un cri de désespoir ou un transport d'enthousiasme. Ni l'un ni l'autre. Cette lettre ressemblera à toutes les précédentes. Il n'y a rien de nouveau, et il ne peut y avoir rien de nouveau. Je veux seulement te raconter une promenade que nous avons faite sur le lac. Nous étions trois : elle, Schimmel et moi. Je ne comprends pas quel plaisir elle peut avoir à inviter si souvent ce vieil Allemand. On dit que les X… sont mécontents de lui, car il néglige ses leçons. Aujourd'hui, pourtant, je ne dois pas me plaindre. Il était assez amusant. Priemkof n'avait pu se joindre à nous. Il souffrait d'un mal de tête.

L'horizon était sans nuage, le ciel superbe ; à la surface du ciel, de légères vapeurs blanches ; dans les bois, de joyeuses vibrations ; au bord du lac, le murmure des flots écumant et clapotant ; sur les eaux, des éclats de lumière ; partout fraîcheur et soleil.

D'abord Schimmel et moi, nous nous étions mis à ramer. Mais bientôt nous hissâmes la voile, la proue de notre barque se balançait légèrement en fendant l'onde, un sillon d'écume nous suivait. Viera était assise à l'arrière de l'embarcation, faisant elle-même l'office de pilote, et riant chaque fois que des gouttes d'eau jaillissaient sur son visage. Un mouchoir était noué sur sa tête. Ses boucles de cheveux s'échappaient des plis de ce mou-

choir et flottaient légèrement au souffle de la brise. Moi, je me tenais assoupi au fond du bateau, presque à ses pieds. Schimmel alluma sa pipe, fuma puis se mit à chanter d'une voix agréable. D'abord il entonna la vieille chanson allemande : *Freut euch des Lebens* (réjouissez-vous de la vie) ; ensuite une ariette de *la Flûte enchantée,* puis la romance qui a pour titre : *l'Abécédaire de l'amour*. Cette composition, où figure successivement chaque lettre de l'alphabet, avec accompagnement de sentences humoristiques, se termine par ces mots : *Mach'einen knicks* (faites une révérence). Schimmel chanta tous les couplets de cette romance avec une expression sentimentale ; mais, quand il vint à la dernière phrase, au mot de révérence, il cligna l'œil gauche d'une façon si drôle, que Viera ne put s'empêcher de rire et lui fit du doigt un geste de menace.

« Autant que je puis en juger, lui dis-je, il me paraît que, dans son temps, notre ami Schimmel a été un joyeux compère.

– Oui, oui, je puis m'en vanter », répliqua-t-il d'un ton grave, en secouant la cendre de sa pipe. Puis il puisa du tabac dans sa blague, mordit d'un air crâne l'ambre de sa pipe, et, se remettant à fumer :

« Quand j'étais étudiant, reprit-il d'un air délibéré… Oh ! oh ! »

Il ne dit rien de plus. Mais quelle éloquence de cet oh ! oh !

Viera lui demanda une chanson d'étudiant, et il entonna celle des fumeurs : *Knaster der gelben*. Mais il fit un couac à la dernière strophe.

Cependant, le vent, était devenu plus vif, les flots s'élevaient assez haut ; notre barque s'inclinait sur le côté ; les hirondelles abaissaient leur vol et rasaient près de nous la surface du lac.

Nous changeâmes notre amarre et nous commençâmes à louvoyer. Tout à coup le vent tourna brusquement ; nous n'eûmes pas le temps de virer de bord, et une lame impétueuse roula dans notre canot. Schimmel, avec la vivacité d'un jeune homme, arracha de nos mains la drisse et orienta rapidement la voile en me disant :

« Voilà comme on manœuvre à Cuxhafen. »

Viera, je crois, eut une sensation d'effroi, car elle pâlit ; mais elle garda le silence, releva les bords de sa robe, et posa les pieds sur une des traverses de l'embarcation. Je me souvins alors d'un des *Lieder* de Gœthe. Depuis quelque temps, je suis comme ensorcelé par ses œuvres.

Je pensais à cette chanson qui a pour titre : *Auf dem see* (sur la mer). Je récitai cette strophe :

Auf der weile blinken
Tausend schwebende Sterne.

Sur les vagues, entre les voiles
Scintillent des milliers d'étoiles.

Et lorsque j'en vins à ce vers : *Mes yeux, pourquoi restez-vous baissés ?* Viera leva doucement ses yeux. J'étais assis à ses pieds. Son regard tombait sur moi, puis elle le tourna vers l'espace lointain, en fermant à demi, sous le souffle du vent, ses blanches paupières.

Une légère pluie tombait et scintillait sur le lac. Je lui offris mon paletot ; elle le prit et le plaça sur ses épaules. Nous regagnâmes le rivage, et je lui donnai le bras pour rentrer à la maison. J'éprouvais le besoin de lui exprimer plus d'une pensée, mais je ne pouvais parler. Cependant je me rappelle que je lui

demandai pourquoi, lorsqu'elle était dans son salon, elle se tenait toujours sous le portrait de Mme Eltzof, comme un oiseau qui s'abrite sous l'aile de sa mère !

« Votre comparaison est très juste, me répondit-elle, je n'aspire qu'à rester constamment sous cette aile protectrice.

– Eh quoi ? vous ne désireriez pas jouir de votre liberté ? »

Elle garda le silence.

Je ne sais pourquoi je t'ai fait le récit de cette promenade aquatique, si ce n'est parce qu'elle restera dans mon souvenir comme un des plus doux événements de ma vie, quoique, en réalité, ce ne soit qu'un petit incident. Mais j'avais été si doucement, si tranquillement gai, que des larmes, des larmes heureuses et légères m'en viennent encore aux yeux…

Encore un mot. Imagine-toi que le lendemain, en me dirigeant vers le bosquet, j'entends tout à coup une voix régulière, une mélodieuse voix de femme qui chantait : *Freut euch des Lebens*. Je m'approche. C'était Viera !

« Bravo ! lui dis-je, je ne vous connaissais pas un tel talent. »

Elle a rougi et s'est tue. Réellement, elle possède une admirable voix de soprano, et elle ne se doutait pas elle-même qu'elle eût une telle faculté. Que de trésors en sa nature qu'elle ignore peut-être elle-même ! Qu'en penses-tu ? Au temps où nous vivons, une femme qui s'ignore n'est-elle pas un vrai prodige ?

12 août.

Nous avons eu hier un singulier entretien. Nous en étions venus à parler des apparitions. Viera y croit et prétend qu'elle a

de bonnes raisons pour y croire. En même temps qu'elle exprimait cette idée, Priemkof, assis près de nous, la confirmait par un signe de tête. J'adressai à ce sujet quelques questions à Viera, mais je crus remarquer que mes demandes l'importunaient, et nous nous mîmes à disserter sur l'imagination, sur sa puissance et ses prestiges.

Je racontai alors que dans ma jeunesse j'avais beaucoup rêvé au bonheur, le rêve habituel de tous ceux qui n'y sont pas destinés dans la vie. Entre autres songes, il en était un qui me charmait, c'était de passer quelques semaines à Venise avec une femme aimée. Ce songe m'occupait si souvent, surtout la nuit, qu'à la fin j'en vins à me tracer un tableau que je pouvais faire apparaître à ma volonté, qui se déroulait nettement dans mon esprit, dès que je fermais les yeux. Le voici : Une nuit pure éclairée par les blanches lumières de la nuit, un air embaumé, non point par l'odeur des orangers, mais par les parfums des vanilliers et des cactus ; une eau calme et limpide, une grande île parsemée d'oliviers, et, au bord de cette île, un palais de marbre. Dans l'espace résonne une musique qui vient je ne sais de quel côté. Les fenêtres du palais sont ouvertes ; à l'intérieur, des lampes projettent une douce clarté sous des rameaux d'arbres verts. Au bord d'une de ces fenêtres se déroule un épais manteau d'or et de soie dont les replis tombent à la surface de l'eau. Un homme et une femme, les coudes appuyés sur cette riche étoffe, regardent Venise, qui apparaît dans le lointain.

Toute cette scène se dessinait aussi distinctement dans ma pensée que si elle avait été réellement peinte sous mes yeux.

Viera écouta mon récit, puis me dit qu'elle aussi rêvait, mais que ses rêves prenaient une autre direction. Tantôt, ajouta-t-elle, je me figure que j'erre dans le désert d'Afrique sur les pas d'un explorateur intrépide ; tantôt je m'aventure à la recherche de Franklin à travers l'océan Glacial, et je me repré-

sente vivement toutes les privations que je dois subir et les fatigues auxquelles je dois me résigner.

« Tu as trop lu de livres de voyage, dit son mari.

– Peut-être, répliqua-t-elle ; mais si l'on veut rêver, pourquoi rêver l'impossible ?

– Et pourquoi pas ? m'écriai-je. Quelle raison avez-vous de condamner l'impossible ?

– Je me suis mal exprimée, reprit-elle. Je voulais dire que je ne vois pas l'agrément de rêver à notre bonheur personnel. Notre rêve n'y fait rien. S'il n'existe pas, à quoi sert de le poursuivre ? Il en est de la félicité humaine comme de la santé ; si nous n'y songeons pas, c'est que nous la possédons. »

Ces paroles m'ont surpris. Il y a vraiment en cette femme une grande âme.

Le nom de Venise nous a amenés à parler de l'Italie et des Italiens. Priemkof étant sorti, je suis resté seul avec Viera.

« Vous avez, lui ai-je dit, du sang italien dans les veines.

– Oui, m'a-t-elle répondu, voulez-vous que je vous montre le portrait de ma grand'mère ?

– Vous me ferez plaisir. »

Elle est entrée dans son cabinet et en a rapporté un grand médaillon en or qui renferme deux portraits, celui qu'elle venait de mentionner et celui de son aïeul. En examinant ce dernier, j'ai été frappé de sa ressemblance avec Mme Eltzof.

Seulement les traits de M. Ladanof, rehaussés par un léger nuage de poudre, m'ont paru plus rigides, plus marqués que ceux de sa fille, et il y a une sorte d'opiniâtreté morose dans ses petits yeux jaunâtres.

Quant à l'image de la jeune Italienne qu'il épousa, elle est ravissante : un visage semblable à une rose épanouie, de grands yeux humides à fleur de tête, le sourire du bonheur sur des lèvres vermeilles, des narines déliées qui semblent frémir encore sous l'impression d'un récent baiser, des joues d'un ton chaud où éclatent tous les signes de la jeunesse, de la santé et d'une énergique ardeur… Sur le front, pas un indice de pensée, grâces à Dieu ! L'artiste (un grand maître) a représenté cette belle Italienne avec son costume de paysanne d'Albano. Il a mis des grappes de raisins dans ses cheveux noirs comme du jais avec des reflets bleuâtres, et cet ornement bachique s'harmonise à merveille avec le caractère de sa physionomie. Mais devine ce que cette figure m'a rappelé : notre Manon Lescaut dans son cadre noir, et ce qu'il y a d'étrange, c'est qu'en observant ce portrait, il m'a semblé parfois que, malgré une complète différence de physionomie, Viera avait aussi quelque chose dans le regard et dans le sourire.

Mais, je le répète, ni elle, ni personne au monde ne sait tout ce qu'il y a en elle.

À propos, sa mère, quelques jours avant de la marier, lui a conté toute son histoire et celle de la jeune et malheureuse Italienne. En lui faisant ce récit, elle avait une intention, et Viera a été très frappée de la sombre destinée des dernières années de la vie de son aïeul. Est-ce pour cette raison qu'elle croit aux apparitions ? Étrange chose ! que cette âme si pure et si lucide croie à tout ce monde sombre et souterrain, à ces manifestations fantastiques et les redoute !

Je m'arrête. À quoi bon te dire tout cela ? Mais ma lettre écrite, vaille que vaille, je te l'envoie.

Ton P. B.

SEPTIÈME LETTRE

DU MÊME AU MÊME

Village de M…, 22 août.

Voilà dix jours que je ne t'ai écrit. Oh ! mon ami, je ne puis plus me le dissimuler ! Comme je souffre ! Comme je l'aime ! Je l'aime ! Te figures-tu avec quel saisissement j'écris ce mot fatal ? Je ne suis plus un enfant, je ne suis même plus un jeune homme ; je ne suis plus à cet âge où il est presque impossible de tromper les autres et si facile de se tromper soi-même. La réalité est là. Je la vois clairement. Je sais que je touche à mes quarante ans, que Viéra est la femme d'un autre, et qu'elle aime son mari. Je sais que du malheureux sentiment qui s'est emparé de moi, je n'ai à attendre que de profondes souffrances et un épuisement de force. Voilà ce que je sais, et je n'espère rien, et je ne veux rien. Mais cette résignation ne me rend pas le cœur plus léger.

Déjà depuis un mois je remarquais que mon penchant pour Viera s'accroissait de plus en plus. Je m'en inquiétais, et en même temps je m'en réjouissais. Pouvais-je m'imaginer que je serais subjugué de nouveau par une de ces passions qui, de même que la jeunesse, disparaissent sans retour ?… De nouveau ! que dis-je. Jamais je n'ai aimé ainsi. Non ! jamais.

Des Manon Lescaut, des Frétillons, voilà quelles avaient été mes idoles… À présent, seulement, je sais ce que c'est que d'aimer. Je suis honteux des réflexions que je fais, mais il faut les faire. Les voici : l'amour n'est que de l'égoïsme. À mon âge, l'égoïsme n'est plus pardonnable. À trente-sept ans, il n'est pas

permis de vivre uniquement pour soi, il faut se rendre utile, avoir un but en ce monde, s'imposer une tâche, accomplir un devoir.

J'avais commencé à me mettre au travail. Adieu mes beaux projets. Les voilà dispersés. Maintenant je me rappelle ce que je t'écrivais dans ma première lettre. Il y a, disais-je, un je ne sais quoi qui me manque, que je n'ai pas éprouvé. Eh bien ! la voilà venue, cette épreuve que j'ignorais encore. Quel effet elle produit sur moi ! Je suis là dans une absorption profonde, cherchant à pénétrer par le regard dans l'avenir, mais un épais rideau me le dérobe, et mon cœur est lourd, et je me sens dans un état étrange et terrible. Au dehors pourtant, j'ai encore l'air calme devant les autres, et devant moi-même ; je sais me contenir. Je ne m'emporte pas comme un enfant, mais au fond de l'âme j'ai le ver implacable qui me ronge nuit et jour.

Comment cela finira-t-il ? C'est lorsque j'étais loin d'elle que je m'affligeais et me tourmentais. Sa présence suffisait pour me calmer. Mais maintenant je remarque avec effroi que près d'elle je ne retrouve plus cette quiétude. Oh ! mon ami, qu'il est triste de rougir de ses larmes et d'être obligé de les cacher ! La jeunesse seule a de la grâce à pleurer.

Je ne puis relire cette lettre. Elle s'est échappée de mon cœur comme un sanglot. Je n'ai rien à ajouter, et rien à raconter… Mais un peu de patience. Je me raisonnerai ; je me maîtriserai, et je te parlerai le langage de l'homme… À présent, je voudrais reposer ma faiblesse en toi, et…

Oh ! Méphistophélès, et toi non plus, tu ne m'aides pas. Je me suis arrêté à dessein. J'ai voulu réveiller en moi la faculté de l'ironie. Je me suis dit qu'avant un an je traiterais de fadeurs toutes ces plaintes et ces épanchements… inutile tentative. Méphistophélès est vaincu, et le dard de son sarcasme est émoussé. Adieu.

Ton P. B.

HUITIÈME LETTRE

DU MÊME AU MÊME

Village de M…, 8 septembre 1850.

Mon cher Simon Nikolaïtch, tu as été trop affecté de ma dernière lettre. Tu sais que j'ai toujours été porté à exagérer mes émotions. C'est chez moi un penchant involontaire, une nature de femme. Avec le temps, cela passera. Jusqu'à ce jour pourtant, je le confesse en soupirant, je n'ai pu corriger ce défaut. Tranquillise-toi. Je ne nie pas l'impression que Viera a produite sur moi. Mais, je te l'affirme, il n'y a rien là d'extraordinaire.

Quant à accepter l'offre que tu veux bien faire de venir me rejoindre, non, cela ne se peut. Un trajet de mille verstes, et pourquoi ? Non, ce serait une folie. Je suis cependant très touché de ce nouveau témoignage de ton amitié, et jamais je ne l'oublierai. Mais ce voyage que tu te résoudrais à entreprendre serait d'autant plus inutile, que moi-même je me propose de partir bientôt pour Pétersbourg. Assis près de toi, sur ton divan, je te raconterai bien des choses dans lesquelles je ne veux pas entrer à présent, pour ne pas me laisser entraîner à de vaines divagations. Avant mon départ, je t'écrirai encore. Donc au revoir bientôt. Porte-toi bien, et ne t'inquiète pas trop de l'état de ton ami.

NEUVIÈME LETTRE

DU MÊME AU MÊME

P…, 10 mars 1853.

J'ai bien tardé à répondre à ta dernière lettre, et tous ces jours-ci je n'ai fait qu'y songer. Je sentais que cette lettre ne t'a point été inspirée par un vain désir de curiosité, mais par un véritable sentiment d'affection. J'hésitais pourtant. Je me demandais si je devais suivre ton conseil, et céder à tes instances. Enfin, j'en ai pris mon parti. Je te dirai tout. Si cette confession me soulage, comme tu le penses, je ne sais, mais il me semble que j'aurais tort de ne pas te dire l'événement qui a changé à tout jamais ma vie. Je crois même que je serais coupable envers toi… Hélas ! et plus coupable encore envers la chère âme que je ne puis oublier si je ne confiais notre secret intime au seul être que j'aime encore dans ce monde. Oui, tu es le seul homme peut-être sur cette terre qui, avec moi, se souvienne de Viera, et tu l'as jugée légèrement, faussement. Je ne puis supporter cette idée. Apprends donc tout. Hélas ! quelques mots suffiront pour que tu n'ignores rien. Ce qui s'est passé entre nous a été rapide comme l'éclair, fatal comme la foudre.

Plus de deux ans se sont écoulés depuis le jour où je l'ai perdue, depuis le jour où je suis venu m'ensevelir dans cette retraite que je ne quitterai plus, et mes souvenirs sont encore aussi nets, mes plaies aussi vivaces, mes regrets aussi cruels… Mais je ne veux pas me plaindre. S'il est des douleurs que les gémissements apaisent, tout en les excitant, ce n'est pas la mienne. J'en viens à mon récit.

Tu te rappelles ma dernière lettre, cette lettre par laquelle, en cherchant à dissiper tes appréhensions, je t'engageais à ne pas quitter Pétersbourg. Tu ne fus pas dupe de ma ruse, tu ne voulus pas croire à notre prochaine réunion. Tu avais raison. La veille même du jour où je t'annonçais mon départ, j'avais appris que j'étais aimé.

En écrivant ce dernier mot, je sens combien il me sera difficile de poursuivre jusqu'à la fin mon récit. À chaque ligne que j'essayerai de tracer, j'aurai l'âme torturée par un souvenir et par la pensée de mon deuil mortel… Mais je veux recueillir mes forces et je cesserais d'écrire, si je devais écrire un mot superflu.

Voici comment je découvris que Viera m'aimait. Avant tout pourtant, je dois t'assurer (et tu me croiras) que je n'en avais pas le moindre soupçon. Quelquefois, il est vrai, je l'avais vue rêveuse contre son habitude, mais je ne concevais pas d'où lui venait cette nouvelle disposition d'esprit.

Un jour enfin, le 7 septembre (cette date est ineffaçable dans ma mémoire), voici ce qui arriva. Tu sais combien je l'aimais, et comme j'étais agité. J'errais comme une ombre, ne pouvant trouver de repos nulle part. Je voulais rester chez moi, mais une attraction invincible me ramenait vers elle. Donc le matin, j'entre dans sa demeure. Priemkof venait de partir pour la chasse. Viera est seule dans sa chambre assise près de la fenêtre… Elle me voit approcher et ne répond pas à mon salut. Sur ses genoux est un livre ouvert : mon *Faust*. Je m'assois à ses côtés. Elle me prie de lui lire la scène de ce drame où Marguerite demande à Faust s'il croit en Dieu. Je prends le livre, je lis. Quand j'ai fini, je la regarde. Elle a la tête inclinée sur le dossier de son fauteuil, les mains croisées sur la poitrine, les yeux fixés sur moi.

Je ne sais pourquoi en ce moment je sentis mon cœur battre.

Tout à coup elle me dit d'une voix lente :

« Qu'avez-vous fait de moi ?

– Comment donc ? lui répondis-je avec surprise.

– Qu'avez-vous fait de moi ? dit-elle une seconde fois.

– Quoi ? Pensez-vous que j'aie eu tort de vous déterminer à lire ces sortes d'ouvrages ? »

Elle se lève en silence et se dirige vers la porte de son cabinet. Je la suis du regard sans pouvoir prononcer un mot.

Sur le seuil, elle s'arrête, et se tournant de mon côté :

« Je vous aime, me dit-elle. Voilà ce que vous avez fait de moi. »

À ce mot, tout mon sang afflue à mon cerveau.

« Je vous aime, reprend-elle. Je vous aime. »

Et elle disparaît.

Comment pourrais-je te dire ce qui se passa alors en moi ? Je me rappelle seulement que je courus au jardin, que je m'enfonçai dans le parc, et que je restai appuyé contre un arbre, je ne sais combien de temps. J'étais comme anéanti, et cependant j'avais dans le cœur une sensation de bonheur ineffable… Non, c'est un de ces moments qu'on ne peut décrire.

Je fus arraché à mon absorption par la voix de Priemkof, à qui l'on avait fait annoncer ma visite et qui me cherchait. Il fut étonné de me trouver seul à l'extrémité du jardin, sans chapeau, et me ramena à la maison.

« Ma femme est au salon, me dit-il, allons la rejoindre. »

Tu peux t'imaginer avec quelle émotion je le suivis. Viera était assise près de la fenêtre devant son métier à broder, les yeux baissés. Je l'observais à la dérobée, et, à ma grande surprise, elle me parut très calme. Rien dans ses paroles ni dans le timbre de sa voix ne trahissait le moindre trouble. Ses regards enfin rencontrèrent les miens. Elle rougit et se pencha sur son canevas. Je continuais à l'observer. Alors je crus remarquer qu'elle était comme étonnée, et, de temps à autre, un sourire triste errait sur ses lèvres.

Priemkof sortit. Soudain elle leva la tête et me dit d'un ton bref sans baisser la voix :

« À présent, quel est votre dessein ? »

Cette brusque question me troubla. Je répondis d'une voix sourde :

« Mon dessein est de remplir mon devoir d'honnête homme. Je m'éloignerai, car il faut vous le dire, Viera, je vous aime. Peut-être l'avez-vous remarqué depuis longtemps. »

Elle s'inclina de nouveau sur son métier, et réfléchit quelques instants. Puis elle me dit :

« Il faut que j'aie une explication avec vous. Trouvez-vous ce soir après le thé dans le kiosque, vous savez, là où vous nous avez lu *Faust*. »

Elle prononça ces mots si distinctement, que je ne comprends point comment Priemkof, qui en ce moment rentrait au salon, ne les entendit pas. Lentement, bien lentement, s'écoula cette journée. Parfois Viera avait une si singulière expression de physionomie, qu'on eût dit qu'elle se demandait si elle n'était point le jouet d'un songe. Mais en même temps, il était aisé de reconnaître dans toute son attitude une ferme résolution.

Quant à moi, je ne pouvais me remettre de mon émotion. Elle m'aime ! Cette pensée tourbillonnait dans mon esprit, et je crus à peine la comprendre, et je ne comprenais pas mieux ni mon état moral, ni la détermination de Viera. Je ne pouvais croire à un bonheur si inattendu ; je cherchais à me rendre compte de tout ce qui venait de se passer, et je parlais, et j'agissais, moi aussi, comme un homme qui est sous l'empire d'un rêve.

Après le thé, je songeais au moyen de m'esquiver adroitement, pour me rendre au kiosque. Elle-même dit tout à coup qu'elle désirait faire une promenade et m'invita à l'accompagner. Je pris mon chapeau et sortis avec elle. Je n'osais prononcer un mot. Je respirais à peine ; j'attendais qu'elle-même m'adressât la parole. Mais elle se taisait. Nous arrivâmes en silence au kiosque, nous y entrâmes en silence, et soudain… Maintenant encore, je ne sais quelle magie agit sur nous, soudain nous tombâmes dans les bras l'un de l'autre. Une puissance irrésistible me précipitait vers elle et la précipitait vers moi. Ses boucles de cheveux, rejetées en arrière, découvraient son beau visage ; sur ce beau visage, éclairé par les derniers rayons du jour, s'épanouissait un sourire de joie, une expression d'abandon et de volupté.

Nos lèvres s'unirent dans un baiser.

Le premier et le dernier baiser.

Tout à coup Viera s'arracha de mon étreinte, ses yeux s'ouvrirent tout grands d'effroi, elle se rejeta en arrière, les traits bouleversés.

« Regardez, me dit-elle d'une voix tremblante, regardez là… Ne voyez-vous rien ? »

Je me retournai.

« Non, rien, répondis-je. Et vous, qu'avez-vous vu ?

– À présent, plus rien… mais tout à l'heure… »

Sa voix était étouffée, sa poitrine haletante.

« Mais qui donc ? m'écriai-je.

– Ma mère, » murmura-t-elle lentement et en frissonnant.

À ces mots, je me sentis frémir aussi comme un coupable, et, en ce moment, n'étais-je pas réellement coupable ?

« Quelle erreur ! balbutiai-je. Comment pouvez-vous croire ? Dites-moi plutôt…

– Non, non, s'écria-t-elle, en secouant sa tête entre ses mains. Au nom de Dieu… C'est de la folie… Oui, je suis insensée… C'est grave… » C'est la mort… Adieu.

– Par pitié, lui dis-je en lui prenant la main dans un mouvement de transport ; par pitié, restez encore un instant… »

Je ne savais ce que je disais, et je sentais mes jambes fléchir.

« Au nom du ciel, repris-je, écoutez-moi… C'est une souffrance affreuse. »

Elle me regarda, puis me répondit d'un ton précipité :

« Demain… demain soir… Pour aujourd'hui, je vous en prie… aujourd'hui, partez… et demain soir venez par le guichet du jardin, près de l'étang… j'y serai… j'irai vous rejoindre… Je te jure que j'irai, ajouta-t-elle avec entraînement et avec des yeux étincelants… Je te le jure. Qui pourrait m'en empêcher ? Alors, je te dirai tout ; mais, aujourd'hui, laisse-moi. »

Avant que j'eusse pu proférer un mot, elle avait disparu.

Épuisé par tant d'émotions, je restai à la place où elle m'avait laissé. Mon âme était dans le ravissement, et, dans le bonheur dont elle était inondée, je sentais pourtant pénétrer une sombre inquiétude… Je regardai autour de moi. L'enceinte étroite de ce pavillon avait un aspect étrange avec sa voûte basse, ses murailles nues, ses parois humides.

Je sortis, et, d'un pas pénible, je me dirigeai vers la maison.

Viera m'attendait sur la terrasse. Elle rentra, dès qu'elle me vit approcher, et se retira dans sa chambre à coucher. Je partis.

Comment je passai la nuit et la journée du lendemain, il ne me serait pas possible de le dire. Je tombai sur mon lit dans une sorte d'anéantissement, et, le visage plongé entre mes deux mains, je revoyais le sourire qui irradiait sa figure au moment où elle allait m'embrasser, et je murmurais :

« La voilà, la voilà, enfin. »

En même temps, je me rappelais ces paroles que sa mère un jour lui avait dites et qu'elle m'avait rapportées :

« Tu ressembles à la glace. Non fondue, elle est dure comme la pierre ; fondue, elle disparaît sans laisser de traces. »

Je me rappelais encore qu'un jour je m'entretenais avec Viera de ce qui distingue le talent.

« Moi, me dit-elle, je n'ai qu'un seul talent, celui de garder le silence jusqu'au dernier moment. »

Alors je ne la comprenais pas.

Ensuite, je me suis rappelé sa frayeur.

« Comment l'expliquer ? me disais-je. Est-ce que vraiment elle aurait vu sa mère ?… Non… Une erreur d'imagination… » Et de nouveau je m'abandonnais à toutes les émotions qu'éveillait en moi la perspective du lendemain.

C'est ce jour-là que je t'écrivis… dans quel trouble d'esprit, je m'en souviens… je t'écrivis ma lettre tristement habile.

Le soir, avant le coucher du soleil, j'étais déjà à cinquante pas du massif d'arbres sur les bords du lac. J'avais fait le trajet à pied.

Il faut l'avouer à ma honte : j'avais peur, vraiment peur ; à tout instant je me sentais frissonner… mais je n'éprouvais aucun repentir, et, du milieu des arbres où je me tenais caché, je regardais sans cesse la porte du jardin. Cette porte ne s'ouvrait point. Cependant le soleil disparaît à l'horizon ; le crépuscule s'éteint ; les étoiles commencent à surgir à la surface du ciel. La nuit est venue. Personne ne se montre. L'impatience me donne la fièvre. Enfin, ne pouvant plus y tenir, je sors de ma retraite ; je m'approche du guichet. Rien ne se meut dans le jardin.

J'appelle à voix basse Viera ; je l'appelle une seconde, une troisième fois…

Pas de réponse. J'attends encore une demi-heure, une heure entière. Autour de moi, tout est plongé dans les ténèbres. Mon courage est épuisé. Je m'avance vers le guichet, je l'ouvre, et je me dirige sur la pointe du pied, comme un voleur, vers la demeure de Viera, et m'arrête dans l'allée de peupliers. Presque toutes les fenêtres de la maison sont éclairées, et des domestiques vont et viennent dans les appartements.

« C'est singulier, » me dis-je.

Je tire ma montre, et, autant que je puis y voir à la lueur des étoiles, il est onze heures et demie. Tout à coup j'entends un bruit sourd. C'est une voiture qui sort de la cour.

« Sans doute, me dis-je, des gens qui sont venus faire une visite. »

Je n'avais plus l'espoir de voir Viera, je retournai chez moi d'un pas rapide.

La nuit était sombre, une nuit de septembre, chaude pourtant et calme. Le sentiment qui me dominait, un sentiment de tristesse plutôt que de dépit, s'amortit peu à peu. J'étais fatigué de mon double trajet, et, lorsque je rentrai dans ma chambre paisible, j'éprouvai une sensation de satisfaction et presque de gaieté. Je renvoyai Timothée et me jetai tout habillé sur mon lit, absorbé dans mes réflexions.

D'abord je me laissai entraîner à des idées charmantes, mais bientôt il s'opéra dans ma rêverie un étrange changement. Mon esprit fut saisi d'une inquiétude indéfinissable, d'une tristesse profonde. Je ne pouvais en comprendre la cause et je me sentais agité, tourmenté, comme si un malheur allait fondre sur

moi, comme si un être cher à mon cœur souffrait et m'appelait à son secours. La petite bougie allumée sur ma table projetait une lumière immobile et faible. Le balancier de la pendule vibrait par petits coups réguliers et monotones. J'appuyai mon front sur ma main, et je plongeai mes regards dans le vide obscur de ma chambre solitaire.

Je songeais à Viera, et j'y songeais avec anxiété. Les incidents qui la veille m'avaient ravi réapparaissaient à présent tels qu'ils devaient être en réalité, comme un malheur, comme une catastrophe irréparable. De minute en minute, mes appréhensions s'accroissaient. Je me levai sur mon séant, et, soudain, il me sembla que j'entendais l'accent d'une voix suppliante. Je levai la tête en tressaillant. Non, je ne m'étais pas trompé. Un cri plaintif s'élevait au loin et se répercutait sur les sombres vitres de ma fenêtre. Je sautai à bas de mon lit. J'ouvris la croisée. Le même gémissement pénétra dans ma chambre et vibra sur ma tête. Transi de peur, j'écoutais ces sons douloureux, et il me semblait, comme j'en avais déjà eu l'inconcevable pressentiment, qu'à quelque distance un être humain se débattait dans l'agonie, invoquant en vain mon secours. Était-ce le gémissement des hiboux dans le bois, ou celui de quelque autre créature ? En ce moment, je ne pouvais m'en rendre compte. Mais je ne pus m'empêcher de répondre à ce funèbre gémissement, et je m'écriai de toutes mes forces :

« Viera, Viera, est-ce toi qui m'appelles ? »

À ce cri, Timothée, surpris et à moitié endormi, accourut près de moi.

Je me recueillis, je bus un grand verre d'eau, puis je me retirai dans une autre chambre. Mais il ne me fut pas possible de m'endormir. Mon cœur battait fortement à de longs intervalles, et je ne pouvais plus retrouver une agréable rêverie, et je n'osais plus croire au bonheur.

Le lendemain, avant dîner, je me rendis chez Priemkof. Il s'avança à ma rencontre, la figure défaite.

« Ma femme est malade, me dit-il, elle est au lit. J'ai envoyé chercher le médecin.

– Qu'a-t-elle donc ?

– Je n'y comprends rien. Hier au soir, elle était sortie pour se promener dans le jardin ; puis, tout à coup, elle est rentrée éperdue, hors d'elle-même. Sa femme de chambre est venue aussitôt me chercher. J'ai couru près d'elle, je lui ai demandé ce qu'elle éprouvait. Elle ne m'a pas répondu ; elle s'est couchée, et toute la nuit elle a eu le délire. Dans son égarement, elle disait Dieu sait quoi, et parlait de vous. Sa femme de chambre m'a raconté des choses inimaginables. Elle prétend que Viera a vu dans le jardin sa mère, et qu'il lui a semblé que la pauvre défunte marchait au-devant d'elle, les bras ouverts. »

Tu peux te représenter, mon cher Simon, ce que j'éprouvais en écoutant ce récit.

« Ce sont là des folies, reprit Priemkof. Cependant je ne puis m'empêcher de reconnaître qu'il est déjà arrivé à ma femme des événements de même nature, et tout à fait extraordinaires.

– Mais, dites-moi, est-ce qu'elle est réellement très malade ?

– Oui. La nuit a été mauvaise. À présent, elle est assoupie.

– Quelle est l'opinion du médecin ?

– Il prétend que la maladie n'a pas encore pris un caractère déterminé. »

12 mars.

Je ne puis, mon cher ami, continuer mon récit comme je l'avais commencé. Il m'oblige à de trop pénibles efforts et ravive trop ma douleur.

La maladie, pour me servir des expressions du médecin, a pris un caractère, et Viera y a succombé. Elle est morte deux semaines après le jour fatal où nous fûmes une minute réunis. Je l'ai vue une fois encore avant sa mort. Il n'y a rien de plus cruel dans mes souvenirs.

C'était le soir. Tout dormait. Je savais déjà par le médecin qu'il n'y avait plus aucun espoir. Je me glissai à la dérobée dans la chambre de Viera. Elle était là, sur son lit, les yeux fermés, la figure amaigrie, les joues empourprées par la fièvre. Je restai devant elle, comme pétrifié. Soudain elle ouvrit ses paupières, tourna ses regards de mon côté, les fixa sur les miens, puis je la vis avec un saisissement de terreur se lever subitement sur son séant ; elle étendit de mon côté sa main amaigrie, en récitant ce passage de la dernière scène de *Faust :*

Que vient-il faire en ces lieux ? Il est là… là… devant mes yeux.

Elle proféra ces mots d'une voix si étrange, que je m'enfuis.

Pendant toute sa maladie, elle parlait constamment, dans son délire, de Faust et de sa mère, qu'elle appelait tantôt Marthe, tantôt la mère de Gretchen.

Viera mourut. J’assistai à ses funérailles. Dès ce jour, j’ai tout abandonné ; je me suis enseveli ici pour le reste de mes jours.

Réfléchis à présent, mon ami, à ce que je t’ai raconté. Pense à cette femme, à cette noble femme dont la vie fut si courte. Comment se fait-il que les morts interviennent dans la destinée des vivants, et comment expliquer cette intervention ? C’est ce que je ne sais, ce que je ne saurai jamais. Mais tu avoueras que ce n’est point, comme tu l’avais supposé, un accès de misanthropie qui m’a porté à me retirer du monde. Non, je ne suis plus tel que tu m’as connu autrefois. Je crois maintenant à beaucoup de choses auxquelles jadis je ne voulais pas croire.

Dans ces derniers temps, je n’ai cessé de songer à cette malheureuse femme, j’ai presque dit *à cette jeune fille,* à son origine, à la mystérieuse action de ce destin que nous appelons, dans notre aveuglement, la fortune aveugle. Qui sait ce que chaque être humain laisse sur cette terre de germes inconnus qui ne se développeront qu’après sa mort ? Qui pourrait dire par quelle chaîne secrète la destinée d’un homme s’unit à celle de ses enfants, de ses petits-enfants, comme ses penchants reparaissent en eux et comme ils expient ses erreurs ? Nous devons nous humilier et courber la tête devant l’Inconnu.

Viera est morte, et je lui ai survécu. Je me souviens que, lorsque j’étais enfant, il y avait dans la maison de mes parents un beau vase d’albâtre diaphane. Pas une tache n’en altérait la limpide blancheur. Un jour que j’étais seul, j’ébranlai le socle sur lequel ce fragile albâtre était posé. Il tomba et se rompit en morceaux. Je mourais de peur et restais immobile devant ce débris. Mon père entra dans le salon et me dit :

« Vois ce que tu as fait. Notre beau vase est perdu. Rien ne pourra nous le rendre. »

Cette remontrance me perça le cœur. Je sanglotais. Il me semblait que j'avais commis un crime.

Je suis devenu homme, et j'ai brisé, avec une folle légèreté, un vase mille fois plus précieux.

En vain je me dis que je ne pouvais m'attendre à un tel dénouement, que je ne soupçonnais pas quelle femme c'était que Viera, qu'elle-même m'avait surpris par la soudaineté de son aveu. Elle avait gardé le silence jusqu'au dernier moment. J'aurais dû fuir, dès que je connaissais que je l'aimais, elle, la femme mariée. Je restai, et une généreuse créature a été brisée, et, dans un muet désespoir, je regarde le mal que j'ai fait.

Oui, M[me] Eltzof gardait sa fille avec un soin jaloux ; elle la protégea jusqu'au dernier instant, et, lorsqu'elle la vit vaciller, elle l'entraîna après elle dans la tombe.

Il est temps de finir. Je ne t'ai pas rapporté la centième partie des détails que j'aurais pu raconter. Mais j'ai fait un assez grand effort. Que tous mes souvenirs retombent au fond de mon cœur, d'où je les ai fait surgir ! En terminant cette lettre, je te dirai que la conviction que j'ai acquise dans l'épreuve de ces dernières années, c'est que la vie n'est pas une plaisanterie ; elle n'est pas même une jouissance, mais une tâche difficile… Résignation, ferme résignation, voilà le sens de la loi vitale, voilà le mot de l'énigme. Il ne s'agit pas de s'abandonner à de douces pensées, de se laisser fasciner par des rêves, si élevés qu'ils soient. Non, il faut que l'homme accomplisse un devoir. Celui qui ne s'imposera pas la chaîne de fer du devoir, n'arrivera pas sans broncher au terme de sa carrière. Dans la jeunesse, on a d'autres idées ; on se dit : « Plus on est libre, plus on est à l'aise, et plus on va loin. » De telles maximes peuvent être permises à la jeunesse ; mais il serait honteux de garder ces erreurs, quand nous nous sommes trouvés face à face avec l'austère vérité.

Adieu. Autrefois, j'aurais ajouté : sois heureux. Maintenant, je te dis : tâche de vivre, ce qui n'est pas si facile qu'on le pense. Souviens-toi de moi, non aux heures de doute, et garde en ton âme le souvenir de Viera dans toute sa noble pureté. Adieu encore.

Ton P. B.

LE FERRAILLEUR

I

En 1829, le 8e régiment de cuirassiers était en garnison dans un village du gouvernement de… Avec ses isbas et ses meules de foin, ses chènevières et ses verts jardins, de loin, ce village ressemblait à une île au sein d'un vaste océan de champs labourés, d'une teinte sombre. Au milieu de ce village s'étendait un étang entouré d'une terre boueuse et dans lequel nageait constamment un troupeau d'oies. À cent pas environ de cette espèce de mare, de l'autre côté du chemin, s'élevait la maison en bois du seigneur, veuve depuis longtemps de ses maîtres et penchant tristement de côté. Près de cette habitation était un jardin abandonné, où l'on voyait de vieux pommiers qui ne donnaient plus de fruits, et de grands bouleaux hantés par les corbeaux. À l'extrémité de la principale allée, dans une maisonnette, où jadis le propriétaire de ce domaine prenait ses bains, vivait un vieux concierge podagre, qui, chaque matin, se traînait en toussant à travers le jardin vers l'appartement seigneurial, quoiqu'il n'eût plus rien à y faire ; car il n'y avait plus là qu'une douzaine de fauteuils revêtus d'une étoffe fanée, une commode au ventre rebondi, avec les pieds contournés et des poignées en cuivre, quatre gothiques peintures et une statuette de nègre en albâtre noir dont le nez était cassé.

Le possesseur de cette terre était un jeune homme insouciant, qui passait sa vie tantôt à Pétersbourg, tantôt en pays étranger, sans s'inquiéter de cette seigneurie, héritage d'un vieil oncle très connu dans les environs par ses excellentes liqueurs. Ses bouteilles vides gisaient dans le magasin, avec divers débris, avec des registres reliés en carton de couleur, d'anciens lustres de cristal, des habits de gentilhomme du temps de Catherine, et une épée rouillée surmontée d'une poignée d'acier.

Dans l’une des ailes de cet édifice s’était installé le colonel du régiment, un homme d’une taille élevée, marié, sombre, taciturne, endormi. Dans l’autre était l’adjudant, d’un caractère tout opposé, toujours parfumé, affecté, aimant les fleurs et les papillons. Le corps des officiers ressemblait à tous les corps d’officiers : on y trouvait des figures agréables et des physionomies déplaisantes, des hommes d’esprit et des sots.

Parmi eux, un certain capitaine nommé Avdieï Ivanovitch Loutchkof passait pour un ferrailleur. Ce Loutchkof était un petit homme, à la figure étroite, jaune, sèche, avec des cheveux noirs peu abondants, une physionomie vulgaire et des yeux bruns foncés. Orphelin dès son bas âge, il avait grandi dans la gêne et la contrainte. Pendant des semaines entières, il restait très tranquille ; puis, tout à coup, comme si quelque démon se fût emparé de lui, il se montrait inquiet, ennuyé, regardait tout le monde d’un air insolent, et en un clin d’œil engageait une querelle. Il fréquentait pourtant ses camarades, mais n’était lié qu’avec le fade adjudant, et jamais il ne jouait aux cartes et jamais il ne buvait.

Au mois de mai 1829, au temps où commencent les exercices, on vit arriver au régiment un cornette nommé Théodore Théodorovitch Kister. C’était un jeune blondin appartenant à une famille noble, d’origine allemande, modeste, bien élevé, instruit. Jusqu’à l’âge de vingt ans il avait vécu dans la maison paternelle, sous les ailes de sa mère, de son aïeule et de deux tantes ; puis il était entré au service pour obéir au vœu de cette aïeule, qui jusque dans sa vieillesse ne pouvait voir sans émotion une aigrette blanche.

Il n’avait pas un grand penchant pour la carrière militaire, mais il y apportait de la bonne volonté, il remplissait ses devoirs en conscience, et se faisait remarquer par sa tenue régulière, exacte, sans prétention. Le premier jour de son arrivée, il avait fait visite à son commandant, puis il avait organisé son installa-

tion. Il apportait avec lui des tentures, des tapis et différents meubles. Il fit coller des papiers dans sa demeure, calfeutrer les portes, nettoyer les murs, réparer l'écurie et les cuisines, et voulut même avoir une salle de bain. Pendant toute une semaine, il s'occupa de ces travaux et se fit une si jolie habitation que c'était un plaisir de la voir. Devant la fenêtre était une table couverte de divers objets d'utilité et de fantaisie ; à l'un des angles de sa chambre, une bibliothèque pleine de livres et décorée des bustes de Gœthe et de Schiller ; sur les murailles, des cartes, des dessins de Gavarni, des fusils de chasse, des pipes avec d'élégantes embouchures ; sur le sol, un tapis. Toutes les portes étaient garnies d'une serrure ; des rideaux voilaient les vitres ; en un mot, tout dans cet appartement était arrangé avec ordre et propreté. Quelle différence avec la demeure de ses camarades ! Là, une cour fangeuse, difficile à traverser ; là, dans le vestibule, derrière des paravents déchirés, ronfle un soldat qui fait l'office de domestique ; sur le sol, des brins de paille épars ; sur le fourneau de la cuisine, des bottes et un vieux pot de pommade rempli de cirage ; dans la chambre de l'officier, une table de jeu sillonnée de taches de craie ; des tasses où l'on verse un mauvais thé à moitié froid ; à l'un des côtés de cette pièce, un large canapé graisseux à demi déformé ; sur la fenêtre, des cendres de pipe ; là, dans un vieux fauteuil usé est assis le maître du logis, avec une robe de chambre à fleurs et à revers en velours rouge froissés, un bonnet asiatique brodé ; à ses pieds est assoupi un gros chien difforme, portant un collier en cuivre, qui exhale une mauvaise odeur. Toutes les portes sont ouvertes.

Théodore Théodorovitch plut à ses nouveaux camarades par sa bonté et sa modestie, par sa chaleur de cœur, par ses penchants naturels pour toutes les belles choses, en un mot, par des qualités qui, chez un autre officier, auraient peut-être paru déplacées. Ils l'appelaient la jeune fille et le traitaient avec une affectueuse courtoisie.

Seul Avdieï Ivanovitch le regardait d'un mauvais œil. Un jour, après l'exercice, il s'approche de lui, les lèvres pincées et les narines dilatées :

« Bonjour, monsieur Knaster, » lui dit-il.

Kister le regarda étonné.

« Je vous présente mes compliments, monsieur Knaster, reprit Loutchkof.

– Je m'appelle Kister, répliqua le cornette.

– Cela m'est égal, monsieur Knaster. »

Théodore lui tourna le dos et rentra chez lui. Loutchkof le regarda avec une expression ironique.

Le lendemain, il le rejoignit de nouveau.

« Comment vous portez-vous, lui dit-il, monsieur le nourrisson ? »

Kister tressaillit et le regarda en face. Les petits yeux fauves d'Ivanovitch pétillaient d'une joie maligne.

« C'est à vous que je parle, monsieur le nourrisson.

– Monsieur, répondit Théodore, je trouve votre plaisanterie inconvenante et sotte, entendez-vous ? inconvenante et sotte !

– Soit ! reprit tranquillement Loutchkof ; quand nous battrons-nous ?

– Quand il vous plaira. Demain, si vous voulez. »

Le jour suivant, ils se battirent. Loutchkof blessa le cornette ; puis, à la grande surprise des témoins, s'approcha de lui, et, lui prenant la main, lui demanda pardon.

Kister garda la chambre une quinzaine de jours. Plusieurs fois pendant ces deux semaines, le ferrailleur alla le voir et devint son ami. La fermeté du jeune cornette l'avait-elle séduit ? ou avait-il senti s'éveiller dans son âme une émotion de repentir ? c'est ce qu'il serait difficile de dire. Quoi qu'il en soit, il se lia intimement avec Kister ; il l'appela d'abord familièrement Théodore, puis Thédo. Devant lui il se transformait, et, chose singulière, ce n'était pas à son avantage, car il n'était pas dans sa nature de paraître doux et bon. Il était de ces hommes qui semblent avoir reçu de la nature le droit de subjuguer les autres, sans les qualités qui pourraient justifier ce privilège.

Dépourvu de toute éducation et de tout esprit, peut-être que sa rudesse lui venait du sentiment de son infériorité intellectuelle et du désir de la cacher sous un masque rigoureux. D'abord il avait pris à tâche de mépriser les gens qu'il rencontrait ; puis, en remarquant combien il était aisé de les effrayer, il en vint à les mépriser réellement.

C'était un plaisir pour lui d'interrompre par son apparition un entretien quelque peu élevé.

« Je ne sais rien, se disait-il alors en lui-même, je n'ai rien appris, je n'ai aucune famille, et vous ne devez rien savoir non plus, et ne pas faire parade de vos facultés devant moi. »

S'il céda à l'influence de Kister, c'est que peut-être le farouche ferrailleur n'avait jusque-là pas encore rencontré un être vraiment idéaliste, c'est-à-dire un homme généreux, une nature portée franchement et naïvement à l'idéal, pleine d'indulgence et sans amour-propre.

Entre lui et son nouvel ami, il se passait des scènes comme celle-ci :

Avdieï arrive le matin chez Kister, allume sa pipe et s'assoit dans un fauteuil. Là il n'a pas honte de son ignorance ; il compte sur la modestie germanique du jeune cornette, et il a raison.

« Qu'as-tu fait hier soir ? lui demande-t-il ; tu as lu sans doute ?

– Oui.

– Et quoi donc ? lui dit-il d'un ton pourtant un peu railleur.

– J'ai lu une idylle de Kleist. Ah ! que c'est joli ! Écoute. Je veux t'en faire connaître quelques passages… »

Et Kister lit avec enthousiasme, et Avdieï, en fronçant le sourcil et en serrant les lèvres, l'écoute avec attention.

« Oui… oui, murmure-t-il avec un sourire désagréable… c'est joli… très joli… je me rappelle avoir lu cela… très joli… Mais dis-moi, ajoute-t-il lentement et comme s'il parlait malgré lui, que penses-tu de Louis XIV ? »

Kister se met à développer ses idées sur le grand roi. Loutchkof l'écoute et ne comprend pas tout ce que dit son ami, ou comprend faussement. Puis il veut faire quelques remarques, et c'est pour lui un terrible embarras. « Si j'allais commettre une sottise ! » se dit-il… Et, en effet, il en commettait souvent. Mais le bon cornette ne les lui reprochait pas ; il le laissait parler, et se réjouissait de penser que le rude ferrailleur avait le désir de s'instruire.

Hélas ! Dieu sait pourquoi Avdieï interrogeait son ami ; mais ce n'était point par le désir de s'instruire. C'était peut-être pour tâcher de se rendre compte à lui-même de son état intellectuel, pour savoir s'il avait la tête stupide ou seulement privée d'instruction. Quelquefois il se disait avec un amer sourire : « C'est positif, je suis complètement sot. » Et alors il se relevait avec un air de bravade et fixait avec une méchante expression un regard provoquant sur ceux qui, en de tels moments, semblaient l'observer. « Ah ! vous avez de l'esprit, vous autres, murmurait-il, et vous avez de l'instruction. Mais n'essayez pas… »

Les officiers ne s'entretinrent pas longtemps de la subite liaison de Loutchkof avec le cornette. Ils s'étaient habitués à ses bizarreries. Kister vantait partout son ami, et on ne le contredisait pas, car on craignait le ferrailleur, et cet étrange personnage ne prononçait jamais le nom du jeune cornette, mais il cessait de fréquenter le sentimental adjudant.

II

Les propriétaires de la Russie méridionale aiment à recevoir dans leurs maisons les officiers, à leur donner des bals et à chercher parmi eux des maris pour leurs filles. À dix minutes environ du village de Kirilof, où stationnaient les héros de cette histoire, se trouvait un certain Perekatof, possesseur d'un petit domaine, d'une assez jolie habitation et d'environ quatre cents paysans. Sa femme s'appelait Nenila Makarievna, et il avait une fille de dix-huit ans, nommée Maria. M. Perekatof avait servi quelque temps dans la cavalerie ; puis il avait quitté son régiment par amour pour les tranquillités champêtres, par son penchant pour la paresse, et il vivait comme vivent les gentilshommes campagnards qui n'ont qu'une médiocre fortune.

Sa femme appartenait, par une naissance peu légitime, à un personnage considérable de Moscou. Son protecteur l'avait fait élever avec soin dans sa propre maison ; mais, dès qu'il en avait trouvé l'occasion, il s'était hâté de la caser comme un objet d'un placement difficile, car elle n'était pas jolie et n'avait qu'une dot de dix mille roubles. Perekatof s'estima heureux d'épouser une personne qui avait reçu une si brillante éducation et qui tenait à une si haute parenté. Après le mariage, le noble dignitaire de Moscou continua à se montrer très affable envers le jeune couple : il daignait recevoir les cailles que Perekatof lui adressait, il l'appelait son ami et parfois même le tutoyait.

Nenila dominait son mari et gouvernait entièrement la maison, du reste avec intelligence et certainement beaucoup mieux que Perekatof n'eût pu le faire lui-même. Sans lui faire sentir trop rudement son joug, elle le tenait dans sa dépendance ; elle lui prescrivait elle-même les vêtements qu'il devait

porter, elle le faisait habiller à l'anglaise. Elle voulut aussi qu'il laissât croître sa barbe pour cacher une verrue qu'il avait au menton et qui ressemblait à une framboise mûre ; elle disait à ceux qui venaient la voir que, comme son mari jouait de la flûte, la barbe de la lèvre inférieure l'aidait à tenir plus aisément son instrument.

Dès le matin, Perekatof était peigné, frisé et paré d'une large cravate. Il paraissait assez content de son sort, faisait à peu près ce qui lui plaisait, dînait bien et dormait autant que possible. Les voisins disaient que Nenila avait introduit dans sa demeure des coutumes étrangères. Elle n'avait autour d'elle qu'un petit nombre de domestiques vêtus avec soin. Son amour-propre faisait son tourment : elle aspirait à voir son époux investi de quelque fonction élective dans la noblesse de district ; mais, tout en faisant chez lui de bons repas, les nobles du pays ne lui donnaient point leurs suffrages. Tantôt ils choisissaient le major Bourkoltz, tantôt un autre major en retraite. Ils trouvaient à M. Perekatof l'air un peu trop recherché.

Sa fille Maria lui ressemblait. Élevée avec la plus grande attention par sa mère, elle parlait parfaitement français et jouait très bien du piano. Elle était de taille moyenne, blanche et rondelette. Un bon et gai sourire animait sa figure un peu grosse ; ses cheveux blonds et ses yeux gris et le son harmonieux de sa voix produisaient une impression agréable. De plus, elle n'avait ni préjugés ridicules, ni affectation, et l'on ne pouvait s'empêcher de remarquer son instruction, très rare parmi les jeunes filles de la campagne, la facilité de son élocution, la simplicité de son langage, la calme et honnête expression de ses regards. Elle se gouvernait à peu près selon sa volonté ; sa mère ne lui imposait aucune contrainte.

Un jour, à midi, toute la famille était réunie au salon. M. Perekatof, portant un habit vert, une grande cravate à carreaux, pantalon de fantaisie, avec des guêtres, était assis près de

la fenêtre et attrapait gravement des mouches. Sa fille était penchée sur son métier de tapisserie ; sa petite main potelée, à demi couverte d'une mitaine noire, se levait et se baissait gracieusement sur son canevas. Nenila Makarievna était sur le divan, le front rêveur, les yeux baissés sur le parquet.

« Serge Sergévitch, dit-elle à son mari, vous avez envoyé des invitations au régiment ?

– Pour ce soir ? Sans doute. J'ai craint que nous n'ayons pas assez de cavaliers pour faire danser les jeunes filles. »

Serge soupira comme s'il était affligé de cette disette de cavaliers.

« Maman, s'écria tout à coup Maria, aurons-nous M. Loutchkof ?

– Qu'est-ce que M. Loutchkof ?

– Un officier. On dit qu'il est très intéressant.

– Comment donc ?

– Oui. Il n'est ni beau ni jeune ; mais tout le monde le craint, car c'est un terrible duelliste (Nenila fronça le sourcil), et je désirerais bien le voir.

– Qu'espères-tu voir, mon enfant ? demanda Perekatof.

Tu te figures peut-être un lord Byron (à cette époque, on commençait à parler en Russie de lord Byron). Quelle folie ! Regarde : moi aussi, dans mon temps, j'ai passé pour une mauvaise tête. »

Maria regarda son père avec surprise, sourit, puis l'embrassa. Nenila sourit aussi. Cependant Serge ne mentait pas.

« Je ne sais, reprit la maîtresse du logis, si nous aurons ce personnage. J'ai prié le colonel de nous amener ses officiers. Peut-être que M. Loutchkof daignera venir avec eux. »

Maria soupira.

« Ne va pas t'amouracher de lui, dit Serge Sergévitch. Je sais que les femmes à présent ont de tels enthousiasmes !...

– Non, mon père, » répondit naïvement Maria.

Nenila jeta un froid regard sur son mari.

Serge, après avoir quelques instants tourné entre ses doigts, d'un air confus, sa chaîne de montre, prit son pardessus, son chapeau et sortit pour visiter sa ferme. Son chien le suivait humblement et timidement. L'intelligent animal comprenait que son maître n'était pas le souverain de la maison et se comportait avec prudence et réserve.

Nenila s'approcha en silence de sa fille, lui souleva doucement la tête, et la regardant fixement :

« Tu te confesseras à moi, lui dit-elle, quand tu aimeras ? »

Maria baisa en souriant la main de sa mère et fit plusieurs fois un signe affirmatif.

« Songes-y, » ajouta sa mère en sortant pour rejoindre Serge.

Maria s'appuya sur le dossier de son fauteuil, la tête penchée sur son sein, les mains croisées, et longtemps regarda par la fenêtre, tandis qu'une légère rougeur colorait ses joues. Elle se releva pour se remettre au travail, perdit son aiguille, rêva, se rongea légèrement les ongles ; jeta un coup d'œil sur son épaule, sur son bras étendu ; puis tout à coup, quittant son siège, s'approcha de la glace, se mira, prit son chapeau et descendit dans le jardin.

Le soir, vers les huit heures, les invités arrivèrent. Nenila recevait gracieusement les femmes ; Maria les jeunes filles. Serge s'entretenait avec les propriétaires d'affaires agricoles et à tout instant regardait sa femme. Bientôt apparurent quelques officiers, puis le colonel suivi de l'adjudant, de Kister et de Loutchkof, qu'il présenta à la maîtresse elle-même.

Loutchkof la salua sans prononcer un mot ; Kister lui balbutia un compliment d'usage. Serge s'avança à la rencontre du colonel et lui serra vivement la main en le regardant avec expression dans le blanc des yeux.

Les danses s'organisèrent. Kister invita Maria à une écossaise. Cette danse florissait encore dans ce temps-là.

« Pourquoi donc, lui dit-elle quand elle se trouva avec lui à l'extrémité de la salle, votre ami ne danse-t-il pas ?

– Quel ami ? »

Maria lui indiqua Loutchkof.

« Il ne danse jamais.

– Pourquoi donc est-il venu ici ?

– Il désirait, répondit le cornette en souriant, avoir le plaisir… »

La jeune fille l'interrompit.

« Il me semble, lui dit-elle, qu'il n'y a pas longtemps que vous êtes dans notre régiment ?

– Dans votre régiment ? repartit Kister en souriant ; non, il n'y a pas longtemps.

– Et vous vous ennuyez dans ce pays ?

– Mais non, en vérité… D'abord j'y ai trouvé une société fort agréable… puis la nature. »

Le jeune officier se mit à faire une description de la nature. Maria l'écouta la tête baissée. Loutchkof, assis dans un coin, regardait d'un air indifférent les danseurs. « Quel âge a M. Loutchkof ? demanda tout à coup Maria.

– Trente-cinq ans, je crois.

– On dit que c'est un homme dangereux, violent.

– Il est un peu irascible, mais, du reste, bon garçon.

– On dit que chacun le craint. »

Kister sourit.

« Et vous, le craignez-vous aussi ?

– C'est mon ami.

– En vérité ! »

« À vous ! à vous ! » cria-t-on de tous côtés.

Les deux jeunes danseurs se mirent en mouvement et sautillèrent à travers la salle.

La danse finie, le cornette s'approcha du capitaine et lui dit :

« Je te félicite. La fille de la maîtresse de maison n'a fait que me parler de toi.

– Vraiment ! répliqua Loutchkof d'un ton dédaigneux.

– Heureux homme ! Elle est, ma foi, jolie. Regarde.

– Où est-elle ?

– Là.

– Oui, elle n'est pas mal. »

Et Loutchkof bâilla.

« Homme froid ! » s'écria Kister en courant inviter une autre danseuse.

Avdieï était réjoui de ce que son ami venait de lui dire, quoiqu'il bâillât, et qu'il bâillât même d'une façon inconvenante ; son orgueil était flatté d'éveiller la curiosité. S'il méprisait l'amour, ce n'était qu'en paroles : il savait qu'il lui était difficile de se faire aimer ; mais il pouvait aisément se poser comme un homme réservé et indifférent. Il n'était pas beau et n'était plus jeune, mais il jouissait d'une réputation singulière et s'était habitué à se repaître en silence de l'amère satisfaction de son isolement. Plus d'une fois déjà il avait attiré de son côté

l’attention des femmes, et quelques-unes avaient essayé de s’approcher de lui ; mais il les éloignait par sa rude impassibilité : il savait qu’à l’heure d’une entrevue, d’une déclaration, il se montrerait d’abord vulgaire et maladroit, puis grossier jusqu’à la platitude ou jusqu’à l’injure. Il se souvenait de deux ou trois femmes avec lesquelles il avait eu quelques rapports et qui, dès qu’elles l’avaient observé de plus près, s’étaient promptement éloignées de lui… Par suite de ces malheureux essais, il avait résolu de prendre son attitude énigmatique et de mépriser ce que le sort ne voulait point lui accorder. Les hommes, en général, ne professent pas un autre mépris. Loutchkof ne pouvait avoir une manifestation de passion franche, droite, spontanée ; il s’imposait un rôle même dans sa colère. Kister seul se trompait sur son compte ; il était le seul qui pouvait entendre sans répugnance les éclats de rire d’Avdeï ; les yeux du bon jeune Allemand pétillaient de joie quand il lisait quelques belles pages de Schiller au ferrailleur et que celui-ci baissait la tête d’un air farouche…

Kister dansa jusqu’à ce qu’il fût accablé de fatigue. Le capitaine ne quitta point son coin ; il fronçait les sourcils, jetait de temps à autre, à la dérobée, un regard sur Maria, et, dès qu’il rencontrait celui de la jeune fille, détournait les yeux avec une indifférence affectée.

Maria dansa trois fois avec le cornette. Le caractère enthousiaste du jeune officier attira sa confiance ; elle causa assez gaiement avec lui ; mais, au fond du cœur, elle était inquiète. Loutchkof l’occupait.

L’orchestre donna le signal de la mazourka. Les officiers se mirent en mouvement ; les talons de bottes résonnaient sur le parquet, les épaulettes voltigeaient sur les uniformes. Les fonctionnaires civils se montraient aussi animés que les officiers. Loutchkof restait immobile à sa place et suivait d’un regard indolent les groupes de danseurs. Soudain il se sentit frapper lé-

gèrement sur l'épaule, il se retourna. Un de ses camarades lui montra Maria. La jeune fille était là devant lui, les yeux baissées, et lui tendait la main. D'abord le sauvage capitaine la contempla avec surprise, puis déboucla son ceinturon, posa son chapeau par terre, s'avança gauchement à travers les fauteuils, prit la main de Maria et fit quelques tours dans la salle, mais sans s'égayer et sans sauter comme ses camarades. On eût dit qu'il accomplissait à regret un devoir fastidieux. Quant à la jeune fille, elle sentait son cœur battre.

« Pourquoi ne dansez-vous pas ? lui dit-elle enfin.

– Je n'aime point à danser, répondit-il… Où est votre place ?

– Là. »

Il la reconduisit à son siège, s'inclina froidement et retourna dans son coin ; mais, en secret, sa nature triomphait. Un sentiment de satisfaction lui remuait gaiement la bile.

Kister alla inviter Maria.

« Comme votre ami est étrange ! lui dit-elle.

– Ah ! il vous occupe bien, répondit-il en clignant finement ses beaux yeux bleus.

– Peut-être, reprit-elle, qu'il est malheureux !

– Lui, malheureux ! s'écria le cornette en riant. Quelle idée !

– Vous ne savez pas… vous ne savez pas, repartit Maria en secouant la tôle.

– Comment ! je ne sais pas ?... »

La jeune fille secoua de nouveau la tête ; elle regarda Loutchkof, qui, remarquant ce regard, haussa les épaules et se retira dans une autre chambre.

III

Quelques mois se sont écoulés. Le capitaine n'a point reparu chez les Perekatof. Kister, au contraire, y fait de fréquentes visites. Nenila aime à le voir. Mais ce n'est pas elle qui l'attire dans cette maison, c'est Maria. Dans sa candeur et son peu d'usage de la vie, il éprouve un grand plaisir dans un échange affectueux de pensées et de sentiments, et il croit naïvement à la possibilité d'une douce et ferme amitié entre un jeune homme et une jeune fille.

Un jour, les bons chevaux attelés à sa voiture l'emportaient rapidement vers la demeure de Perekatof. C'était en été : la température était lourde et chaude ; point de nuages au ciel ; mais à l'horizon s'élevait une sorte de vapeur épaisse qui annonçait un orage.

Les fenêtres de l'habitation que la famille Perekatof occupait dans la belle saison étaient, selon l'usage adopté dans ce pays, tournées au levant. Dès le matin, Nenila avait fait fermer les volets. Kister s'avança avec précaution dans le salon obscur ; la lumière n'y pénétrait que par les interstices des persiennes, se projetait en longs filets sur le parapet et se reflétait sur les murailles.

Kister fut, comme de coutume, très amicalement accueilli par toute la famille. Après le dîner, Nenila se retira dans sa chambre à coucher pour faire la sieste ; Serge s'assit dans le salon sur le divan ; Maria se plaça devant son métier, et le cornette se mit en face d'elle.

La jeune fille se pencha sur son canevas sans le découvrir et appuya sa tête sur sa main. Kister lui parlait ; elle l'écoutait d'un air distrait, comme si elle attendait quelque chose.

De temps à autre, elle jetait un regard sur son père, puis soudain étendant la main vers Théodore :

« Venez ici, dit-elle, et seulement parlez bas. Mon père est assoupi. »

En effet, Perekatof, la tête penchée sur le dossier du canapé et la bouche entr'ouverte, dormait selon son habitude.

« Que voulez-vous dire ? demanda Kister avec curiosité ?

– Vous allez vous moquer de moi.

– Comment donc ? »

Maria baissa la tête de telle sorte qu'elle ne montrait plus que la partie supérieure de son visage, le reste était caché entre ses mains ; puis, d'une voix timide et un peu embarrassée, elle demanda au jeune officier pourquoi il n'amenait jamais avec lui le capitaine.

Ce n'était pas la première fois que la jeune fille se souvenait de Loutchkof depuis le jour du bal.

Kister ne répondit pas.

Maria le regarda timidement à travers ses doigts.

« Faut-il, lui dit Théodore, vous exprimer franchement ma pensée ?

– Sans aucun doute. Pourquoi ne me la diriez-vous pas ?

– Eh bien, il me semble que Loutchkof a fait sur vous une grande impression.

– Non, répondit-elle en se penchant sur son canevas comme pour en observer de plus près le dessin. (En ce moment, un rayon de lumière dorée rayonnait sur ses cheveux.) Non, répéta-t-elle…, mais…

– Mais quoi ?

– Voyez donc si…, reprit-elle en levant la tête et en recevant le rayon de lumière dans les yeux. Pensez donc que…, s'il…

– Ah ! il vous manque ?

– Oui…, répliqua Maria à voix basse, en rougissant et en tournant la tête de son côté ; oui, il y a en lui je ne sais quoi… Vous vous moquez de moi ! » s'écria-t-elle tout à coup en regardant fixement Théodore.

Sur les lèvres du cornette errait un doux sourire.

« Je vous dis, reprit-elle, tout ce qui me passe par la tête. Je sais que vous êtes… (elle n'osait prononcer le nom d'ami), que vous êtes bon pour moi. »

Kister s'inclina ; Maria lui tendit la main en silence ; il lui baisa respectueusement le bout des doigts.

« Il est vraiment original ! ajouta-t-elle en se penchant de nouveau sur son métier.

– Original !

– Certainement. Il m’intéresse comme un original, pas autrement.

– Loutchkof, reprit gravement le cornette, est un homme remarquable, un homme distingué. On ne le connaît pas dans notre régiment ; on ne sait pas l’apprécier ; on ne le juge qu’à la surface. Sans doute, il est d’un caractère dur, singulier, impatient ; mais il a le cœur bon. »

Maria l’écoutait avec avidité.

« Je vous l’amènerai, poursuivit Théodore ; je lui dirai qu’il a tort de vous éviter, et que c’est une chose ridicule de sa part de se montrer si farouche…, je lui dirai !… Oh ! je sais bien ce que je dois lui dire… Mais vous ne supposez pas que je… »

Kister s’arrêta embarrassé, et la jeune fille était également confuse.

« Enfin, reprit-il, je pense qu’il vous plaira.

– Comme d’autres me plaisent.

– Bien ! bien ! je vous l’amènerai.

– Mais n’allez pas…

– Soyez sans inquiétude. Je vous en réponds, tout ira bien.

– Ah ! vous êtes… »

Maria ne put finir sa phrase, mais elle menaça du doigt le jeune officier.

M. Perekatof bâilla et ouvrit les yeux.

« Il me semble, murmura-t-il, que j'ai dormi. »

Maria et Kister se mirent à parler de Schiller.

Cependant Théodore n'avait pas la conscience en repos. Il sentait s'éveiller en lui un sentiment de jalousie et s'en faisait généreusement des reproches.

Nenila rentra au salon et l'on servit le thé. Serge fit plusieurs fois sauter son chien par-dessus un bâton, et raconta comment il lui enseignait lui-même toutes sortes de jolies choses. Le fidèle animal, comme s'il l'avait compris, agita modestement sa queue, se lécha les babines et cligna les yeux.

Vers le soir, un vent frais invitant à la promenade, on se dirigea vers un bois de bouleaux. Théodore regardait constamment la jeune fille, désirant lui faire signe qu'il remplirait sa mission. Maria était tour à tour gaie et pensive. Kister dissertait d'un ton assez emphatique, tantôt sur l'amour, tantôt sur l'amitié. Mais un regard scrutateur de Nenila l'interrompit tout à coup dans son discours.

Les rayons du soleil couchant resplendissaient à l'horizon. Devant la forêt de bouleaux s'étendait une large prairie. Maria eut envie de jouer au *gérelki*[11]. On fit venir les domestiques de la maison… Perekatof se plaça avec sa femme, Kister avec Maria. On se mit à courir en poussant de légers cris. Le valet de chambre en chef eut la hardiesse de séparer Serge et Nenila ; une femme de chambre se laissa respectueusement attraper par le maître. Kister ne se laissa pas séparer de sa compagne. – En venant le replacer dans les rangs, le cornette murmurait quelques mots à Maria, qui, le visage enflammé par ce rapide

---

[11] Un jeu où l'on se place par paires et une personne se met devant. – Les personnes placées derrière se mettent à courir, et celui qui est devant tâche de les désunir en en attrapant une. Celle qui reste seule se met devant à son tour.

exercice, l'écoutait en souriant et passait la main sur ses cheveux.

Kister partit après souper.

La nuit était calme et étoilée. Il ôta sa casquette. Il se sentait le cœur agité et un peu triste… « Oui, se dit-il, elle l'aime. Eh bien ! je justifierai sa confiance, je les rapprocherai l'un de l'autre. »

Quoique rien ne démontrât clairement les véritables sentiments de Maria à l'égard de Loutchkof ; quoique, en réalité, elle n'eût exprimé qu'un certain désir de curiosité, Kister composait déjà tout un roman et s'imposait à lui-même un devoir de conscience. À ce devoir il immolait ses propres inclinations. « J'y suis obligé, se disait-il, d'autant plus que jusqu'à présent je n'ai éprouvé qu'un loyal attachement. »

Il avait beaucoup lu, et par là se croyait expérimenté et sagace. Il ne se rendait pas compte à lui-même de la réalité de ses suppositions et ne comprenait pas le véritable caractère de la vie humaine, qui sans cesse se diversifie et ne se renouvelle jamais. Peu à peu il s'exalta dans ses projets et rêva avec émotion à la tâche qu'il devait accomplir. Être l'intermédiaire entre une timide jeune fille et un homme qui ne se montrait peut-être si endurci que parce qu'il n'avait encore pu ni aimer ni se faire aimer, les mettre en rapport l'un avec l'autre, leur expliquer à tous deux leurs propres sentiments, puis s'éloigner, sans laisser même soupçonner le sacrifice auquel il s'était condamné : quelle noble résolution !

Malgré la fraîcheur de la nuit, la figure du jeune rêveur était enflammée par l'ardeur de sa pensée.

Le lendemain, de bonne heure, il entra dans la chambre du capitaine.

Selon sa coutume, Loutchkof fumait sa pipe, assis sur son canapé.

Après lui avoir souhaité le bonjour, Kister lui dit d'un ton solennel :

« J'ai été hier chez les Perekatof.

– Ah ! répondit le capitaine avec son indifférence habituelle.

– Ce sont d'aimables gens.

– Vraiment !

– J'ai parlé de toi.

– Beaucoup d'honneur. Et avec qui ?

– Avec les parents et… avec la fille.

– Ah ! cette petite joufflue.

– Une charmante fille, Loutchkof.

– Toutes les filles sont charmantes.

– Non. Mais celle-là, tu ne la connais pas. Je n'ai pas encore rencontré une nature si spirituelle, si bonne, si intéressante.

– As-tu lu dans la *Gazette de Hambourg,* se mit à chantonner Loutchkof d'une voix nasillarde,

Comme quoi le célèbre Munnich

A battu ses ennemis[12].

– Mais je te parle de…

– Tu es amoureux d'elle, Thédo !

– Non, pas du tout. Je n'y ai pas même songé.

– Thédo, tu es amoureux d'elle !

– Quelle folie ! Comme s'il était possible…

– Je te dis, mon cher ami… i… i… i…, chanta le capitaine de nouveau, que tu es amoureux d'e… e… e… elle.

– Fi donc, Avdieï ! » s'écria Kister avec impatience. Avec tout autre, Loutchkof aurait persisté dans son idée ; mais il ne voulait pas contrarier le cornette.

« Allons, allons, dit-il, mon cher Ivan, ne nous fâchons pas, parle-moi allemand.

– Écoute, Avdieï, dit vivement Kister en s'asseyant près de lui : tu sais que je t'aime (Loutchkof fit une légère grimace) ; mais, je dois te l'avouer, il y a une chose en toi qui ne me plaît point, c'est que tu ne veuilles connaître personne, que tu te tiennes constamment à l'écart, et que tu fuies même les gens avec qui tu pourrais avoir des rapports agréables. Il y a pourtant des gens qu'il est bon de fréquenter. Eh bien ! j'admets que tu aies été trompé dans le cours de ton existence, que tu te sois endurci, que tu ne veuilles pas te jeter au cou du premier venu ; mais pourquoi éviter tout le monde ? »

Loutchkof continuait flegmatiquement à fumer.

---

[12] Plusieurs petits vers ; une espèce *de scie* de régiment.

« Il résulte de tes habitudes d'isolement que personne ne te connaît, si ce n'est moi ; les autres ont, de toi, Dieu sait quelles opinions… Avdieï, reprit Kister après un instant de silence…, tu crois à la vertu ?

– Croyez cela et buvez de l'eau, » répondit Loutchkof. Le jeune cornette lui serra la main.

« Je voudrais, poursuivit-il d'un ton de voix affectueux, te réconcilier avec la vie. Tu deviendras gai, riant ; tu te régénéreras. Quelle joie ce sera pour moi ! Seulement, permets-moi de faire mes combinaisons avec toi en un moment opportun. Voyons : c'est aujourd'hui lundi… demain mardi…, mercredi… Viens mercredi avec moi voir les Perekatof. Ils seront très contents de te recevoir, et nous passerons là quelques heureux instants… À présent, donne-moi une pipe. »

Avdieï restait immobile sur son canapé, les yeux fixés au plafond.

Kister alluma sa pipe, s'approcha de la fenêtre, et se mit à frapper avec ses doigts sur les vitres.

« Ainsi, dit tout à coup Loutchkof, on a parlé de moi dans cette maison ?

– Oui.

– Et qu'a-t-on dit ?

– On désire te connaître.

– Qui le désire ?

– Ah ! tu deviens curieux. »

Avdieï sonna et ordonna à son domestique de seller son cheval.

« Où vas-tu ?

– Au manège.

– Avdieï, c'est convenu. Nous irons chez les Perekatof ?

– Oui, répliqua d'un air nonchalant Loutchkof, en détendant sur son canapé ; nous irons.

– Quel homme ! » murmura Kister ; et il sortit tout pensif et soupira profondément.

IV

Maria s'approcha de la porte du salon lorsqu'on annonça l'arrivée du capitaine et du cornette ; puis elle entra précipitamment dans sa chambre et s'avança vers son miroir... Son cœur battait violemment. Une femme de chambre vint lui dire qu'on l'attendait au salon. Maria but un verre d'eau, s'arrêta un instant sur l'escalier, puis descendit. Son père n'était pas à la maison. Sa mère était assise sur le canapé ; Loutchkof dans un fauteuil, avec son chapeau d'uniforme sur ses genoux ; Kister à côté de lui. Tous deux se levèrent à l'approche de la jeune fille, le cornette avec son bon et amical sourire, Loutchkof avec un air grave et contraint. Maria les salua avec un certain embarras et s'assit près de sa mère. Bientôt pourtant elle se rassura et observa le capitaine : il répondait aux questions de Nenila brièvement, mais d'un ton inquiet ; il était timide comme tous les gens vaniteux.

Nenila proposa à ses hôtes de faire une promenade dans le jardin, et resta sur le balcon. Elle ne se croyait pas obligée de ne pas quitter sa fille des yeux et de la suivre partout pas à pas, avec un ridicule suspendu à son bras, comme la plupart des mères qui habitent la province.

La promenade dura assez longtemps. Maria s'entretint assez vivement avec Kister, mais elle n'osait ni le regarder, ni regarder le capitaine. Celui-ci ne disait rien. Quant au cornette, il était dans une sorte de surexcitation, il riait et causait beaucoup.

Dans le cours de la promenade, on passa près d'un ruisseau. À quelques pieds du rivage, un beau lis aquatique étendait sa fraîche corolle à la surface paisible de l'eau.

« Quelle charmante fleur ! » dit la jeune fille.

À peine avait-elle prononcé ces mots que Loutchkof, détachant son sabre, atteignit la tige délicate, et, en se penchant sur l'eau, réussit à la cueillir.

« Prenez garde ! s'écria Maria effrayée : l'endroit est profond. »

Loutchkof amena avec la pointe de son sabre la fleur sur le rivage, aux pieds mêmes de Maria, qui la prit et regarda avec une douce et riante expression le capitaine.

« Bravo ! s'écria Kister.

– Et je ne sais pas nager ! » ajouta Loutchkof.

Cette réflexion déplut à Maria.

« Qu'avait-il besoin, se dit-elle, de nous la faire ? »

Les deux amis prolongèrent leur visite jusqu'au soir. Il se passait dans l'âme de Maria quelque chose d'inaccoutumé. Plus d'une fois elle parut rêveuse et comme irrésolue. Sa démarche aussi était plus lente, et elle ne s'écartait plus de sa mère, elle semblait au contraire chercher ses regards et les interroger.

Dans la soirée, Loutchkof eut pour elle des attentions un peu gauches, mais cette gaucherie même flattait son innocent amour-propre.

Quand il partit avec son ami, en promettant de revenir prochainement, elle rentra dans sa chambre et promena ses regards autour d'elle avec une sorte d'étonnement. Nenila s'approcha d'elle, la caressa et l'embrassa selon sa coutume. Maria

entr'ouvrit les lèvres, comme pour lui parler, et ne put prononcer un mot. Elle voulait lui faire une révélation et ne savait quoi dire. Son esprit était dans un grand trouble.

En se couchant, elle mit dans un vase d'eau la fleur cueillie par Loutchkof, posa le verre sur la table de nuit, le prit entre ses mains lorsqu'elle fut au lit, et de ses lèvres de jeune fille effleura les fraîches pétales.

« Eh bien, dit le lendemain Kister à son ami, les Perekatof te plaisent-ils ? N'avais-je pas raison ? »

Loutchkof ne répondit pas.

« Mais parle donc.

– En vérité, je ne sais.

– Comment ?

– Eh bien, oui… cette jeune fille… Comment s'appelle-t-elle ? Maria, je crois…, n'est pas mal.

– Ah ! enfin ! » murmura Kister. Et il se tut.

Cinq jours après, le capitaine invita lui-même son ami à l'accompagner chez les Perekatof. Seul, il n'osait se hasarder à faire cette visite. En l'absence de Théodore, il aurait été obligé de soutenir lui-même l'entretien, et il redoutait une telle tâche.

À cette seconde visite, Maria parut plus à son aise et se félicita de n'avoir fait aucune confidence à sa mère. Avant dîner, Avdieï voulut monter un jeune cheval non dressé, et, malgré les bonds et les écarts de l'animal fougueux, parvint à le maîtriser. Le soir, il se mit à rire, à plaisanter d'une façon insolite ; et, quoique bientôt il sentît qu'il devait se modérer, il en avait assez

fait pour produire sur Maria une impression désagréable : elle en venait à ne plus savoir elle-même quel sentiment il éveillait en elle ; mais ce qui lui déplaisait de la part de cet homme singulier, elle l'attribuait encore à l'influence de son malheur et de son isolement.

V

Les deux amis renouvelèrent fréquemment leurs visites. La situation de Kister devenait de plus en plus pénible. Il ne se repentait pas de la résolution qu'il avait prise ; non ; mais il désirait abréger la durée de son épreuve. Son inclination pour Maria s'accroissait de jour en jour, et la jeune fille lui témoignait une notable bienveillance. Mais n'être qu'un intermédiaire, un confident, même un ami, c'était pour lui un rôle difficile et douloureux. Les gens qui s'enthousiasment à froid font de belles dissertations sur la sainteté, sur la grandeur de la souffrance. Pour un cœur simple et chaleureux comme celui du jeune officier, la souffrance n'avait aucun charme.

Un jour, Loutchkof vint le chercher pour faire une de leurs visites habituelles. Théodore lui répondit qu'il voulait rester au logis. En vain le capitaine pria, supplia, se fâcha ; Kister prétexta un mal de tête, et Loutchkof dut partir seul.

Depuis quelque temps, le ferrailleur était bien changé ; il ne troublait plus la tranquillité de ses camarades, il ne persécutait plus les novices du régiment. Quoiqu'il ne fût pas régénéré, comme Kister le lui avait prédit, il était cependant beaucoup plus calme. Jamais il n'avait mérité d'être comme un homme désenchanté, car il n'avait presque rien vu et rien éprouvé, et il était tout simple que l'image de Maria l'occupât. Au reste, son cœur ne s'était pas adouci ; seulement sa nature bilieuse s'était apaisée.

Quant à la jeune fille, elle éprouvait pour lui un sentiment étrange. Elle ne le regardait jamais en face et ne pouvait causer avec lui. Quand il lui arrivait de se trouver seule un instant près

de lui, elle avait une sorte de frayeur involontaire. Elle le regardait comme un être extraordinaire, et se sentait intimidée, elle s'imaginait qu'elle ne le comprenait pas et ne méritait pas sa confiance ; elle songeait à lui avec inquiétude, avec tristesse, mais constamment. La présence de Kister, au contraire, la soulageait et lui faisait du bien, quoiqu'elle ne lui donnât pas une vive émotion de joie ; avec lui elle pouvait causer des heures entières, s'appuyer sur son bras comme sur le bras d'un ami, le regarder affectueusement, s'arrêter à son sourire, et, cependant, elle pensait rarement à lui. Pour elle Loutchkof était une énigme ; le caractère de cet homme taciturne lui apparaissait comme une forêt ténébreuse dont elle essayait de pénétrer les profondeurs, de même que les enfants penchés sur la margelle d'un puits cherchent à voir ce qui se trouve au fond d'une eau noire et immobile.

En voyant Loutchkof entrer au salon, Maria d'abord eut un mouvement d'appréhension, puis elle se réjouit de cette visite. Il lui semblait qu'il y avait entre elle et lui un malentendu qu'elle n'avait jamais trouvé l'occasion d'expliquer.

Le capitaine annonça que son ami était indisposé. Nenila et Serge le plaignirent ; mais Maria regarda Loutchkof d'un air incrédule et attendit avec impatience ce qui devait arriver.

Après dîner, elle se trouva seul avec Loutchkof. Ne sachant que faire, elle se mit au piano ; ses doigts couraient vivement et convulsivement sur les touches d'ivoire ; puis elle s'arrêtait et attendait que Loutchkof lui adressât la parole. Loutchkof ne comprenait pas et n'aimait pas la musique. Maria lui parla de Rossini, qui commençait à être à la mode, et de Mozart. Avdieï lui répondit par quelques mots sans suite : Oui… Non… Sans doute… Très joli.

La jeune fille se mit à jouer des variations brillantes sur un thème de Rossini. Loutchkof écoutait, et lorsqu'elle se retourna

vers lui, le visage du capitaine exprimait un tel ennui, que Maria se leva et ferma le piano.

Loutchkof resta à sa place sans prononcer un mot.

« Eh quoi ! se dit la jeune fille avec impatience, ne veut-il donc pas ou ne peut-il pas parler ? »

De son côté, le capitaine se sentait très intimidé. De nouveau il était subjugué par sa défiance habituelle, de nouveau il s'emportait contre lui-même.

« C'est le diable, se disait-il, qui m'a mis en tête de m'accointer avec une fillette. »

En ce moment cependant, comme il lui eût été facile de toucher le cœur de Maria ! Quoi qu'il eût dit, cet homme dont elle se faisait une singulière idée, elle eût tout compris, tout pardonné, tout accepté.

Mais ce silence profond, désolant !... Des larmes de dépit humectèrent les yeux de Maria.

« S'il ne veut pas s'expliquer, se disait-elle, si je ne sais pas mériter sa confiance, pourquoi vient-il si souvent ici ? Mais peut-être qu'il faut que je l'amène moi-même à une explication. »

Et soudain elle se retourna, et fixa sur lui un regard si interrogateur, qu'il ne pouvait s'y méprendre et garder plus longtemps le silence.

« Maria Serjeievna, balbutia-t-il, je vous..., j'ai quelque chose à vous dire.

– Parlez, » répondit vivement Maria.

Le capitaine promena un regard inquiet autour de lui. « Pas à présent, reprit-il.

– Pourquoi donc ?

– Parce que je voudrais être seul avec vous.

– Nous sommes seuls.

– Oui…, mais pas ici… »

Cette réponse embarrassait la jeune fille.

« Mais, se dit-elle, si je refuse, tout est fini. »

La curiosité perdit Ève.

« Eh bien, répliqua-t-elle, j'accepte.

– Où donc ? quand ? » Maria réfléchit un instant.

« Demain soir, reprit-elle. Vous connaissez le bois près de Dolguin ?

– Derrière le moulin ? »

Maria lit un signe de tête affirmatif.

« À quelle heure ?

– Vous attendrez. »

Elle n'en put dire plus ; sa voix était comme étranglée. Elle pâlit et s'enfuit dans sa chambre.

Un quart d'heure après, Perekatof reconduisait, avec sa politesse habituelle, le capitaine dans l'antichambre, lui serrait la main amicalement et l'engageait à revenir bientôt.

Puis, après avoir dit adieu à son hôte, il s'arrêta gravement devant un de ses domestiques et remarqua qu'il ferait bien de se faire couper les cheveux. Comme il ne recevait pas de réponse, il rentra d'un air embarrassé dans sa chambre, se mit sur son canapé et ne tarda pas à s'endormir.

Le soir, Nenila dit à sa fille :

« Tu es pâle aujourd'hui. Serais-tu malade ?

– Non, pas du tout. »

Nenila lui renoua son fichu.

« Tu es très pâle. Regarde-moi, ajouta-t-elle avec cet accent de sollicitude maternelle où le commandement perce pourtant. Tes yeux n'ont pas leur vivacité habituelle. Tu souffres, Maria ?

– J'ai un peu mal à la tête, murmura Maria pour dire quelque chose.

– Ah ! j'avais deviné. Cependant tu n'as pas la peau chaude, » reprit sa mère en lui mettant la main sur le front.

Maria se baissa et ramassa une vétille sur le parquet.

Nenila enlaça légèrement de ses deux mains la jolie taille de sa fille.

« Il me semble, lui dit-elle d'un ton caressant, que tu as quelque chose à me dire. »

Maria eut un frisson intérieur.

« Moi ?… non, » répliqua-t-elle.

Son embarras passager n'avait pu cependant échapper à l'œil de sa mère.

« En vérité !… Voyons… Réfléchis. »

Maria s'était remise de son trouble, et, au lieu de répondre, elle baisa la main de sa mère.

« Et tu n'as rien à me dire ?

– Non, en vérité.

– Je te crois, répliqua Nenila après un moment de silence. Je sais que tu ne voudrais rien me cacher, n'est-il pas vrai ?

– Certainement. »

Maria pourtant ne pouvait s'empêcher de rougir.

« Et tu as raison. Ce serait très mal à toi de me cacher quelque chose… Tu sais que je t'aime.

– Oh ! oui.

– Cela suffit. Mais, dis-moi, reprit-elle du ton d'une personne qui fait une question insignifiante, de quoi as-tu parlé aujourd'hui avec Avdieï ?

– Avec Avdieï ? répondit froidement la jeune fille, de toutes sortes de choses.

– Te plaît-il ?

– Il ne m’est pas désagréable.

– Te rappelles-tu quel désir tu avais de le connaître et comme tu étais agitée ? »

Maria se détourna un peu confuse.

« Quel étrange personnage ! » ajouta Nenila avec une bonhomie calculée.

La jeune fille voulut défendre le capitaine, mais elle se ravisa à temps.

« Étrange, en effet ! répliqua-t-elle négligemment ; mais il a des qualités.

– Je n’en doute pas… Pourquoi donc Théodore n’est-il pas venu ?

– Il était indisposé… À propos, Théodore veut me donner son chien… Me permets-tu ?

– Quoi donc ? d’accepter ce présent ?

– Oui.

– Certainement.

– Merci ! merci ! »

Nenila s’avança près de la porte, puis soudain revint vers sa fille.

« Te rappelles-tu, lui dit-elle, la promesse que tu m’as faite ?

– Laquelle ?

– De m’avouer quand tu aimerais.

– Je m’en souviens.

– Eh bien, cela n’est pas encore venu ?… »

Maria éclata de rire.

« Regarde-moi. »

La jeune fille la regarda tranquillement.

« Non, cela n’est pas possible, se dit la mère avec plus de calme. Je me trompais… Où donc avais-je été prendre cette idée ?… Ce n’est encore qu’un enfant… un vrai enfant. »

Elle sortit.

« Ah ! j’ai tort, » murmura sa fille.

VI

Kister était déjà couché lorsque Loutchkof entra dans sa chambre. Il était rare que la physionomie du ferrailleur n'exprimât qu'une émotion ; cette fois, elle exprimait en même temps une feinte indifférence, une joie grossière, le sentiment de sa supériorité et plusieurs sentiments contradictoires.

« Eh bien ! eh bien ! quelles nouvelles ? demanda vivement Théodore.

– Aucune. J'ai été là-bas. On te souhaite le bonjour.

– Tout le monde se porte bien ?

– Oui.

– A-t-on demandé pourquoi je ne t'accompagnais pas ?

– Oui, je crois. »

Loutchkof leva les yeux au plafond et fredonna une chanson d'un ton faux. Kister avait les yeux baissés et rêvait.

« Ah ! s'écria le capitaine d'une voix aigre et enrouée, tu es un homme spirituel, instruit, et pourtant, permets-moi de te le dire, quelquefois tu te fourvoies.

– Comment ?

– Par exemple, dans tes idées sur les femmes. Tu les exaltes, les femmes. Tu aimes à lire les vers qui les préconisent. À tes yeux, elles sont toutes des anges…, de vrais anges !

– J'aime et j'honore les femmes ; mais…

– C'est bien… C'est bon… Je ne veux pas disputer avec toi. Je ne suis qu'un homme tout ordinaire.

– Je voulais te dire que… Mais pourquoi précisément aujourd'hui…, à cette heure, t'avises-tu de parler des femmes ?

– J'ai mes raisons, » repartit Loutchkof en souriant d'un air significatif.

Kister l'observait attentivement. Il imagina, l'innocent cornette ! que Maria avait peut-être affligé, tourmenté le capitaine comme les femmes seules savent tourmenter.

« Tu es chagriné, mon pauvre Avdieï. » dit-il.

Loutchkof éclata de rire.

« Je n'ai nulle raison de me chagriner, » répliqua-t-il.

Puis il ajouta d'un ton de pédagogue :

« Je voulais seulement te faire remarquer, mon ami, que tu te trompes sur le compte des femmes. Crois-moi, elles sont toutes taillées sur le même patron et ne méritent pas qu'on se donne beaucoup de peine pour elles. Voilà, par exemple, Maria Perekatova…

– Eh bien ? »

Loutchkof frappa du pied le parquet et secoua la tête.

« Eh bien, poursuivit-il, ne dirait-on pas que je suis doué d'un attrait singulier ? Il n'en est rien et pourtant j'ai demain un rendez-vous. »

Kister se leva sur son séant, et, s'appuyant sur son coude, regarda Loutchkof avec surprise.

« Demain soir, près du bois, reprit flegmatiquement Avdieï. Ne va pas attacher à cela plus d'importance que moi. La jeune fille est jolie, ce n'est pas un mal. Je ne songe pas à me marier, mais à prendre quelque distraction. Je n'aime pas à m'embéguiner ; mais on peut se divertir avec une jeune fille, entendre avec elle le chant du rossignol. Qu'en penses-tu ? »

Loutchkof parla longtemps sur ce ton railleur. Kister ne l'écoutait plus ; il éprouvait une sorte de vertige ; il pâlissait et passait sa main sur son visage, tandis que le capitaine l'observait en clignotant, en se balançant et en s'étendant dans un fauteuil. Il attribuait l'émotion du cornette à la jalousie et en éprouvait une joie extrême.

Ce n'était pourtant pas la jalousie qui en ce moment affectait si vivement Théodore, c'était la froide indifférence et la grossière ironie avec laquelle Loutchkof parlait de Maria. Il continuait à regarder fixement le ferrailleur, et il lui semblait que, pour la première fois, il distinguait nettement ses traits. C'était donc là l'homme dont il avait cru devoir s'occuper ! C'était pour lui qu'il avait sacrifié sa propre inclination ! c'était là l'heureux résultat de l'amour !

« Avdieï, dit-il enfin, est-ce que tu ne l'aimes pas ?

– Ô innocence ! ô Arcadie ! » repartit Loutchkof avec un méchant sourire.

Cependant le bon Kister résistait encore à cette réponse.

« Peut-être, se dit-il, que Loutchkof affecte, selon sa coutume, une indifférence qui n'est plus en lui ; peut-être qu'il n'a pas encore trouvé de nouveaux mots pour exprimer ses nouvelles sensations. »

Mais, dans l'indignation de Kister, n'y avait-il pas aussi un sentiment caché ? S'il était si affligé de l'aveu du capitaine, n'était-ce point parce que cet aveu se rattachait à Maria ? Peut-être que le ferrailleur était vraiment amoureux d'elle ?… Mais non, non ; c'était impossible. Lui, amoureux ! ce vilain homme avec sa figure jaune et bilieuse, ses mouvements convulsifs, son gosier enflé par une joie brutale ! Non ; ce n'est pas ainsi que le jeune officier aurait révélé le secret de son cœur. Dans l'excès de sa félicité, il aurait embrassé son ami avec un affectueux transport, avec des larmes dans les yeux.

« Qu'en dis-tu, mon ami ? s'écria Avdieï. Cet événement t'étonne et te chagrine. Ah ! ah ! Thédo, avoue-le : je t'ai enlevé la princesse. »

Kister se retourna en silence du côté du mur.

« Expliquer mes sentiments à cet homme ! se dit-il ; non : non, il ne me comprendrait pas. Il m'attribue une pensée absurde ; soit ! »

Avdieï se leva.

« Je vois, dit-il d'un ton hypocrite, que tu as envie de dormir ; je ne veux pas t'en empêcher. Dors en paix, mon ami, dors. »

Et il sortit, très satisfait de lui-même.

Kister ne pouvait s’endormir ; il restait attaché à une même idée avec cette opiniâtreté bien connue des amants malheureux et qui produit sur leur esprit l’effet d’un soufflet de forge sur un charbon ardent.

« Si Loutchkof, se disait-il, n’a pour elle que de l’indifférence, si elle-même lui a fait des avances, il ne devait pas me parler d’elle d’un ton si méprisant et si injurieux. En quoi est-elle coupable ? Comment ne pas la plaindre, la pauvre fille inexpérimentée ?… Si pourtant elle lui a elle-même assigné un rendez-vous ! Loutchkof ne ment pas. Non, il n’a jamais menti. Mais peut-être qu’elle a tout simplement une innocente fantaisie… Mais elle ne le connaît pas, et il est dans le cas de l’outrager !… demain peut-être. En suis-je responsable ?… Eh ! n’est-ce pas moi qui ai fait son éloge, qui l’ai conduit dans cette maison ?… D’un autre côté, comment pouvais-je prévoir ?… Comment ! N’est-ce pas mon ami ?

« A-t-il jamais été vraiment mon ami ? Quel désenchantement ! quelle leçon ! »

Tout le passé tourbillonnait dans la tête de Kister.

« Oui, je l’ai aimé, se disait-il, et pourquoi ai-je cessé si vite de l’aimer ? Et pourquoi l’ai-je aimé… moi seul ? »

La généreuse âme du bon Allemand ne s’était attachée à Loutchkof que parce que les autres s’éloignaient de cet homme insupportable. Mais le candide Kister ne savait pas lui-même jusqu’où s’étendait sa bonté.

« Mon devoir, se dit-il enfin, est de prévenir Maria. Mais comment ? De quel droit irais-je m’immiscer dans cette affaire, dans l’amour d’un autre ? Parce que je sais ce que c’est que cet amour, parce que je connais ce Loutchkof ?… Hélas ! hélas ! ajouta-t-il avec douleur et des larmes dans ses paupières, c’est

une nature de roc. C’est moi qui suis coupable… C’est moi qui ai perdu cette pauvre fille !… Quel aimable couple !… Mais non, je suis un affreux égoïste. Je dois désirer du fond de l’âme qu’ils soient heureux… Heureux ! quand il se moque d’elle !… Mais pourquoi a-t-il ciré ses moustaches ?… En vérité, il me semble…

– Ah ! que je suis ridicule ! » ajouta-t-il en s’assoupissant.

VII

Le lendemain matin, Kister se rendit chez les Perekatof. Dès son arrivée, il remarqua un grand changement en Maria, et elle remarqua aussi un changement en lui. L'un et l'autre pourtant ne se dirent rien, et, contre leur coutume, ils passèrent ensemble péniblement la matinée.

Par des allusions détournées, par des mots à double entente, par des conseils affectueux, Kister voulait atteindre le but qu'il s'était proposé ; mais tous ses efforts furent inutiles. Maria remarquait avec inquiétude qu'il l'observait attentivement ; il lui semblait que ce n'était pas sans intention qu'il prononçait certaines paroles. Mais, dans son état d'agitation, elle ne croyait pas devoir se fier à ses remarques.

« Pourvu, se disait-elle à tout instant, qu'il ne reste pas ici jusqu'à ce soir, » et elle s'efforçait de lui faire comprendre qu'on n'avait point envie de le garder.

Kister voyait son trouble et devinait la crainte qu'elle éprouvait d'avoir un témoin de son amour, et plus il s'effrayait pour elle, moins il osait parler de Loutchkof, et Maria, de son côté, n'en parlait pas.

En même temps, le pauvre cornette commençait à se rendre plus clairement compte à lui-même de ses propres sentiments. Jamais la jeune fille ne lui avait paru plus charmante. Évidemment, elle n'avait pas dormi de toute la nuit : des teintes rosées se dessinaient sur sa figure pâle ; son corps était légèrement ployé, et un sourire languissant errait à son insu constamment sur ses lèvres ; de temps à autre, un rapide frisson

courait sur ses épaules blanches ; ses yeux s'allumaient, puis tout à coup s'éteignaient. Nenila s'assit près de Kister et l'interrogea peut-être à dessein sur Avdieï ; mais Maria était, comme disent les Français, armée jusqu'aux dents et restait sur ses gardes. Ainsi s'écoula la matinée.

« Vous dînez avec nous ? » dit Nenila à Kister.

À cette demande, la jeune fille se détourna.

« Non, répondit Théodore en la regardant… Soyez assez bonne pour m'excuser… Mon service… mes devoirs… »

Nenila lui exprima ses regrets, puis ensuite Serge.

En passant près de Maria, le cornette avait l'intention de lui dire :

« Je ne veux gêner personne ; » mais, au lieu de prononcer ces mots, il s'inclina et murmura :

« Soyez heureuse… Adieu… Prenez garde… »

Et il disparut.

Maria poussa un profond soupir et s'effraya quand Kister fut parti. D'où venait son agitation ? De l'amour ou de la curiosité ? Dieu le sait. Mais nous répéterons que la curiosité suffit pour perdre Ève.

VIII

Ce que l'on appelait Dolgui-Lougue était un vaste champ situé sur la rive droite du Snèjeda, à une verste environ de la demeure de Perekatof. La rive gauche, couverte d'un épais taillis de chênes, descendait par une pente abrupte vers la rivière, à la surface de laquelle une quantité d'herbes aquatiques formaient une sorte de réseau qui la couvraient entièrement, à l'exception de quelques flaques, séjour constant d'une foule de canards sauvages. À une demi-verste environ de cette rivière, à droite du côté de Dolgui-Lougue, s'élevait une colline parsemée de noisetiers, de vieux bouleaux et d'autres arbres.

Le soleil était couché. Le moulin bruissait au loin, et ce bruit paraissait tantôt plus faible, tantôt plus fort, selon les bouffées du vent. Les chevaux du haras seigneurial paissaient nonchalamment dans la plaine. Un berger errait en chantant près d'un troupeau de moutons affamés, les chiens couraient en jappant après les corbeaux pour se désennuyer.

Loutchkof se promenait dans le bois, les bras croisés. Son cheval, qu'il avait attaché à un arbre, trépignait avec impatience et répondait aux hennissements des juments. Avdieï s'irritait et s'emportait selon sa coutume. N'étant pas encore sûr de l'amour de Maria, il était mécontent d'elle, mécontent de lui-même ; cependant son agitation dominait son mécontentement. Il s'arrêta enfin sous les rameaux d'un noisetier et en abattit les feuilles avec sa cravache. Soudain il entend un frôlement, il lève la tête ; à dix pas de lui est Maria, le visage empourpré par sa marche rapide, sans gants, un chapeau sur la tête et un fichu blanc noué à la hâte autour de son col. Elle baissa les yeux et parut hésiter un instant.

Avdieï s'avança vers elle d'un air gauche et avec un sourire forcé.

« Que je suis heureux ! murmura-t-il d'une voix à peine intelligible.

– Moi, je suis très contente de vous rencontrer, se hâta de dire la jeune fille. Je viens souvent ici me promener le soir, et… »

Le capitaine ne lui permit pas de continuer, dans son sentiment de pudeur, son innocent mensonge.

« Il me semble, reprit-il d'un ton grave, qu'il vous a plu vous-même…

– Oui, oui… répondit-elle précipitamment. Vous désiriez me voir… vous vouliez… »

Elle ne put en dire davantage, et Loutchkof également se taisait.

Maria leva timidement les yeux.

« Pardonnez-moi, dit-il sans la regarder. Je suis un homme tout simple, et n'ai pas l'habitude de faire des déclarations aux femmes… Je… je désirerais vous dire… mais il me semble que vous n'êtes pas disposée à m'entendre.

– Parlez.

– Vous l'ordonnez… Eh bien, je vous dirai franchement que depuis longtemps, depuis que j'ai eu l'honneur de vous connaître… »

Il s'arrêta. Maria attendait la fin de son discours.

« Au reste, reprit-il, je ne vois pas pourquoi je vous parle ainsi. On ne peut changer son sort.

– Quel sort ?

– Je le sais, répliqua Avdieï d'un air sombre ; je suis accoutumé à subir ses rigueurs. »

Il semblait à Maria qu'en ce moment le capitaine n'avait pas trop le droit de se plaindre de sa destinée.

« Il y a de bonnes âmes dans le monde, lui dit-elle en souriant… peut-être trop bonnes.

– Oui, Maria Serjeievna, vous m'en faites souvent souvenir, et je sais apprécier votre bonté… Je… je… Vous ne vous fâcherez pas ?

– Non. Que voulez-vous dire ?

– Je veux dire que vous me plaisez, Maria Serjeievna…, que vous me plaisez beaucoup…

– Je vous remercie bien, reprit la jeune fille confuse, le cœur serré par une impression d'attente et de frayeur. Mais voyez donc, monsieur Loutchkof, quel beau tableau ! »

Elle lui montrait la forêt voilée déjà par de grandes ombres, et d'un autre côté irradiée par les derniers rayons du soleil.

« C'est très beau, en effet, » murmura le capitaine, qui se réjouissait intérieurement de cette subite interruption dans sa déclaration.

Il était debout près de Maria.

« Vous aimez la nature, lui dit-elle tout à coup en le regardant avec ce doux, affectueux et curieux regard qui, de même que le son argentin de la voix, n'appartient qu'aux jeunes filles.

– La nature…, balbutia Loutchkof…, assurément… assurément. Il m'est agréable de me promener le soir, quoique je ne sois qu'un soldat et que je n'entende rien aux sentimentalités. »

Il répétait souvent qu'il n'était qu'un soldat.

Maria continuait à contempler en silence la prairie.

« Quelle singulière situation ! pensa Loutchkof ; si je m'en allais ? allons ! quelle folie. Hardi !… Excusez-moi, dit-il d'un ton qui ressemblait à celui de la plaisanterie ; mais je voudrais savoir de mon côté ce que vous pensez de moi…, si vous n'éprouvez pas aussi quelque chose… »

– Dieu ! qu'il est maladroit ! se dit Maria… Mais ne savez-vous pas, monsieur Loutchkof, lui répliqua-t-elle, que les femmes ne répondent jamais d'une façon positive à des demandes positives ?

– Cependant…

– Quoi donc ?

– Permettez… je voudrais savoir…

– Mais vous, dites-moi, n'est-il pas vrai que vous êtes un grand duelliste ? Dites la vérité, ajouta-t-elle avec une naïve curiosité. On affirme que vous avez tué plus d'un homme.

– Cela m'est arrivé, répondit négligemment Avdieï en se tirant les moustaches.

– Et c'est cette main-là qui… »

Cependant le sang de Loutchkof commençait à s'échauffer. Depuis plus d'un quart d'heure, une jeune fille était là devant lui…

« Mademoiselle, dit-il d'une voix brusque et dure, vous connaissez à présent mes sentiments, vous savez pourquoi j'ai désiré vous voir… Vous avez été assez bonne pour… Dites-moi à présent ce que je puis espérer. »

Maria tournait entre ses doigts un œillet. Elle regarda Avdieï de côté, rougit, et lui répondit en souriant :

« Vous dites des folies. »

Puis elle lui donna l'œillet. Le capitaine lui saisit la main.

« Vous m'aimez donc ? » s'écria-t-il.

La jeune fille se sentit comme glacée par la peur. Elle ne songeait pas à faire un aveu à Loutchkof, elle ne savait pas elle-même si elle l'aimait, et voilà qu'il veut l'obliger à se déclarer… il ne la comprend donc pas ?

Cette pensée surgit tout à coup avec la rapidité de l'éclair dans l'esprit de Maria. Dans son inexpérience, elle ne s'était pas attendue à un si vif dénouement. Tout le jour elle s'était demandé :

« Loutchkof m'aime-t-il ? »

Elle avait rêvé à une jolie promenade à faire dans la soirée, à un agréable mais très convenable entretien. Elle voulait coqueter un peu, apprivoiser cet être sauvage, lui donner sa main à baiser, et, au lieu de ce joli petit programme…, au lieu de cette innocente fin de soirée, tout à coup elle sentit sur ses joues les lèvres brûlantes, du ferrailleur.

« Soyez heureuse ! lui disait-il : il n'y a qu'un bonheur en ce monde. »

Maria, effrayée, se jeta de côté, et, toute pâle et frissonnante, s'appuya contre un bouleau.

Avdieï était confondu.

« Pardonnez-moi, murmura-t-il en s'avançant vers elle…, je ne songeais pas en vérité… »

Maria le regarda fixement sans pouvoir prononcer un mot. Un sourire désagréable errait sur les lèvres du capitaine, et des taches rouges éclataient sur son visage.

« Que craignez-vous ? lui dit-il. Ne voilà-t-il pas une belle affaire ! Entre nous, tout n'est-il pas ?… »

Maria gardait le silence.

« Voyons ! quelle niaiserie ! En voilà assez. »

À ces mots il lui tendit la main. La jeune fille se souvint de la recommandation du cornette :

« Prenez garde. »

Elle mourait de peur. Cependant elle put crier d'une voix assez distincte :

« Tanioucha. »

D'un des groupes de noisetiers sortit une robuste femme de chambre.

Avdieï frémit. Maria, tranquillisée par la présence de sa domestique, ne quittait plus sa place. Mais le ferrailleur tremblait de colère ; ses yeux étincelaient, ses poings se serraient, et il éclata d'un rire convulsif.

« Bravo ! bravo ! s'écria-t-il ; c'est à merveille, il n'y a rien à dire. »

La jeune fille était stupéfaite.

« Je vois, reprit-il, que vous avez pris vos précautions. La prudence est une bonne chose, les femmes savent l'employer. Les jeunes filles de notre temps sont plus habiles que les vieillards. Il est beau votre amour !

– Je ne sais, répliqua Maria, qui vous a donné le droit de me parler d'amour ?

– Qui ? Vous-même. »

Il sentait qu'il se perdait, mais il ne pouvait se contenir.

« J'ai agi étourdiment, répondit Maria ; j'ai cédé au désir que vous m'exprimiez. Je comptais sur votre *délicatesse,* et, comme vous ne comprenez pas le français, je vous dirai son synonyme en russe. »

Avdieï pâlit. La jeune fille venait de le blesser au cœur.

« Il est possible, répliqua-t-il, que je ne comprenne pas le français ; mais ce que je comprends, c'est qu'il vous a plu de vous moquer de moi…

– Non, pas le moins du monde ; au contraire, je vous plains.

– Ne me parlez pas, s'il vous plait, de vôtre pitié ! s'écria avec emportement Loutchkof ; je n'en ai que faire.

– Monsieur Loutchkof !

– Ne prenez pas vos airs de princesse ; c'est une peine inutile, ils ne m'intimident pas. »

Maria fit rapidement quelques pas en arrière et se retira.

« Faut-il, lui cria le capitaine, vous envoyer votre sentimental berger Kister ? »

Avdieï perdait la tête.

Ne serait-ce pas cet ami qui vous a prévenue ?… »

Maria ne lui répondit pas et s'éloigna agitée, effrayée encore, mais joyeuse. Il lui semblait qu'elle s'éveillait d'un songe pénible dans une chambre sombre, elle revoyait le soleil et respirait l'air libre.

Avdieï, en proie à une sorte de frénésie, promena quelques instants un regard effaré de côté et d'autre, brisa dans sa rage un jeune arbuste ; puis il s'élança sur son cheval, et l'éperonna si rudement et le tortura de telle sorte, que la pauvre bête, ayant franchi un espace de huit verstes en un quart d'heure, faillit périr le soir même.

Jusqu'à minuit, Kister attendit en vain le capitaine. Le lendemain matin il se rendit chez lui. Le domestique lui dit que son maître dormait et avait fait défendre sa porte.

« Mais moi, dit Kister, n'a-t-il pas demandé à me voir ?

– Non, » répondit le domestique.

Le cornette erra quelques instants, très tourmenté dans la rue, puis rentra chez lui. Son planton lui remit une lettre.

« D'où vient cette lette ? demanda-t-il.

– Du village de Perekatof » Kister sentit ses mains trembler.

« On vous envoie des compliments, reprit le domestique, et on attend la réponse. Faut-il donner un verre d'eau-de-vie au messager ? »

Kister déplia lentement la lettre et lut :

« Cher bon Théodore Théodorovitch, j'ai besoin, grand besoin de vous voir. Venez aujourd'hui, si c'est possible.

Ne refusez pas de vous rendre à ma prière ; je vous l'adresse au nom de notre vieille amitié. Si vous saviez… mais vous saurez tout…

« Au revoir bientôt, n'est-ce pas ?

« MARIA.

« *P. -S.* Venez sans faute aujourd'hui. »

« Ainsi, reprit le planton, vous me permettez de donner un verre d'eau-de-vie au messager ? »

Kister, absorbé dans sa rêverie, regarda son domestique et ne répondit pas. Le domestique sortit et dit à celui qui avait apporté la lettre :

« Mon maître m'a ordonné de te faire *boire* de l'eau-de-vie et d'en boire avec toi. »

IX

Lorsque Kister entra dans le salon de Perekatof, Maria l'accueillit avec une physionomie si riante et si épanouie, et lui serra si amicalement la main, que le jeune cornette sentit son cœur se dilater dans une émotion de joie. Mais, sans prononcer un mot, Maria sortit presque immédiatement. Serge, assis sur le divan, faisait une patience. Il engagea lui-même l'entretien ; mais, à peine avait-il commencé à parler, selon son habitude, des qualités de son chien, que Maria rentra, avec une ceinture de couleur, une ceinture qui plaisait particulièrement à Kister. Nenila entra en même temps et témoigna à Théodore une vive satisfaction de le revoir.

Le dîner fut très gai. Serge, s'enhardissant, se mit à raconter une des joyeuses fredaines de son jeune temps, chose qu'il ne faisait jamais pourtant sans détourner la tête comme une autruche, de peur de rencontrer le regard de sa femme.

« Allons nous promener, dit après dîner Maria à Kister avec cette voix insinuante à laquelle on ne résiste pas. J'ai besoin de vous parler de choses graves, très graves, ajouta-t-elle d'un ton solennel, en mettant ses gants de Suède. Maman, venez-vous avec nous ?

– Non, répondit Nenila.

– Eh bien, nous partons.

– Et où allez-vous ?

– À Dolgui-Lougue.

– Prenez avec vous Tanioucha.

– Tanioucha ! Tanioucha ! » s'écria la jeune fille en sautillant avec la légèreté d'un oiseau.

Un instant après elle se dirigeait avec Kister vers Dolgui-Lougue. En passant par le pâturage, elle donna à manger à sa génisse favorite, la prit par la tête, et obligea Kister à la caresser. Elle était toute joyeuse et causait beaucoup. Kister attendait avec impatience la grave confidence qu'elle lui avait annoncée. La femme de chambre se tenait à une distance respectueuse, et, de temps à autre, regardait finement sa maîtresse.

« Vous êtes fâché contre moi, Kister ? dit la jeune fille.

– Contre vous, Maria ? Et pourquoi donc ?

– Il y a trois jours… vous vous rappelez ?…

– Vous n'étiez pas de bonne humeur, voilà tout.

– Pourquoi marchons-nous ainsi séparément ? Donnez-moi le bras… Oui, voilà tout. Mais, vous non plus, vous n'étiez pas de bonne humeur.

– C'est vrai.

– Aujourd'hui vous me trouvez plus gaie, n'est-ce pas ?

– Oui, il me semble qu'aujourd'hui…

– Et savez-vous pourquoi ? ajouta-t-elle en secouant la tête et sans regarder le cornette. Moi, je le sais : c'est parce que je suis avec vous. »

Kister lui serra vivement la main.

« Mais pourquoi ne m'interrogez-vous pas ?

– Sur quoi ?

– Ne faites pas l'hypocrite… sur ma lettre.

– J'attendais…

– Oui, poursuivit-elle, je suis contente d'être avec vous, parce que vous êtes bon, doux, parce que vous n'êtes pas en état de… *parce que vous avez de la délicatesse*. Je puis vous dire à vous ces mots en français, vous comprenez le français. »

Kister comprenait le français, mais il ne comprenait pas trop Maria.

« Tenez, cueillez-moi cette fleur… celle-là qui est si jolie. »

Elle prit la fleur, la contempla un instant, puis soudain, dégageant son bras de celui de Kister, la lui mit en souriant à sa boutonnière. En ce moment, ses jolis doigts touchaient presque les lèvres du jeune homme. Il les regardait ; puis il leva les yeux sur elle. Alors elle inclina la tête comme pour lui dire :

« Je vous le permets. »

Kister baisa l'extrémité de ses gants.

Cependant ils approchaient du bois. Soudain Maria devint pensive et silencieuse. Ils arrivèrent à l'endroit où elle avait rencontré Loutchkof. L'herbe foulée aux pieds ne s'était pas encore relevée ; les rameaux abattus par la cravache du capitaine se flétrissaient ; les petites feuilles de l'arbuste qu'il avait brisé

pendaient tristement. Maria jeta un regard de côté et d'autre ; puis, se retournant vers Kister :

« Savez-vous, lui demanda-t-elle, pourquoi je vous ai amené ici ?

– Non.

– Ah !… Mais pourquoi donc ne me parlez-vous pas aujourd'hui de votre ami M. Loutchkof, dont vous faisiez si souvent l'éloge ? »

Le cornette baissa les yeux et ne répondit pas.

« Savez-vous, reprit Maria, non sans un certain effort, que je lui avais donné hier, ici même, un rendez-vous ?

– Oui, répliqua tristement Kister, je le savais.

– Vous le saviez ?… Maintenant je comprends pourquoi il y a trois jours… M. Loutchkof, à ce qu'il paraît, s'était hâté de se vanter de ses *conquêtes*. »

Kister allait répondre.

« Pas d'objection ! dit-elle ; le capitaine est votre ami. Vous voudriez peut-être le défendre ?… Ah ! vous connaissiez ce rendez-vous. Et pourquoi donc ne m'avez-vous pas empêchée de faire une telle sottise ? Pourquoi ne m'avez-vous pas prise par l'oreille comme un enfant ?… Vous connaissiez cette folie… Cela vous était donc indifférent ?

– Non ; mais de quel droit aurais-je ?…

– Quel droit ? Le droit d'un ami ; mais il est aussi votre ami… Cela me fait de la peine… Cet homme s'est conduit hier d'une façon… »

Maria se détourna : les yeux du cornette étincelaient, son visage avait pâli.

« Ne vous fâchez pas… Écoutez, Théodore, ne vous fâchez pas ; tout est pour le mieux. Je suis très contente d'avoir eu hier cet éclaircissement. Pourquoi pensez-vous que je vous parle ainsi ? parce que j'ai à me plaindre de M. Loutchkof ? Non, je ne veux pas m'en souvenir ; mais je suis coupable envers vous, mon bon Kister. Je veux m'expliquer… je veux vous prier de me pardonner et vous demander conseil. Vous vous êtes conduit envers moi si franchement ! je suis si à mon aise avec vous ! Vous n'êtes pas un Loutchkof.

– Loutchkof est disgracieux et grossier, répliqua Kister ; mais…

– Comment ! mais ! Osez-vous employer cette restriction ? Il est disgracieux, et grossier, et méchant, et vaniteux, entendez-vous ?

– Vous parlez sous l'influence de la colère, Maria, murmura Théodore.

– Quelle colère ? Regardez-moi, ai-je l'air d'être en colère ? Écoutez, pensez de moi ce que vous voudrez ; mais si vous pouviez supposer qu'aujourd'hui je me rapproche de vous par esprit de vengeance, oh ! alors, je serais profondément irritée… »

En prononçant ces mots, la jeune fille avait des larmes dans les yeux.

« Soyez franche, Maria.

– Oh ! le vilain homme ! le méchant homme ! Mais regardez-moi donc : est-ce que je ne suis pas franche avec vous ? est-ce que vous ne lisez pas au fond de mon cœur ?

– Eh bien, je vous crois, repartit Kister ; mais dites-moi ce qui vous a portée à donner ce rendez-vous à Loutchkof ?

– En vérité, je ne le sais pas moi-même ; il voulait me parler en tête-à-tête. Je me disais qu'il n'avait pas encore eu l'occasion de s'expliquer. Maintenant il l'a eue, et maintenant, je vous le déclare, il est possible que ce soit un être extraordinaire ; mais il est sot, vraiment ; il ne peut pas proférer deux mots, et il est fort impoli… Au reste, je ne dois pas trop l'accuser… Il m'a peut-être considérée comme une folle étourdie et sans raison. Je ne lui ai presque jamais parlé… il excitait ma curiosité, et je pensais qu'il avait conquis votre amitié…

– De grâce, s'écria Théodore, ne le regardez pas comme mon ami.

– Je ne veux pas vous désunir.

– Ô Dieu ! je suis prêt à vous sacrifier non seulement mes amis, mais encore… Entre Loutchkof et moi tout est fini. »

Maria l'observa attentivement.

« Eh bien, reprit-elle, que le ciel le garde ! Ce qui s'est passé me servira de leçon : c'est moi qui ai failli. Pendant plusieurs mois j'ai vu chaque jour un homme spirituel et bon, doux et affectueux, qui… » Maria hésita un instant, puis elle continua : « qui… à ce qu'il me semble, avait un peu de penchant pour moi ; et moi, folle que je suis, je lui ai préféré… non, je n'ai pas préféré, mais… »

Elle baissa la tête d'un air confus et se tut. Kister éprouvait une étrange émotion.

« Est-il possible ? » se disait-il en lui-même.

« Maria Serjeievna ! »

La jeune fille releva le front et le regarda avec des yeux pleins de larmes.

« Vous ne devinez pas, dit-elle, de qui je veux parler ? »

Théodore lui tendit la main. La jeune fille la saisit avec empressement.

« N'est-ce pas, lui dit-elle, que vous êtes mon ami, mon fidèle ami ? Eh quoi ! vous ne répondez pas ?

– Je suis votre ami, vous le savez, murmura-t-il.

– Et vous ne me condamnez pas ? vous me pardonnez ? Vous me comprenez ? Vous ne vous moquerez pas de cette pauvre fille qui un jour donne un rendez-vous à l'un, et le lendemain cause avec un autre… comme je cause avec vous ? N'est-ce pas, vous ne vous moquerez pas de moi ? »

Un vif incarnat brillait sur les joues de Maria, et ses deux mains s'appuyaient sur le bras de Kister.

« Me moquer de vous ! répondit Théodore. Moi ! moi ! je vous aime !… je suis amoureux de vous. »

La jeune fille se couvrit le visage de ses mains.

« Ne le savez-vous donc pas, que depuis longtemps je vous aime ? »

X

Trois semaines après cet entretien, Kister était assis seul dans sa chambre et écrivait à sa mère la lettre suivante :

« Ma chère mère,

« Je me hâte de vous faire partager ma joie… Je me marie. Cette nouvelle sans doute vous étonnera, parce que, dans mes dernières lettres, rien ne vous faisait pressentir cet événement, et que pourtant je suis habitué à vous mettre de moitié dans toutes mes impressions, dans toutes mes joies et tous mes chagrins. Si j'ai gardé le silence sur ce fait si important, c'est que d'abord il n'y a pas longtemps que je sais qu'on m'aime, et qu'il n'y a pas longtemps aussi que j'ai compris toute la force de mon attachement.

« Dans une des premières lettres que je vous ai adressées d'ici, je vous parlais de mes voisins les Perekatof. J'épouse leur fille unique Maria. J'ai l'intime conviction que je serai heureux avec elle, car elle m'a inspiré non point une passion éphémère, mais un vrai et profond sentiment dans lequel l'amitié s'unit à l'amour. Son doux et riant caractère s'accorde parfaitement avec mes vœux. Elle est instruite, spirituelle et très bonne musicienne… Si vous pouviez la voir ! Je vous envoie son portrait, que j'ai dessiné moi-même ; mais elle est cent fois mieux qu'on ne peut se le figurer d'après ce portrait. Déjà elle a pour vous une affection filiale et aspire à être près de vous. Mon projet est de quitter le service, de me retirer dans mes terres et de les administrer. Le père de Maria possède quatre cents paysans. Au point de vue de la fortune, vous voyez que je n'aurai pas à me repentir de ma résolution. J'ai demandé un congé pour me

rendre à Moscou, puis près de vous. Attendez-moi dans quinze jours au plus tard. Ma bonne chère mère, que je suis heureux ! Embrassez-moi… »

Le reste de la lettre ne peut intéresser nos lecteurs. Kister, ayant plié et scellé cette épître, se leva, s'approcha de la fenêtre, alluma une pipe, resta quelque temps pensif, puis revint à sa table. Il prit une feuille de papier de poste, trempa avec soin sa plume dans l'encrier, et resta quelques instants immobile avant de commencer a écrire. Il fronça le sourcil, il leva les yeux au plafond, essuya le bout de sa plume, et enfin traça en vingt minutes les lignes suivantes :

« Monsieur Avdieï Ivanovitch,

« Depuis notre dernière entrevue (il y a environ trois semaines), vous ne me saluez pas, vous ne me parlez pas, vous semblez m'éviter. Tout homme, sans doute, est libre de ses actions. Il vous a plu de rompre nos relations, et croyez bien que je ne m'adresse pas à vous en ce moment pour me plaindre de cette rupture. Je n'ai pas l'habitude de m'imposer à qui que ce soit ; il me suffit d'être ce que je dois être. Je vous écris à présent par un sentiment de devoir. J'ai offert ma main à Maria Perekatova. Elle l'a acceptée et ses parents ont consenti à notre union. Je vous annonce cette décision directement, sans intermédiaire, pour prévenir tout malentendu et toute fausse interprétation. À vrai dire, monsieur, je n'ai guère à m'occuper de l'opinion d'un homme qui ne s'occupe point de l'opinion des autres. Si je vous écris, c'est uniquement pour ne pas vous donner lieu de penser que j'ai agi et que j'agis à la dérobée. Vous me connaissez, j'ose le croire, et vous n'attribuerez point cette demande à quelque autre ridicule motif. Comme c'est la dernière communication que j'aurai avec vous, je ne puis, en mémoire de notre ancienne amitié, me dispenser de vous souhaiter toutes sortes de prospérités.

« THÉODORE KISTER. »

Le cornette envoya cette lettre à son adresse et demanda sa voiture. Joyeux et dispos, il se promena quelques instants dans sa chambre en chantant, sauta deux ou trois fois sur le parquet, prit un cahier de romances et le lia avec une faveur bleue. La porte s'ouvrit, et sur le seuil apparut Loutchkof, en surtout, sans épaulettes et sa casquette sur la tête.

Kister s'arrêta surpris au milieu de la chambre sans achever de nouer son cahier.

« Vous épousez Maria Perekatova ? » lui dit tranquillement Avdieï.

Kister fit un signe affirmatif, puis dit à Loutchkof :

« Monsieur, les gens comme il faut, quand ils font une visite, se découvrent la tête et souhaitent le bonjour.

– Excusez-moi, répliqua le ferrailleur en ôtant sa casquette : je vous souhaite le bonjour.

– Bonjour, monsieur Loutchkof. Vous me demandez si j'épouse Mlle Perekatova. N'avez-vous pas lu ma lettre ?

– Je l'ai lue. Vous vous mariez, je vous en félicite.

– J'accepte vos félicitations et vous en remercie. Maintenant il faut que je sorte.

– Je désirerais avoir une explication avec vous, Théodore Théodorovitch.

– Très volontiers. J'attendais, je vous l'avoue, cette explication. Votre conduite envers moi a été si singulière… et il me

semble que je l'ai si peu méritée… Vous plait-il de vous asseoir ? Voulez-vous fumer ? »

Le capitaine s'assit ; il tira ses moustaches et leva ses sourcils.

« Théodore Théodorovitch, pourrais-je savoir, dit-il, pourquoi vous avez si longtemps usé de dissimulation envers moi ?

– Comment donc ?

– Pourquoi vous avez pris l'apparence d'une bonne et candide créature, quand vous n'étiez qu'un pauvre être comme nous tous ?

– Je ne vous comprends pas. Ai-je commis quelque offense envers vous ?

– Vous ne me comprenez pas ?… Soit ! Je vais vous poser la question plus nettement. Dites-moi donc, je vous prie, si vous éprouviez depuis longtemps un penchant pour Maria, ou si vous avez été pris pour elle d'une passion subite.

– Je désire, répondit froidement Kister, ne pas vous parler de mes rapports avec cette jeune fille.

– Très bien, comme il vous plaira. Seulement vous me permettrez de penser que vous vous êtes joué de moi. »

Avdieï prononça ces mots lentement et en faisant différentes pauses.

« Vous ne pouvez avoir une telle idée, Avdieï, répliqua-t-il ; vous me connaissez.

– Je vous connais ! Qui donc vous connaît ? Âme étrangère… Forêt sombre… Camarade en apparence. Je sais que vous avez appendu aux murs de votre appartement différentes cartes géographiques. Je sais que vous prenez grand soin de votre personne. Voilà ce que je sais, et rien de plus. »

Le jeune cornette commençait à se fâcher.

« Puis-je vous demander, dit-il, quel est le but le votre visite ? Voilà trois semaines que vous ne m'avez pas salué, et maintenant il me semble que vous entrez chez moi avec l'intention de me railler. Je ne suis pas un enfant, monsieur, et ne permets à personne…

– Permettez, Théodore. Qui donc ose vous railler ? Je viens vous trouver. Je vous adresse tranquillement la simple question. Je vous prie de m'expliquer votre conduite envers moi. Laissez-moi vous le demander : n'est-ce pas que vous m'avez entraîné de force chez les Perekatof ? Ne m'avez-vous pas persuadé que je deviendrais un tout autre homme ? Ne m'avez-vous pas mis en relation avec la vertueuse Maria ? Pourquoi donc ne penserais-je pas que je vous suis de même redevable de l'aimable explication que j'ai eue avec elle et qu'elle n'aura pas manqué de vous rapporter en très bons termes ? Une jeune fille raconte tout à son fiancé, et ne peut oublier de lui raconter ses petites ruses… surtout lorsqu'elles sont innocentes. Pourquoi donc ne croirais-je pas que c'est grâce à vous que j'ai été ainsi joué ? C'est là sans doute la part que vous vouliez prendre à ma régénération.

– Écoutez, Avdieï, répliqua Théodore : si vous ne plaisantez pas, si vous êtes, ce qu'il paraît difficile d'admettre, persuadé de ce que vous dites, c'est mal à vous, c'est bien mal de parler d'une façon si injurieuse de mes projets. Je n'essayerai pas de me justifier ; j'en appelle à votre conscience et à vos souvenirs.

– Oui, je me souviens que vous étiez constamment à chuchoter avec Maria. Mais, ce qui est plus grave, permettez-moi de vous demander si vous n'avez pas été chez les Perekatof après l'entretien que j'avais eu avec vous, après cette soirée où je venais, sot que j'étais, vous faire part, comme à mon meilleur ami, de mon rendez-vous.

– Comment ! vous pourriez supposer ?

– Je n'attribue pas à un autre ce que je ne m'attribuerais pas à moi-même, répondit Loutchkof avec une froideur mortelle. Mais j'ose me flatter que les autres ne valent pas mieux que moi.

– Vous vous trompez, s'écria Théodore impétueusement. Les autres valent mieux que vous.

– J'ai l'honneur de leur en faire mon compliment. Mais...

– Mais, s'écria Kister avec impatience, rappelez-vous dans quels termes vous m'avez parlé de ce rendez-vous... Au reste, toute cette discussion est parfaitement inutile, je m'en aperçois. Pensez de moi ce qu'il vous plaira et agissez en conséquence.

– Voilà qui vaut mieux. Nous en venons à la franchise.

– Comment donc ?

– Je comprends votre situation, Théodore, ajouta le capitaine avec une hypocrite expression d'intérêt. Elle est désagréable, réellement désagréable. Un homme a joué un rôle, et personne ne remarquait en lui l'acteur...

– Si je pouvais penser, dit Kister avec une colère comprimée, qu'en ce moment vous parlez sous l'impression d'un douloureux sentiment d'amour, je vous pardonnerais et je vous

plaindrais… Mais, dans tous vos reproches, dans toutes vos calomnies, il n'y a qu'un mobile, la vanité blessée, et je ne puis avoir pitié de vous… Ce qui vous est arrivé, vous-même l'avez mérité.

– Eh ! bon Dieu ! comme il parle, ce jeune homme ! murmura Avdieï… La vanité ! c'est possible. Oui, ma vanité a été très profondément blessée. Mais qui n'a pas son amour-propre ? N'avez-vous pas le vôtre, vous ? Et, comme moi j'ai le mien, je ne permets pas qu'on me plaigne.

– Vous ne permettez pas ? Quelle expression, monsieur ! s'écria d'une voix hautaine Kister. N'oubliez pas, que nos liens sont rompus. Je vous prie de vous conduire envers moi avec les égards que l'on doit à un homme comme il faut.

– Nos liens sont brisés ! repartit Avdieï ; vous m'en faites souvenir. C'était par pitié pour vous que je ne vous saluais pas et que je ne vous accostais pas. Car si vous avez pitié de vous…, je ne voulais pas vous mettre dans une situation embarrassante, éveiller un remords dans votre conscience… Vous parlez de nos liens rompus, comme si vous aviez pu être encore mon ami après votre mariage ! Mais vous ne l'avez jamais été que pour me faire servir à l'amusement de Votre Seigneurie. »

L'injustice du capitaine harassait et irritait Kister. « Cessons, dit-il, ce pénible entretien. J'avoue que je ne conçois pas pourquoi vous êtes venu me voir.

– Vous ne le concevez pas ?

– Non.

– En vérité ?

– Je vous le répète.

– C'est étonnant, très étonnant ! Qui s'y serait attendu de la part d'un homme d'esprit comme vous ?

– Ayez donc la bonté de me faire connaître…

– Je suis venu chez vous, monsieur Kister, dit Loutchkof en se levant lentement… je suis venu chez vous pour vous appeler en duel. Me comprenez-vous à présent ? Je veux me battre avec vous. Eh ! vous croyez peut-être m'échapper ? Mais ne saviez-vous pas à quel homme vous aviez affaire ?

– Très bien ! répliqua froidement Kister ; j'accepte votre défi. Ayez la bonté de m'envoyer votre témoin.

– Oui, oui, murmura Avdieï, en restant encore à sa place comme un chat qui ne peut s'éloigner de sa victime… Oui, je le confesse, j'aurai un grand plaisir à voir entrer la balle de mon pistolet dans cette blonde tête idéale.

– Il paraît que vous injuriez encore après le défi, répliqua d'union de mépris Kister. Sortez, vous me faites pitié.

– Nous connaissons cela… de la *délicatesse*. Maria m'a dit ce mot français. Au revoir, à bientôt, Théodore Théodorovitch. »

Avdieï reprit sa casquette, salua et sortit.

Kister se promena quelques instants de long en large dans sa chambre. Sa figure était enflammée et son cœur agité. Il n'avait pas peur et n'était plus en colère ; mais il se demandait comment il avait jamais pu regarder un pareil être comme son ami. Quant au duel, il s'en réjouissait ; c'était une façon d'en finir une fois pour toutes avec cet homme et avec le passé, et d'entrer plus librement dans une nouvelle vie. Il lui semblait que l'image de Maria lui souriait et lui promettait la victoire.

« Non, non, se disait-il avec calme, je ne succomberai pas, je ne puis pas succomber. »

Sur la table était la lettre qu'il venait d'écrire à sa mère. Il se sentit un instant le cœur serré en la voyant, et à tout hasard il résolut de ne pas l'expédier immédiatement. En ce moment Kister éprouvait en lui cette sorte de surexcitation de force vitale que la plupart des hommes éprouvent en face d'un danger. Il réfléchit tranquillement aux diverses conséquences que ce duel pourrait avoir, se résigna à l'idée d'être pour quelque temps séparé de Maria, à souffrir ; puis il rêvait avec un ferme espoir à l'avenir ; il se promettait aussi de ne pas tuer Loutchkof.

Après ces diverses réflexions, il se procura un témoin, mit à la hâte ses affaires en ordre, et, dès qu'il eut dîné, partit pour le village de Perekatof. Toute la soirée il fut gai, peut-être trop gai.

Maria joua du piano ; elle n'avait pas le moindre pressentiment de ce qui venait de se passer et coqueta agréablement avec Kister. Au premier abord, cette insouciance affligea Théodore, puis il la considéra comme un heureux présage et s'en réjouit. De jour en jour Maria s'était attachée plus étroitement à lui ; le sentiment du bonheur était en elle plus fort que celui de la passion. Kister d'ailleurs la détournait des désirs exagérés, et elle se soumettait gaiement à son influence. Nenila aimait le jeune cornette comme un fils, et Serge, selon sa coutume, suivait l'exemple de sa femme.

« Au revoir ! dit Maria à Kister, en le reconduisant dans l'antichambre et en le regardant avec un doux sourire tandis qu'il lui baisait la main.

– Au revoir ! répondit avec confiance Théodore. Au revoir ! »

Mais, lorsqu'il fut à une demi-verste du village, il se leva dans sa voiture avec une pensée inquiète pour contempler encore les fenêtres de la jeune fille. Toute la maison était sombre comme un tombeau.

XI

Le lendemain, à onze heures du matin, le vieux major qui servait de témoin à Kister vint le trouver, et, en tirant ses moustaches grises, il maudissait Loutchkof. La voiture était attelée. Kister remit au major deux lettres : l'une pour sa mère, l'autre pour Maria.

« À quoi sert ? dit le vieil officier.

– On ne sait ce qui peut arriver, répondit Théodore.

– Quelle folie ! Nous le tuerons comme un perdreau.

– Que tout soit pour le mieux ! »

Le major plaça tristement les deux lettres dans sa poche. Ils se mirent en route. Près d'un petit bois, à deux verstes de Kirilof, ils furent rejoints par Loutchkof et par son témoin, le sentimental adjudant qui avait été autrefois son ami.

Le temps était superbe. Les oiseaux gazouillaient sur les arbres. À quelque distance un paysan bêchait la terre.

Tandis que les témoins réglaient les distances, établissaient les barrières, examinaient et chargeaient les pistolets, les deux adversaires restaient sur le terrain sans se regarder. Kister se promenait çà et là, d'un air insouciant, brandissant entre ses mains une baguette. Avdieï était immobile, les bras croisés, les sourcils froncés.

Le moment décisif approchait.

« À vos places, messieurs, » dirent les témoins.

Kister s'avança rapidement vers la barrière ; mais il n'avait pas fait cinq pas que son antagoniste tira. Théodore tressaillit, fit encore un pas, vacilla, pencha la tête ; puis ses genoux fléchirent et il tomba lourdement sur le sol. Le major se précipita vers lui.

« Est-il possible ? » dit le mourant.

Avdieï s'approcha de sa victime. Sa maigre et sombre figure eut une expression de dure et froide pitié. Il inclina la tête devant le major et l'adjudant comme un coupable, monta en silence à cheval, et se dirigea au pas vers la demeure du colonel.

Maria vit encore.

LES TROIS PORTRAITS

SCÈNES DE MŒURS RUSSES

AU XVIII[e] SIÈCLE

Les voisins ! voilà un des graves désagréments de la vie de campagne. J'ai connu un honnête propriétaire qui, dans chaque événement de son existence, s'écriait : « Dieu soit loué ! je n'ai point de voisins ! » et souvent, s'il faut que j'en fasse l'aveu, je n'ai pu m'empêcher d'envier le sort de cet heureux mortel. Mon domaine est situé dans un des gouvernements les plus populeux de la Russie. Je suis entouré d'une quantité de voisins, depuis les dignes, honorables rentiers qui portent un ample frac et un plus ample gilet, jusqu'aux jeunes étourneaux qui revêtent la redingote à brandebourgs. Dans cette nombreuse colonie, le hasard me fit pourtant un jour distinguer un homme aimable qui, après avoir été au service militaire, était venu se fixer à la campagne. Il racontait qu'il avait passé deux années dans le régiment de… et, en l'observant, je ne comprenais pas qu'il eût pu s'assujettir à ce point, non pendant deux ans, mais seulement pendant quelques jours, aux rigueurs de la discipline. Car il était fait pour la vie paisible, silencieuse des champs, pour cette sorte d'indolence végétative qui, soit dit en passant, a bien aussi ses charmes. Il tirait tout le parti possible de sa tranquille situation, s'inquiétant peu de la gestion de ses biens, dépensant environ dix mille roubles par an, satisfait d'avoir un excellent cuisinier (car il aimait la table) et de faire venir de Moscou les livres et les journaux publiés en France. Il ne lisait d'autre écrit russe que les rapports de son intendant, et non sans beaucoup de peine. Dès le matin, jusqu'à l'heure du dîner, s'il n'allait pas à la chasse, il ne quittait point sa chambre, et il s'amusait à regarder quelque dessin, ou il visitait une écurie, ou il entrait dans la

grange, et plaisantait avec les femmes qui battaient le blé et devant lui levaient avec ostentation leur fléau. Mais, après dîner, mon ami se plaçait devant un miroir et faisait avec soin une longue et minutieuse toilette, puis il se rendait chez quelque propriétaire du voisinage, glorieux père de deux ou trois belles filles, s'occupait très méthodiquement de ces filles, jouait avec elles à colin-maillard, rentrait chez lui assez tard, et dormait d'un doux sommeil. Il ne s'ennuyait pas, car, en réalité, il n'était point entièrement inoccupé ; la plus petite chose suffisait pour l'amuser comme un enfant. D'un autre côté, il n'avait aucun attachement à la vie. Lorsqu'il allait chasser le renard ou le loup, il lui arrivait fréquemment de lancer à bride abattue son cheval dans les ravins, de telle sorte que je ne comprenais pas que cent fois déjà il ne se fût cassé le cou. Il était de ces hommes qui ignorent eux-mêmes leur valeur, qui, sous une frivole apparence, semblent cacher une force secrète et d'énergiques passions. Mais il aurait fort mal reçu quiconque lui eût manifesté une telle pensée, et, quant à moi, je croyais reconnaître que s'il y avait eu, dans la jeunesse de mon ami, quelque violente agitation, cette agitation était depuis longtemps comprimée et apaisée. Il se montrait en général fort nonchalant et jouissait d'une très bonne santé. Au temps où nous vivons, il n'est pas possible de ne pas aimer les gens qui s'occupent peu d'eux-mêmes, car ils deviennent fort rares, et mon ami s'occupait très peu de sa propre personne. Mais j'ai assez parlé de lui, d'autant plus qu'il n'est pas la personne principale de mon récit. J'ajouterai seulement qu'il s'appelait Pierre Fedorowitch Loutchinof.

Un jour d'automne, une cohorte de chasseurs, dont je faisais partie, se rassembla chez lui. Toute la journée, nous courûmes à travers les champs ; nous tuâmes des loups, une quantité de lièvres, et nous regagnâmes sa demeure dans cette joyeuse disposition d'esprit où l'on se trouve après une bonne chasse. C'était le soir. Une brise fraîche agitait les cimes nues des bouleaux et des tilleuls qui entouraient la maison de Loutchinof. Nous descendîmes de cheval, et je m'arrêtai à contem-

pler la scène qui s'offrait à mes regards. Sur un ciel gris se déroulaient de longs nuages lourds. Les arbustes tremblaient et gémissaient au souffle du vent ; l'herbe jaune se courbait sur le sol ; une troupe de grives becquetaient dans les sorbiers un reste de grappes rouges flétries ; des mésanges sifflaient sur les branches légères du bouleau, et dans les villages résonnaient les rauques aboiements des chiens. Ce tableau produisit sur moi une impression pénible, et je m'en détournai avec plaisir pour entrer dans la salle à manger. Les volets de cette salle étaient fermés. Sur une table ronde, revêtue d'une nappe blanche, des flambeaux d'argent scintillaient entre les flacons de cristal remplis de vin rouge. Un bon feu était allumé dans la cheminée. Un maître d'hôtel à la tête chauve, dans la sévère tenue anglaise, se tenait debout devant une autre table, où une large soupière exhalait un fumet appétissant. Dans le vestibule, un autre respectable serviteur était occupé à frapper, selon les règles de l'art, du vrai vin de Champagne. Notre dîner fut ce qu'il devait être en telle circonstance, c'est-à-dire très gai. Nous racontâmes en riant nos diverses aventures de chasseurs, et, après être longtemps restés à table, nous nous installâmes autour de la cheminée, dans de longs fauteuils. Un grand bol en argent fut apporté près de nous, et bientôt nous y vîmes flamboyer le rhum. Pierre Fedorowitch était un homme de goût ; il savait qu'il n'y a rien de plus préjudiciable à la fantaisie que la froide et pédantesque lumière des lampes. Il fit enlever tous les candélabres et ne garda que deux bougies. Sur les murs s'étendait une ombre mystérieuse où se jouait le rayon de deux flambeaux et la lueur fantastique du bol de punch ; une douce et agréable quiétude remplaçait, dans nos esprits, la joie bruyante qui éclate ordinairement en un grand dîner

Les entretiens ont leur destin comme les livres, comme toutes les choses de ce monde. Notre entretien était en ce moment assez vif et assez varié. D'une question particulière nous passions à des idées d'un ordre général, pour rentrer ensuite, avec la même facilité, dans quelque détail de la vie journalière.

Tout à coup, il se lit un grand silence. Un ange planait sur nous[13] !

Je ne sais pourquoi mes compagnons avaient cessé leur entretien. Mais moi je me taisais, parce que mes regards s'étaient fixés sur trois portraits appendus à la muraille dans des cadres en bois noir. La couleur de ces tableaux était en plus d'un endroit effacée, écaillée ; cependant on distinguait encore les figures. Celui du milieu représentait une jeune femme vêtue d'une robe blanche, avec des dentelles et une haute coiffure du siècle dernier. À droite, sur un fond noir, se dessinait la ronde, grosse, bonne figure d'un homme de vingt ans, avec un front étroit, un nez camus et un sourire ingénu. Son toupet poudré et frisé à la française ne s'accordait guère avec l'expression de sa physionomie slave. Il portait un habit d'un rouge clair, orné de larges boutons, et tenait à la main des fleurs qui n'existent pas. Le troisième portrait, dessiné par un autre artiste beaucoup plus habile, représentait un homme d'une trentaine d'années, revêtu de l'uniforme vert du temps de l'impératrice Élisabeth, avec des revers rouges, une camisole blanche et une fine cravate en batiste. Une de ses mains s'appuyait sur une canne à pomme d'or ; l'autre était cachée sous sa camisole. Sur son visage sombre respirait un air d'arrogance hautaine. Ses larges sourcils déliés se croisaient sur des yeux noirs comme l'ébène, et sur ses lèvres pâles et minces errait un méchant sourire.

« Ah ! vous êtes occupé de mes portraits, me dit Pierre Fedorowitch.

– Oui.

---

[13] *Ein Engel schwebt über uns.* Expression proverbiale des Allemands qui fait une vraie et poétique image d'un de ces moments de silence qui ressemblent à un recueillement. *(Note du traducteur.)*

– Voulez-vous que je vous raconte l'histoire des trois personnes dont ils vous montrent l'image ?

– Faites-nous ce plaisir, » répondirent à la fois ses convives.

Pierre se leva, prit une bougie, s'approcha des tableaux, et d'un ton pareil à celui des industriels ambulants qui font voir des bêtes curieuses :

« Messieurs, s'écria-t-il, cette femme fut la fille adoptive de ma bisaïeule. Elle s'appelait Olga Ivanowna ; elle est morte il y a quelque quarante ans. Cet homme en uniforme est le sergent aux gardes, Basile Ivanowitch Loutchinof, qui, par la grâce de Dieu, termina sa carrière en l'an 1790 ; cet autre, auquel je n'ai point l'honneur d'être apparenté, s'appelait Paul Athanasewitch Rogatchef. Je ne sache pas qu'il ait été au service. Remarquez sur sa poitrine : ce trou distinct n'est point le résultat d'un accident. Asseyons-nous maintenant, et si vous avez quelque patience, écoutez. »

Puis, reprenant son ton de voix naturelle, il commença son récit en ces termes :

« Messieurs, je descends d'une famille assez ancienne. Si je ne m'enorgueillis point de mon origine, c'est que mes ancêtres ont été d'étranges dissipateurs, à l'exception pourtant de mon bisaïeul, Ivan Andrewitch Loutchinof. Celui-ci, au contraire, était extrêmement économe, et, sur la fin de sa vie, il devint même avare. Il vécut dans sa jeunesse à Pétersbourg, sous le règne d'Élisabeth. Il se maria et eut quatre enfants, dont trois fils : Basile, Ivan, Paul, mon grand-père, et une fille, qui s'appelait Natalie. À ces enfants, il adjoignit la fille d'un de ses parents éloignés, qui, dès son bas âge, se trouvait orpheline. C'était cette Olga dont je viens de vous montrer le portrait. Les paysans de mon arrière-grand-père lui envoyaient exactement

leur *obrok*[14], à moins qu'un désastre ne les en empêchât, mais jamais ils ne l'avaient vu. Un beau matin, le village de Loutchinof, privé de la présence de son seigneur, s'anima tout à coup. Une lourde voiture le traversa et s'arrêta devant l'*isba*[15] du staroste. Les paysans, émerveillés d'un tel événement, accoururent, et virent leur maître, leur maîtresse, avec leurs enfants, à l'exception de l'aîné, Basile, qui était resté à Pétersbourg. Depuis ce jour mémorable, Ivan Andrewitch ne quitta plus son domaine. Il se bâtit une maison, qui est celle où j'ai, messieurs, le plaisir de vous recevoir ; il construisit aussi une église et se mit à vivre de la vie de gentilhomme campagnard. C'était un homme d'une taille très élevée, maigre, silencieux, et fort lent dans ses mouvements. Jamais on ne le vit en robe de chambre sans être poudré. Ordinairement il se promenait les mains derrière le dos, en remuant gravement la tête à chaque pas. Chaque jour il se rendait dans une allée de tilleuls qu'il faisait planter, et il vécut assez pour jouir de l'ombre de ces arbres. Il parlait excessivement peu. On raconte que dans l'espace de vingt ans il ne parla qu'une fois à sa femme. Il faut dire, pour expliquer une telle taciturnité, qu'il vivait avec la pauvre Anna d'une façon étrange. Elle était chargée entièrement de l'administration de la maison ; à table elle s'asseyait à côté de son époux, mais il ne lui adressait pas un mot et ne lui prenait pas une seule fois la main. Cependant il est certain qu'il eût cruellement châtié quiconque aurait commis envers elle la moindre offense. Faible, timide, languissante, Anna passait de longues heures à genoux dans l'église, et jamais ne souriait. On a dit qu'avant de quitter Pétersbourg elle avait vécu avec son mari dans des rapports tout différents, mais qu'elle avait manqué à ses devoirs, et qu'il l'avait su. Quand il tomba malade de la maladie dont il devait mourir, elle ne le quitta pas un seul instant, et lui ne semblait pas s'occuper d'elle. Un soir, elle était assise près du lit où il souffrait d'une constante insomnie, la lampe était allumée de-

---

[14] Impôt annuel que le serf russe paye à son seigneur.

[15] Habitation du paysan russe.

vant les saintes images. Un domestique nommé Jouditch, dont je vous parlerai plus tard, qui le veillait, quitta pour un instant la chambre. Anna se leva et se jeta en sanglotant au pied de la couche de son époux, étendant les bras comme une suppliante et murmurant quelques paroles inintelligibles. Ivan la regarda, et d'une voie affaiblie, mais résolue, il s'écria : « Holà ! quelqu'un ! » Le valet rentra, Anna se releva et regagna sa place en chancelant.

Les enfants d'Ivan le craignaient extrêmement, et avaient une ardente affection pour leur mère, dont ils voyaient les souffrances, mais ils n'osaient lui témoigner leur amour, et elle-même paraissait les éviter.

Vous vous souvenez de mon grand-père, il marchait sur la pointe des pieds, et parlait à voix basse, tant est grande la puissance de l'habitude contractée dès l'enfance ; lui et son frère étaient d'un caractère doux, honnête, mélancolique ; ma grand'tante Nathalie, qui était de la même trempe, épousa un homme grossier et lui consacra un amour silencieux et une soumission d'agneau. Tout autre était Basile, l'aîné de ses enfants.

Comme je vous l'ai dit, son père, en partant pour Loutchinova, l'avait confié aux soins d'un de ses parents, voltairien déterminé.

Basile avait alors douze ans, il grandit sous cette tutelle et entra au service. Il était d'une taille élégante, alerte et vif dans ses mouvements, parlait le français à merveille et se glorifiait de son habileté à l'escrime. Bientôt on le distingua parmi les jeunes gens qui brillaient autour d'Élisabeth. Mon père m'a souvent raconté que de toutes les vieilles femmes qu'il avait connues, il n'en était pas une qui ne se souvînt avec un intérêt particulier de Basile Ivanowitch. Figurez-vous un homme doué d'une rare force de volonté, à la fois passionné et prudent, audacieux et

patient, très dissimulé au besoin, et très séduisant. Il n'avait ni conscience, ni délicatesse, quoiqu'on ne pût cependant le citer comme un homme positivement méchant. Il était avide d'indépendance, profondément égoïste ; mais il savait cacher cet égoïsme. Quand il prenait sa caressante expression de physionomie et son ton de voix doucereux, ceux-là mêmes qui connaissaient la froideur, la sécheresse de son âme ne pouvaient résister à son étonnante attraction. Constamment occupé de lui-même, il voulait obliger les autres à servir aussi ses intérêts, et il y parvenait, car il ne se laissait jamais déconcerter ; il ne craignait pas de flatter au besoin, et flattait habilement.

Dix ans après l'installation de ses parents à Loutchinova, il vint les voir avec son superbe uniforme d'officier de la garde, et pendant les quelques mois qu'il passa dans ce village, il fascina tout le monde, jusqu'à son rigoureux père. Oui, le vieil et rigide Ivan se plaisait à entendre son fils raconter ses galantes conquêtes. Quant à ses frères, ils restaient muets devant lui et le regardaient comme un être d'une nature extraordinaire. Sa mère éprouvait d'une autre façon le même charme, et pouvait à peine s'empêcher de témoigner à ce fils plus d'affection qu'à ses autres enfants.

Basile était venu à Loutchinova pour avoir, disait-il, la joie d'embrasser ses parents, mais surtout pour se procurer autant d'argent que possible. Il menait grand train à Pétersbourg et faisait des dettes. Ce n'était pas chose facile que de lutter contre la parcimonie de son père, et quoique le vieillard lui donnât d'une seule fois beaucoup plus qu'il ne donnait à ses autres enfants, Basile n'était pas satisfait.

Dans la maison était ce domestique Jouditch, dont j'ai déjà prononcé le nom, un vieux serviteur, grand, maigre, taciturne comme son maître. On disait qu'il avait lui-même provoqué la dissension des deux époux, en découvrant les relations d'Anna avec un des amis d'Ivan et en les révélant à celui-ci. Mais il est

probable qu'il regrettait profondément d'avoir trahi ce secret, car c'était un excellent homme, et mes paysans vénèrent sa mémoire. Jouditch possédait toute la confiance de mon arrière-grand-père. À cette époque, les propriétaires qui amassaient de l'argent ne le plaçaient point dans des maisons de banque ; ils le gardaient eux-mêmes dans leur cassette ou bien ils l'enfouissaient sous terre. Ivan enfermait le sien dans un coffre en fer qui était caché sous le chevet de son lit et dont Jouditch avait la clef. Chaque soir, en se couchant, le prudent vieillard faisait ouvrir ce coffre en sa présence, frappait avec un bâton sur les sacs qu'il avait remplis ; le samedi, il les déliait avec Jouditch et comptait avec soin son trésor. Basile connaissait ce secret et brûlait du désir de mettre la main sur cette épargne. En quelques jours il en vint à subjuguer tellement Jouditch, que le pauvre serviteur n'avait plus rien à lui refuser. Après l'avoir amené au point de soumission où il désirait, il se montra devant lui inquiet, embarrassé, et finit par déclarer à Jouditch qu'il avait des dettes de jeu, et que s'il ne se procurait pas l'agent nécessaire pour les payer, il se tuerait. Jouditch, à cet aveu, se jeta à ses pieds en sanglotant, le priant, le conjurant de penser à Dieu et de renoncer à ses horribles desseins. Basile ne répondit pas et s'enferma dans sa chambre. Un instant après, il entendit quelqu'un qui frappait avec précaution à sa porte. Il ouvrit et se trouva en face du malheureux domestique, qui lui apportait une clef en tremblant. Basile, sûr alors de s'en servir, affecta d'abord de ne pas vouloir accepter cette clef. Jouditch, les larmes aux yeux, le supplia de la prendre, et enfin l'officier y consentit. C'était le lundi. Basile, en s'emparant des roubles de son père, eut l'idée de les remplacer par des morceaux de tessons. Il se disait que le vieillard, en frappant chaque jour de la semaine sur les sacs avec sa canne, se contenterait de les entendre résonner à peu près comme de coutume, et il espérait remettre, le samedi, dans ces mêmes sacs, l'argent qu'il avait pris. Son père, en effet, ne s'aperçut point de la supercherie. Mais le samedi vint, et Basile ne pouvait opérer sa restitution. Il avait compté gagner au jeu une somme considérable chez un riche voisin, et c'était

lui au contraire qui avait perdu. Au jour habituel, Ivan ouvrit ses sacs et y trouva des tessons. Figurez-vous sa stupéfaction et sa douleur.

« Que signifie cela ? » dit-il à son domestique d'une voix de tonnerre.

Jouditch ne répondit pas.

« Tu m'as volé mon argent.

– Non.

– Eh bien ! on t'a pris la clef du coffre ?

– Non ! Personne n'a pris cette clef.

– Personne… Ah ! coquin, confesse ta scélératesse.

– Je ne suis pas un coquin.

– D'où viendraient donc ces tessons ? C'est donc ainsi que tu me trompes. Allons, pour la dernière fois, avoue ton crime. »

Jouditch baissa la tête et croisa ses mains sur son dos.

« Eh bien ! s'écria Ivan en fureur, tu passeras par les verges, comme tu le mérites.

– À moi les verges !… à moi !… murmura Jouditch.

– Pourquoi pas à toi ? Es-tu meilleur que les autres ? Toi, Jouditch, toi voleur ! Je ne m'attendais pas à une telle infamie de ta part.

– Ivan Andréitch, dit le vieux serviteur, mes cheveux ont blanchi à votre service.

– Je me soucie bien de tes services. »

Des gens de la maison entrèrent avec des verges.

« Étendez, dit Ivan, ce misérable par terre, et frappez vigoureusement. »

Sa figure était pâle, ses lèvres frémissaient, et il se promenait de long en large dans sa chambre comme une bête féroce dans sa cage.

Les gens hésitaient pourtant à accomplir son ordre.

« Qu'attendez-vous ? s'écria-t-il, faudra-t-il que je batte moi-même ce coquin ? »

Jouditch se coucha sur le sol en silence, et le supplice commença.

« Arrêtez, dit Ivan. Pour la dernière fois, Jouditch, je t'en prie, je t'en conjure, dis-moi la vérité.

– Je ne puis rien dire.

– Eh bien ! frappez !… »

Soudain la porte s'ouvrit, et Basile entra. Il n'était pas moins pâle que son père ; ses mains tremblaient, et sa lèvre supérieure se soulevait sur ses deux belles rangées de dents blanches.

« C'est moi, dit-il d'une voix émue, mais vigoureuse ; c'est moi qui suis le coupable ; c'est moi qui ai pris cet argent. »

À ces mots, les domestiques suspendirent l'œuvre du châtiment.

« Comment, c'est toi, Basile ! C'est toi, et sans l'aide de Jouditch !

– Non, répondit le vieux serviteur en se relevant péniblement ; j'ai été son auxiliaire ; je lui ai remis la clef. Ah ! mon petit père[16] ! Basile Ivanowitch, qu'avais-tu besoin de t'occuper de moi ?

– Ainsi voilà mon voleur, s'écria Ivan ; grand merci, Basile, grand merci ! Je réglerai mon compte avec toi, mon garçon. Et toi, Jouditch, tu auras aussi le tien. Et vous autres, pourquoi restez-vous là immobiles ? Ne reconnaissez-vous plus mon autorité ? »

Les verges furent remises en mouvement.

« Ne le touchez pas ! » s'écria Basile, en grinçant des dents.

Les domestiques ne l'écoutèrent pas.

« Arrière ! » reprit-il en se jetant au-devant d'eux.

Ils s'écartèrent.

« Ah ! une révolte ! » dit Ivan ; et, la canne à la main, il s'élança vers son fils. Basile recula de deux pas, saisit son épée et la tira à moitié hors du fourreau. Tous les assistants frémirent. Anna, attirée par le bruit, se montra sur le seuil de la porte, pâle et consternée.

---

[16] *Batiouchka,* dénomination affectueuse que les paysans russes donnent familièrement à leurs maîtres.

Tout à coup Ivan parut bouleversé. Ses pieds chancelaient, sa canne roula par terre ; il tomba dans un fauteuil et se voila le visage de ses deux mains. Pas une des personnes qui se trouvaient là n'osait faire un mouvement. Tous étaient comme pétrifiés. Basile rengaina par une saccade convulsive son épée, et dans ses yeux brillait un éclat sinistre.

« Retirez-vous ! retirez-vous tous ! » murmura Ivan d'une voix défaillante, sans se découvrir la face.

Tout le monde s'éloigna. Basile resta un instant à la porte, secoua la tête, embrassa avec ardeur Jouditch, baisa les mains de sa mère, et deux heures après il était en route pour Pétersbourg.

Le soir du même jour, Jouditch était assis sur le seuil d'une *isba,* se plaignant doucement des douleurs qu'il ressentait dans les membres. Les domestiques, groupés autour de lui, s'apitoyaient sur son sort et accusaient les rigueurs de leur maître.

« Assez, leur dit-il, assez. Pourquoi blâmer notre maître ? Après tout, notre petit père lui-même n'est pas satisfait de s'être montré si brave. »

Depuis cet événement, Basile ne reparut pas devant son père. Le vieillard mourut sans avoir revu ce fils ingrat, il mourut avec un chagrin de cœur que Dieu nous garde d'approfondir. Basile continua d'aller dans le monde et de dépenser gaiement son argent. De quelle façon il se procurait cet argent, c'est ce qu'il serait difficile de dire. Un domestique français, nommé Boursier, rusé, hardi, s'attacha à lui et l'aida dans une foule de mauvaises occurrences. Je n'ai point l'intention de vous raconter en détail les tristes aventures de mon grand-oncle. Il avait à la fois tant d'audace et d'astuce, tant de sang-froid et d'habileté,

qu'en vérité je ne comprends que trop l'ascendant indicible qu'il exerça sur les gens même les plus honorables.

Peu de temps après la mort de son père, il fut, malgré son habileté, appelé en duel par un mari qu'il avait offensé. Il blessa grièvement son adversaire ; mais, à la suite de cette affaire, il lui fut enjoint de quitter la capitale et de se retirer dans ses terres. Il avait alors trente ans. Vous pouvez vous imaginer avec quel sentiment cet homme, habitué à la vie du grand monde, revenait dans son village. On dit que, le long du chemin, plus d'une fois il descendit de sa kibitka, se plongea la tête dans la neige et pleura. Personne à Loutchinova ne reconnut dans le triste exilé l'élégant et pétillant officier de la garde : il ne parlait à personne. Du matin au soir il était à la chasse, il ne recevait qu'avec une visible impatience les témoignages d'affection de sa mère et se moquait impitoyablement de ses frères et des femmes qu'ils avaient récemment épousées.

Jusqu'à présent, je ne vous ai encore rien dit d'Olga Ivanowna. La pauvre orpheline n'était qu'une débile enfant lorsqu'on l'amena à Loutchinova. Elle faillit mourir en route. Ici elle fut élevée, comme on dit, dans la crainte de Dieu et de ses parents. Ivan et Anna la traitaient vraiment comme leur fille. Mais dans son cœur était cachée l'étincelle de la nature ardente qui devait se développer un jour. Tandis que ses frères et ses sœurs d'adoption n'osaient réfléchir aux causes de la triste désunion de leurs parents, Olga, toute jeune encore, s'inquiétait de la situation d'Anna. De même que Basile, elle avait l'amour de l'indépendance, et toute oppression la révoltait. En même temps qu'elle s'attachait de toutes les forces de son âme à sa bienfaitrice elle haïssait Ivan, et, plus d'une fois à table, elle arrêta sur lui un regard si hostile que le domestique qui servait le dîner en était stupéfait. Mais Ivan ne remarquait point ces regards, car il ne s'occupait guère de ses enfants.

Anna s'efforça d'abord de réprimer ces haineuses pensées, mais quelques questions hardies qui lui furent adressées par Olga la condamnèrent au silence. Ses enfants avaient une ardente affection pour la jeune fille, et la pauvre femme l'aimait aussi autant qu'elle pouvait aimer. Un long chagrin avait comprimé dans son cœur toute joie, toute chaleur de sentiment ; et rien ne démontre mieux le pouvoir de fascination de Basile, que la vivacité d'émotion qu'il avait réveillée dans l'âme de sa malheureuse mère.

À cette époque, on n'admettait guère les tendres effusions des enfants, et Olga n'osait manifester à Anna son profond attachement ; elle lui baisait seulement les mains avec ardeur, le soir en la quittant.

Il y a quelque vingtaine d'années, les jeunes filles russes ne lisaient que des romans dans le genre de *Fanfan et Lolotte, d'Alexis* ou *La maisonnette dans les bois ;* elles apprenaient à jouer quelque peu du clavecin et à chanter des chansons, comme celle qui commence par ces mots :

« Dans le monde, les hommes nous suivent comme des mouches. »

À dix-sept ans, Olga ne possédait pas même ces deux facultés. Elle savait à peine lire et écrire. Il nous serait difficile de décrire l'éducation des femmes russes du XVIIIe siècle. Nous pouvons en avoir une idée par nos grand'mères. Mais comment distinguer ce qu'elles avaient appris dans le cours de leur existence et ce qui leur avait été enseigné dans leur primitive jeunesse ?

Olga parlait un peu français, mais avec un accent russe très prononcé. L'époque où elle vivait ne connaissait pas encore les émigrés français. En un mot, avec toutes ses qualités naturelles, la jeune orpheline était un être un peu sauvage, et plus d'une

fois dans la simplicité de son âme elle corrigea de ses propres mains une servante inhabile.

Quelque temps avant l'arrivée de Basile, Olga fut fiancée à un jeune homme du voisinage, Paul Athanasewitch Rogatchef, un bon et digne jeune homme. La nature n'avait pas mis en lui une goutte de fiel. Les domestiques mêmes ne craignaient pas de lui désobéir ; ils sortaient quelquefois l'un après l'autre, laissant le pauvre Rogatchef à jeun ; mais rien ne pouvait lui enlever sa placidité. Dès son enfance, il s'était montré lourd, maladroit, et n'avait point voulu entrer au service. Un de ses plaisirs était de se rendre à l'église et de chanter dans les chœurs. Regardez cette ronde, honnête figure, cette bouche animée par un candide sourire : n'éprouve-t-on pas un sentiment de bien-être à la voir ? Son père allait de temps à autre faire une visite à Ivan, et, les jours de fête, conduisait avec lui le petit Paul, que les enfants de Loutchinova se plaisaient à tourmenter. Quand Paul fut devenu plus grand, il alla lui-même rendre visite à Ivan, devint amoureux d'Olga, et enfin lui offrit son cœur et sa main. Bien entendu que cette offre ne fut pas faite directement à elle-même, mais à ses protecteurs, qui acceptèrent cette gracieuse proposition sans même demander à la jeune orpheline s'il lui plaisait d'épouser Rogatchef. En ce temps-là, on n'employait point un tel luxe de précautions.

Au reste, Olga s'habitua bientôt à l'idée de se marier avec Paul, et il était impossible de connaître ce naïf, indulgent jeune homme sans s'attacher à lui. Je dois ajouter pourtant qu'il n'avait reçu aucune éducation. Il ne savait dire en français que bonjour, et, à part lui, il considérait ce mot comme une parole peu convenable. Une espèce de bouffon lui avait enseigné, en outre, le commencement d'une chanson française qu'il prononçait de telle sorte qu'on ne pouvait plus distinguer à quelle langue appartenaient ces strophes, dont il modulait à voix basse les vers travestis, chaque fois qu'il se sentait une lumineuse disposition d'esprit. Son père était aussi un excellent homme, tou-

jours vêtu d'une longue redingote en nankin, et répondant par un sourire affable à tout ce qu'on lui disait.

À partir du jour où les fiançailles furent résolues, le père et le fils furent très occupés. Ils faisaient de nouveaux arrangements dans leur habitation, ils y ajoutaient des galeries. Ils s'en allaient causer amicalement avec les ouvriers et leur porter de l'eau-de-vie. Au commencement de l'hiver, ces préparatifs n'étant point achevés, le mariage fut remis à l'été. La mort d'Ivan le fit ajourner au printemps suivant, et, sur ces entrefaites, Basile arriva. On lui présenta Rogatchef. Il fit à son futur beau-frère un très froid accueil, et, plus tard, l'effraya tellement par ses airs arrogants, que le timide Paul tremblait devant lui comme la feuille. Basile faillit un jour le faire mourir de honte, en lui proposant à lui, Rogatchef, de parier avec lui qu'il ne pourrait, en sa présence, cesser de sourire. Le pauvre Paul pleurait presque de confusion, et pourtant, en effet, un sourire contraint et niais ne quittait pas son visage ! Et Basile le regardait d'un air méprisant, en jouant avec les bouts de sa cravate de dentelle.

Quelques jours après, le père de Paul se rendit à Loutchinova, pour complimenter le superbe officier sur son retour dans la maison paternelle. Athanase était considéré dans le district comme un homme éloquent, c'est-à-dire qu'il possédait la faculté de raconter longuement des histoires locales, en y mêlant quelques ornements littéraires. Hélas ! cette fois, il ne put soutenir sa renommée ; il se trouva plus déconcerté que son fils et ne parvint qu'à balbutier quelques mots sans suite. Quoiqu'il n'eût jamais pris une goutte d'eau-de-vie, cette fois, dans son embarras, il en prit un verre pour boire à la santé de Basile, et essaya au moins de pousser un hum ! avec quelque assurance, mais sans pouvoir y parvenir.

À partir de ce jour néfaste, les Rogatchef se montrèrent plus rarement à Loutchinova. Ils n'étaient pas les seuls que Ba-

sile effarouchât. Ses frères, ses belles-sœurs, sa mère même éprouvaient devant lui une gêne pénible et le fuyaient. Basile devait certainement remarquer l'impression qu'il produisait, mais rien en lui n'annonçait l'intention de modifier sa manière d'être, quand soudain, au commencement du printemps, on le vit redevenir aimable et galant comme autrefois.

Le premier signe de cette subite révolution se manifesta dans une visite qu'il fit aux Rogatchef. En le voyant venir, les deux gentilshommes eurent un saisissement d'effroi ; mais bientôt leur crainte se dissipa. Jamais Basile n'avait été plus gracieux et plus gai : il prit le jeune Paul par la main, pour aller voir avec lui ses nouvelles constructions ; il s'entretint avec les ouvriers, leur donna toutes sortes de bons conseils, et s'exerça même à frapper quelques coups de hache ; puis, il voulut visiter les écuries, faire courir les chevaux ; enfin, il fut si charmant que les deux honnêtes Rogatchef, enchantés de sa cordialité, l'embrassèrent à plusieurs reprises et lui demandèrent la permission de le tutoyer. Dans la demeure de sa mère, en quelques jours, Basile se rendit de même agréable à tout le monde. Il imagina des jeux très amusants, réunit des musiciens, invita les voisins et les voisines, amusa les vieilles femmes par la façon dont il leur racontait de plaisantes anecdotes, fit la cour aux jeunes, organisa des feux d'artifice, des sérénades, des promenades sur l'eau, et, en un mot, mit tout en mouvement. La sombre et triste maison de Loutchinova prit subitement une animation et un éclat dont chacun parlait à plusieurs lieues à la ronde. Beaucoup de personnes s'étonnèrent de cette transformation, tous s'en réjouirent, et l'on faisait à ce sujet une foule de commentaires. Les gens les plus habiles prétendaient que Basile avait été longtemps en proie à un chagrin secret, mais qu'à présent il avait l'espoir de rentrer en grâce dans la capitale. Cependant, personne en réalité ne devinait la véritable cause de cette rapide métamorphose.

Olga Ivanowna était une jolie fille, non point par la régularité de ses traits, mais par la délicatesse, la fraîcheur de sa physionomie et la grâce de ses mouvements. Naturellement portée à l'indépendance, elle avait pris en grandissant, dans sa position d'orpheline, de la fermeté et de la prudence. On ne pouvait point la mettre au nombre des femmes indolentes et endormies ; un seul sentiment s'était cependant développé dans toute sa plénitude en elle : son sentiment de haine contre le vieil Ivan. D'autres émotions d'un caractère plus féminin pouvaient s'emparer fortement de son âme, mais il lui manquait cette vigoureuse énergie, cette puissance de concentration sans laquelle toute passion ne peut avoir qu'un cours éphémère. Dans ces tempéraments à demi décidés, à demi pensifs, les premières émotions peuvent être très impétueuses, mais bientôt ils en reviennent, surtout quand ils se trouvent en face des lois et des conventions sociales, car ils en redoutent les conséquences. Pourtant, je l'avoue sincèrement, ce sont ces femmes-là qui produisent sur nous les plus fortes impressions. »

En prononçant ces mots, notre hôte vida son verre de punch. « Mon brave ami, me disais-je en regardant sa ronde et placide figure, personne ne peut produire sur toi une forte impression. »

Après un moment de silence, Pierre Fedorowitch reprit son récit :

« Je ne crois pas, dit-il, à ce qu'on appelle l'aristocratie ; mais je crois au sang, à la race. Olga avait plus de sang que sa sœur d'adoption Nathalie. Vous me demanderez à quoi je reconnais cette différence ? À tout : aux contours de la main et des lèvres, au son de la voix, au regard, à la démarche, à la coiffure, aux plis du vêtement. Il y a dans ces menus détails une certaine… comment dirai-je ?… une certaine *distinction,* pour me servir d'un mot français (au diable la langue russe !). Quoique Olga possédât cette distinction, il est probable pourtant que Ba-

sile ne l'eût pas remarquée, s'il avait rencontré cette jeune fille à Pétersbourg. Dans son solitaire village, non seulement elle attira son attention, mais elle fut l'unique cause de ce changement dont tous les voisins de Loutchinova s'entretenaient.

Le fait est aisé à comprendre » Basile voulait se rendre la vie agréable et s'ennuyait dans sa morne demeure. Ses frères étaient de bons garçons, mais fort bornés : il ne pouvait avoir avec eux aucun épanchement. Sa sœur, en trois ans de mariage, était devenue trois fois mère ; entre elle et lui, il y avait un abîme. Sa mère passait son temps à se rendre à l'église, à prier et à jeûner. Restait la fraîche, timide et gracieuse Olga. D'abord Basile ne s'occupa pas d'elle. Qui pense à s'occuper d'une humble fille d'adoption, d'une pauvre orpheline ?

Un matin, il était descendu au jardin, et s'amusait à couper avec sa canne ces modestes petites fleurs jaunes qui, au commencement du printemps, éclosent sur le sol à peine reverdi. En se promenant au pied de la maison, il leva par hasard la tête et aperçut Olga. Elle était assise rêveuse à sa fenêtre, passant la main sur le dos d'un chat qui miaulait et agitait sa queue, et se délectait aux rayons du soleil. Olga portait en ce moment une robe blanche, à manches courtes, qui laissait voir ses beaux bras et ses épaules légèrement rosées : un petit bonnet ne comprimait qu'à demi ses boucles épaisses de cheveux soyeux, et un doux incarnat animait son visage ; elle venait de se lever. Son cou délié se penchait si gracieusement hors de la fenêtre, et il y avait dans toute sa personne tant de charme et tant d'attrait et de pudeur que Basile, qui était un connaisseur, s'arrêta à la contempler. L'idée lui vint aussitôt qu'il ne devait point laisser Olga dans sa naïve ignorance, qu'elle pourrait devenir avec le temps une femme fort agréable. Il s'approcha de la fenêtre, s'inclina devant la jeune fille et, lui prenant la main, y imprima en silence un baiser. Olga, toute troublée, jeta un cri, son chat s'enfuit dans le jardin ; Basile tenait en souriant la main de l'orpheline, elle rougit ; il la plaisanta sur l'effroi qu'il lui causait, et l'invita à

venir se promener avec lui. Tout à coup elle remarqua la légèreté de son vêtement, et, rapide comme une biche, elle s'enfuit dans sa chambre.

Ce fut ce jour-là que Basile alla faire sa visite aux Rogatchef, et, à partir de ce jour-là, qu'il se montra si riant et si animé. Il n'avait point cependant pour Olga un sentiment d'amour. Non : il se créait à lui-même une occupation, il se donnait un problème à résoudre, et se réjouissait de sa nouvelle activité. Au reste, il ne se faisait aucun scrupule de troubler le cœur de celle qui était la pupille de sa mère, la fiancée d'un honnête homme, et il ne se trompa pas un instant lui-même sur ses propres intentions ; il était sûr de ne pas épouser Olga. Peut-être y avait-il en lui quelque passion, non point une noble, généreuse passion, mais un violent désir. Je n'ai pas besoin d'ajouter qu'il ne pouvait éprouver une candide ardeur d'enfant, ni s'égarer en un rêve idéal. Il savait nettement ce qu'il voulait et marchait droit à son but.

Basile, je vous l'ai déjà dit, possédait le secret d'apprivoiser en fort peu de temps les personnes les plus timides et les plus prévenues contre lui. Olga cessa bientôt de le fuir : il lui révélait une nouvelle existence. Tantôt il lui apportait des cahiers de musique ; tantôt il lui donnait lui-même des leçons ; il jouait assez bien de la flûte ; il lui faisait des lectures et avait avec elle de longs entretiens. Peu à peu, la pauvre fille se trouva ébranlée, agitée et enfin subjuguée. Basile lui dévoilait des idées toutes nouvelles pour elle, dans un langage qu'elle comprenait. Elle en vint, à son tour, à lui faire l'aveu de ses pensées, et il l'aidait lui-même à trouver les expressions qu'elle cherchait, et, sans l'effrayer, tantôt il calmait, tantôt il surexcitait en elle les émotions. Il s'intéressait à l'éducation de cette créature ingénue, non point par la libérale intention d'éveiller et de développer ses facultés, mais pour la rapprocher quelque peu de lui. Il savait, d'ailleurs, qu'une jeune fille craintive, inexpérimentée, mais qui a de l'amour-propre, se laisse entraîner par l'esprit plus que par

le cœur. Il s'efforçait surtout d'agir sur son imagination. Souvent, le soir, elle le quittait avec un tel tourbillon d'idées nouvelles et d'images étranges que toute la nuit elle ne pouvait s'endormir. Alors elle collait, en soupirant, ses joues brûlantes sur son oreiller, ou se relevait et s'approchait de la fenêtre, contemplant d'un regard triste et avide le ciel obscur. Basile l'occupait tellement à toute heure, qu'elle ne pouvait plus détourner de lui sa pensée, et que bientôt elle ne se soucia plus de Rogatchef. Quand ce bon fiancé se trouvait à Loutchinova, l'astucieux Basile ne cherchait qu'à le distraire, par quelque jeu bruyant, par une promenade à cheval, par une course aux flambeaux. Malgré ces artifices, Paul remarquait avec douleur qu'il était traité à peu près comme un étranger par celle qu'il appelait déjà sa fiancée et qu'il devait un jour appeler sa femme. Mais, avec son inépuisable bonté, il n'osait lui adresser un reproche, de peur de l'affliger. Près d'elle, il se sentait embarrassé, et s'efforçait de dissimuler son embarras par ses perpétuelles complaisances.

Deux mois s'écoulèrent : Olga était vaincue. Le faible, le craintif Paul ne pouvait lui donner son appui, et elle se soumit sans résistance aux volontés de Basile. Quelque temps, sans doute, elle savoura les joies de l'amour, mais quoique son séducteur, à défaut d'une autre victime, ne s'éloignât pas d'elle et lui prodiguât au contraire les témoignages de sa tendresse, bientôt elle s'égara de telle sorte qu'elle ne pouvait trouver le repos dans l'amour. Effrayée de sa situation, elle n'osait plus réfléchir, elle ne pouvait plus se livrer à aucune de ses occupations habituelles. Un sombre chagrin lui rongeait le cœur. Quelquefois Basile réussissait encore à l'étourdir, à lui faire oublier ses anxiétés ; mais le lendemain, il la revoyait pâle, immobile, avec les mains froides et un morne sourire sur les lèvres. Et, chose étrange, jamais elle ne lui proposa de l'épouser. Ce fut un temps de rudes efforts pour Basile, mais nul effort ne pouvait l'effrayer. Il se comporta, en cette circonstance, comme un joueur expérimenté. Il ne pouvait compter sur la discrétion

d'Olga, qui à tout instant rougissait, pâlissait, pleurait, hors d'état de remplir son nouveau rôle. Il agit pour elle et pour lui. Sous sa turbulente gaieté, un observateur très perspicace aurait pu seul deviner une agitation fiévreuse. Il jouait avec ses frères, ses belles-sœurs, avec ses voisins et avec les Rogatchef, comme avec les pièces d'un damier. Constamment sur ses gardes, il avait l'air de l'homme du monde le plus insouciant, et pas un regard, pas un mouvement ne lui échappait. Chaque matin il rentrait dans l'arène, et chaque soir il avait remporté sa victoire. Une telle tâche ne le fatiguait pas : il dormait quatre heures par jour, mangeait peu, et se montrait toujours frais, alerte et riant.

Cependant, l'époque fixée pour le mariage approchait. Basile réussit à démontrer à Paul la nécessité d'un nouveau délai, et décida même le candide jeune homme à se rendre à Moscou pour y faire ses emplettes. Quant à lui, il écrivait lettres sur lettres à ses amis de Pétersbourg. Ce n'était point par considération pour Olga qu'il s'appliquait ainsi à écarter d'elle un soupçon dangereux, mais pour le plaisir qu'il éprouvait à lutter contre toute espèce de difficulté. Au reste, Olga commençait à l'ennuyer, et après la première explosion de sa passion, plus d'une fois il en vint à la regarder à peu près de l'air dont il regardait les Rogatchef. Pour tous ceux qui le voyaient, cet homme devait être une énigme. Sous son impitoyable froideur, parfois on aurait cru découvrir le feu d'une âme jeune et ardente, et dans ses discours les plus passionnés, on voyait se trahir sa froideur. Devant les étrangers, il se montrait à l'égard d'Olga tel qu'on l'avait toujours vu ; quand personne ne pouvait plus l'observer, il jouait avec elle comme la chatte avec la souris ; tantôt il l'épouvantait par ses sophismes ; tantôt il l'importunait par sa causticité, puis soudain, se précipitant de nouveau à ses genoux, il l'emportait comme dans un tourbillon, il l'apaisait par des protestations d'un amour qu'il croyait vraiment éprouver en ce moment.

Un soir, très tard, il était seul dans sa chambre, lisant avec attention des lettres qu'il venait de recevoir de Pétersbourg, quand sa porte s'ouvrit doucement, et, devant lui, apparut Catherine, la femme de chambre d'Olga.

« Que veux-tu ? lui dit-il d'un ton rude.

– Ma maîtresse vous prie de vouloir bien passer près d'elle.

– Je ne le puis à présent. Retire-toi. Eh bien, ajouta-t-il, en voyant que Catherine était toujours à la même place, que fais-tu là ? Ne m'as-tu pas entendu ?

– Ma maîtresse m'a chargée de vous dire qu'il faut absolument qu'elle vous voie.

– Pourquoi donc ?

– Vous le saurez. »

Il se leva, enferma ses lettres dans sa cassette et se rendit près d'Olga.

Elle était assise dans l'ombre, pâle et immobile.

« Que désirez-vous ? » lui dit-il d'une voix plus affectueuse.

Olga le regarda, frissonna et ferma les yeux.

« Qu'as-tu donc, ma chère Olga ? » s'écria-t-il en lui prenant la main.

Cette main était glacée.

Elle essaya de lui répondre et la parole expira sur ses lèvres. La malheureuse jeune fille subissait les conséquences de son fatal égarement.

Cette fois pourtant, Basile se sentit troublé. La chambre occupée par Olga n'était qu'à deux pas de l'appartement de sa mère. Il s'assit avec précaution près de son infortunée victime, lui prit les mains pour les réchauffer et lui parla à voix basse. Elle l'écoutait, la tête baissée, sans pouvoir répondre un mot, mais en frissonnant. Près de là, Catherine fondait en larmes. Dans la chambre voisine vibraient le mouvement d'une pendule et la respiration d'une personne endormie. Olga se releva de sa torpeur en pleurant et en sanglotant. Les larmes sont comme la fin d'un orage, elles soulagent le cœur. Quand la jeune fille fut un peu plus calme, elle vit Basile agenouillé devant elle comme un enfant. Il lui fit de tendres promesses, il lui donna une boisson rafraîchissante, la tranquillisa et se retira. Mais il passa le reste de la nuit sans se déshabiller, écrivit plusieurs lettres, brûla quelques papiers, puis prenant un médaillon en or qui renfermait un portrait de femme, aux cheveux noirs, à la physionomie voluptueuse et hardie, il le regarda longtemps, et se mit à marcher à grands pas dans sa chambre à coucher. Le lendemain, il fut choqué de voir les yeux rouges et enflés, le visage décomposé de la pauvre Olga. À la fin du déjeuner, il l'engagea à faire avec lui une promenade au jardin. Elle le suivit avec sa soumission habituelle.

Deux heures après, elle revenait dire à Anna que, se trouvant malade, elle allait se mettre au lit. Pendant cette promenade, Basile lui avait avoué, avec l'hypocrite apparence d'un profond regret, qu'il était secrètement marié, ce qui était faux. Ensuite, il commença à lui représenter la nécessité de se séparer de lui et d'épouser Paul. Olga le regardait avec terreur. Il continua à lui parler d'une voix froide, ferme, résolue ; puis finit par ces mots :

« Le passé est passé. Maintenant il faut agir. »

L'orpheline, tout entière en proie au sentiment de sa honte et au désespoir, pensait que la tombe lui serait un doux refuge, et pourtant attendait avec anxiété la décision de Basile.

« Il faut, dit-il, avouer ce malheur à ma mère. »

Olga devint pâle et ses genoux fléchirent.

« Ne craignez rien, ne craignez rien, continua-t-il, fiez-vous à moi. Je ne vous abandonnerai pas. Je prends tout sur moi… Vous verrez. »

La pauvre jeune fille arrêta sur lui un regard qui exprimait un amour dévoué, quoiqu'il n'y eût plus dans cet amour aucune espérance.

« Oui, reprit Basile, j'arrangerai tout pour le mieux, soyez-en sûre. »

Et lui baisant la main, il s'éloigna.

Le lendemain, Olga venait de se lever lorsqu'elle vit apparaître à la porte de sa chambre sa mère adoptive appuyée sur le bras de Basile. Anna s'approcha en silence d'un fauteuil et s'y assit. Basile se tint debout près d'elle. Ses sourcils étaient contractés et ses lèvres serrées. Irritée, indignée, sa mère essaya de prononcer quelques mots et ne put y parvenir. Olga la regardait avec effroi, son cœur battait violemment dans sa poitrine ; elle se jeta à genoux au milieu de la chambre en se voilant la figure avec ses mains.

« Ainsi c'est vrai…, murmura Anna. C'est donc vrai ? »

Et s'approchant de la jeune fille, elle la secoua rudement par le bras.

« Ma mère, dit Basile d'une voix suppliante, vous m'aviez promis de ne pas la maltraiter !

– Oui…, répondit-elle, mais qu'elle fasse sa confession ! Est-ce vrai ?

– Ma mère, reprit Basile en prononçant lentement ces mots : « Souvenez-vous !… »

Cette parole bouleversa la malheureuse Anna. Elle se renversa sur le dos du fauteuil en sanglotant.

Olga voulait aller se prosterner à ses pieds : Basile l'en empêcha et la fit asseoir sur un autre fauteuil. Anna continuait à gémir et murmurait des mots incompréhensibles.

« Écoutez, ma mère, dit Basile, ne vous désolez pas ainsi… Le mal n'est pas sans remède… Si Rogatchef… »

Olga se redressa en frémissant.

« Si Paul Rogatchef, continua Basile en fixant sur elle un regard impérieux, s'est imaginé qu'il pouvait impunément entacher l'honneur d'une noble famille !… »

La figure d'Olga prit une expression étrange.

« Dans ma propre maison ! murmura Anna.

– Calmez-vous, ma mère. Il a abusé de la jeunesse de votre pupille, de son inexpérience… Que voulez-vous dire ? » s'écria-t-il en remarquant que la jeune fille voulait parler.

Elle retomba atterrée sur son fauteuil.

« Je vais à l'instant chez Rogatchef. Je l'obligerai à se marier aujourd'hui même. Soyez convaincue que je ne lui permettrai pas de se jouer de nous.

– Mais… Basile… Basile ! » dit d'une voix tremblante Olga.

Il la regarda de nouveau froidement, et elle n'osa ajouter un mot.

« Ma mère, continua-t-il, promettez-moi de la laisser tranquille jusqu'à mon retour… Voyez, elle est à demi morte. Et vous aussi, vous avez besoin de repos. Fiez-vous à moi, je vous réponds de tout. En tout cas, ne vous tourmentez pas, et ne la tourmentez pas. Je pars, et je serai bientôt revenu… Venez, dit-il en se tournant vers sa mère, laissez-la seule, je vous prie. »

Anna se leva, se prosterna jusqu'à terre devant les saintes images, puis suivit en silence son fils. Olga la regardait immobile et muette. Tout à coup, Basile se rapprocha d'elle et, lui prenant la main, lui dit à l'oreille :

« Ayez confiance en moi, ne vous trahissez pas, et tout ira bien. Boursier, s'écria-t-il en descendant rapidement l'escalier, Boursier ! »

Un quart d'heure après, il était en voiture, accompagné de son domestique.

Ce jour-là, le vieux Rogatchef n'était pas chez lui. Il était allé à la ville voisine acheter des étoffes pour habiller ses gens. Paul se trouvait seul dans son cabinet, contemplant une collection de papillons. L'œil fixe, la tête inclinée, il piquait avec précaution une épingle entre les ailes fragiles d'un sphinx de nuit,

quand tout à coup il sentit tomber sur son épaule une main assez lourde, et aperçut Basile.

« Ah ! bonjour, » dit-il non sans quelque surprise.

Basile s'assit en face de lui.

Paul essaya de sourire, mais, en jetant un regard sur son voisin, il resta muet, la bouche béante.

« Dites-moi, Paul, demanda Basile d'une voix grave, êtes-vous dans l'intention de vous marier bientôt ?

– Moi… bientôt… sans doute… de mon côté… Mais comme vous et votre sœur… Quant à moi, je suis prêt.

– À merveille. Vous êtes toujours impatient, Paul ?

– Comment donc ?

– Écoutez, continua Basile en se levant, je sais tout. Vous me comprenez ; et je vous ordonne d'épouser demain, sans plus tarder, Olga.

– Permettez… permettez… vous m'ordonnez !… Quand j'ai cherché à obtenir la main d'Olga, personne ne m'en a donné l'ordre… et je vous avoue, Basile Ivanowitch, que je ne vous comprends pas.

– Vous ne me comprenez pas ?

– Non, en vérité.

– Me donnez-vous votre parole de vous marier demain ?

– Pardon ; n’est-ce pas vous-même qui avez retardé mon mariage ? Sans vous, ne serait-il pas célébré depuis longtemps ? À présent je n’ai nulle envie d’y renoncer. Mais que signifient vos injonctions et vos menaces ? »

Rogatchef s’essuya le front.

« Me donnez-vous la parole que je vous demande ? s’écria Basile après un instant de silence. Répondez oui ou non.

– Oui… je la donne… mais…

– Très bien… Pensez-y. Elle a tout avoué.

– Qui ?

– Olga.

– Qu’a-t-elle donc avoué ?

– Ah ! Paul Athanasewitch, comme vous avez été dissimulé avec moi !

– En quoi donc ? Je ne vous comprends pas. Non, positivement je ne vous comprends pas, et je ne puis imaginer ce qu’Olga a eu à vous confesser.

– Vous m’impatientez !…

– Que Dieu me fasse mourir si…

– Non, c’est moi qui te ferai mourir si tu ne te maries pas. Entends-tu ?

– Comment ! s’écria Paul, en se plaçant devant Basile. Que dites-vous ? Que voulez-vous dire d’Olga ?

– Tu es un gaillard rusé, mon ami, répliqua Basile en lui frappant sur l'épaule ; tu es bien rusé, avec ta modeste apparence.

– Mon Dieu ! mon Dieu ! c'est à me rendre fou ! Que voulez-vous donc dire ? Je vous en conjure, au nom du ciel ! »

Basile s'approcha de lui et lui murmura quelques mots à l'oreille.

Rogatchef poussa un cri.

« Est-il possible ? Olga Ivanowna ! Olga !

– Oui… Votre fiancée !

– Ma fiancée ?… Non, non, je ne la connais plus. Que Dieu lui vienne en aide ! Quant à moi !… Me tromper ainsi !… Olga ! Olga ! »

En prononçant ces mots, il pleurait.

« Merci, Basile Ivanowitch, merci, ajouta-t-il, je ne veux plus la voir. Ne m'en parlez plus. Hélas ! Seigneur, quel destin !

– Assez d'enfantillages ! reprit froidement Basile ; souvenez-vous que j'ai votre parole, et que demain vous l'épouserez.

– Non, Basile Ivanowitch, je vous le répète ; pour qui me prenez-vous ? Quel honneur voulez-vous me faire ? Votre très humble serviteur.

– Comme il vous plaira. Tirez votre épée.

– Pourquoi tirer mon épée ?

– Pourquoi ? Je vous trouve plaisant, dit Basile, en tirant de son fourreau une fine et flexible épée française, qu'il fit ployer sur le parquet.

– Vous voulez vous battre avec moi ?

– Sans doute.

– Mais je vous en prie, Basile Ivanowitch, mettez-vous à ma place, comment pourrais-je ?... Jugez-en vous-même, car j'ai des principes d'honneur et je suis gentilhomme.

– Vous avez des principes d'honneur, vous êtes gentilhomme, donc vous vous battrez.

– Basile Ivanowitch !...

Monsieur Rogatchef, il me paraît que vous avez peur.

– Non, monsieur. Vous avez cru m'effrayer ; vous vous êtes dit : je vais le menacer, il tremblera et cédera. Non. Je ne suis pas de ces gens que l'on terrasse ainsi. Quoique je n'aie pas été comme vous élevé dans une capitale, je n'ai pas peur.

– Très bien ; alors, en garde !

– Georges ! » s'écria Paul Athanasewitch.

Un domestique entra avec un visage bouleversé par la frayeur.

« Va me chercher mon épée... tu sais... elle est au grenier. »

Le domestique sortit. Paul était devenu extrêmement pâle. Il enleva avec précipitation sa robe de chambre, revêtit son ha-

bit rouge avec ses gros boutons, et noua sa cravate. Basile le regardait tout en faisant craquer les doigts de sa main droite.

« Ainsi, reprit Basile, vous consentez à vous battre ?

– Puisqu'il le faut ! répondit Paul en boutonnant à la hâte sa camisole.

– Croyez-moi… suivez mon conseil… mariez-vous. Quant au reste, fiez-vous à moi.

– Non, Basile Ivanowitch, c'est impossible. Je sais que vous me tuerez ou que vous me mutilerez. Mais j'aime mieux mourir que de me déshonorer. »

Georges rentra avec une vieille rapière dont la gaine était brisée, puis se retira vers la porte en pleurant. Paul lui ordonna de sortir. Puis se tournant vers son adversaire :

« Voudriez-vous bien, lui dit-il, remettre notre duel à demain ? Mon père n'est pas ici, et je désirerais pouvoir régler mes affaires.

– Ah ! voilà que vous reculez encore, mon petit monsieur !

– Non, non, mais réfléchissez vous-même.

– Vous me mettez hors de moi avec vos lenteurs. Pour la dernière fois, je vous le déclare ; vous allez me promettre de vous marier. Sinon, je vous rosse comme une bête et comme un lâche.

– Descendons au jardin, » murmura Paul.

Soudain la porte s'ouvrit, et la nourrice de Paul, la vieille Euphémie se précipita dans la chambre pâle et défaite, et se jetant par terre et embrassant les genoux de son jeune maître

« Mon petit père, lui dit-elle, mon enfant chéri, que vas-tu faire ? Ne désole pas tes pauvres serviteurs, mon petit père. Viens, mon doux pigeon, cet homme te tuera. Éloigne, éloigne ces armes. Mon enfant, je t'en conjure, crains Dieu. »

En même temps apparurent à la porte une quantité de gens effarés, et des vieillards à longue barbe.

« Retire-toi, Euphémie, retire-toi.

– Non, non, cher maître, je ne me retirerai pas. À quoi donc penses-tu ? et que répondrons-nous à Athanase, quand il reviendra ? Il nous chassera comme des misérables ! Et vous, ajouta-t-elle, en se tournant vers les paysans, pourquoi restez-vous là, immobiles ? Prenez par les épaules cet hôte maudit, jetez-le dehors, et qu'on ne le revoie plus ici.

– Rogatchef ! s'écria Basile furieux.

– Tu es folle, Euphémie, dit Paul avec douceur, et tu me déshonores. Va-t'en à la garde de Dieu. Et vous autres, retirez-vous. »

Basile s'approcha de la fenêtre, tira de sa poche un sifflet d'argent, et donna un signal auquel Boursier répondit. Puis il revint près de Paul, et lui dit :

« Cette comédie va-t-elle finir ?

– Je vous en prie encore, répondit Paul, accordez-moi jusqu'à demain pour faire mes dernières dispositions.

– Allons, je vois, répliqua Basile, de quelle façon il faut vous parler… » Et il leva sa canne.

À ce geste, Rogatchef, d'une main repoussant Euphémie, et de l'autre tirant son épée, franchit brusquement le seuil de la porte qui s'ouvrait sur le jardin. Basile le suivit. Tous deux entrèrent dans un petit pavillon en bois, décoré de peintures chinoises, en fermèrent la porte et se mirent en garde. Rogatchef avait pris quelques leçons d'escrime ; mais, en ce moment, il savait à peine se tenir sur la défensive. Le visage pâle, la poitrine comprimée, il regardait d'un air effarouché Basile, qui, évidemment, jouait avec son épée. Des cris se firent entendre ; des paysans accouraient du côté du pavillon. Tout à coup, un accent lamentable arriva aux oreilles de Paul. Il reconnut la voix de son père. C'était son père, en effet, qui, les cheveux en désordre, les mains élevées en l'air, accourait en tête des paysans.

Par un rapide et vigoureux mouvement, Basile fit tomber l'épée de Paul.

« Marie-toi, lui dit-il ; assez de sottises comme cela !

– Non, » répondit Paul en tremblant.

Athanase approchait.

Le jeune homme fit un signe de tête négatif.

« Eh bien ! que ton sort s'accomplisse ! »

Et il lui plongea son glaive dans la poitrine.

La porte du pavillon s'ouvrit. Le vieux Rogatchef trouva son fils mourant. Mais déjà Basile s'était échappé par la fenêtre.

Deux heures après, il entrait dans la chambre d'Olga, qui frissonna à son aspect. Il la salua en silence, et, tirant de nouveau son épée, il l'enfonça à l'endroit du cœur dans le portrait de Paul. Olga poussa un cri et tomba à la renverse. Il se rendit ensuite près de sa mère, qu'il trouva à genoux devant les saintes images.

« Ma mère, dit-il, nous sommes vengés. »

La pauvre femme frissonna et continua ses prières.

Basile partit pour Pétersbourg. Il en revint deux ans plus tard, la langue et le corps paralysés. Anna et Olga étaient mortes. Il mourut bientôt aussi dans les bras de Jouditch, qui prenait soin de lui comme d'un enfant et qui seul comprenait son bégayement.

FIN

À propos de cette édition électronique

Texte libre de droits.

Corrections, édition, conversion informatique et publication par le groupe :
Ebooks libres et gratuits
http://fr.groups.yahoo.com/group/ebooksgratuits

Adresse du site web du groupe :
http://www.ebooksgratuits.com/

—
Novembre 2010
—

– Élaboration de ce livre électronique :
Les membres de *Ebooks libres et gratuits* qui ont participé à l'élaboration de ce livre, sont : AlbertA, Jean-Marc, Carmen, Coolmicro et Fred

– Dispositions :
Les livres que nous mettons à votre disposition, sont des textes libres de droits, que vous pouvez utiliser librement, à une fin non commerciale et non professionnelle. **Tout lien vers notre site est bienvenu…**

– Qualité :
Les textes sont livrés tels quels sans garantie de leur intégrité parfaite par rapport à l'original. Nous rappelons que c'est un travail d'amateurs non rétribués et que nous essayons de promouvoir la culture littéraire avec de maigres moyens.

Votre aide est la bienvenue !

VOUS POUVEZ NOUS AIDER À FAIRE CONNAÎTRE CES CLASSIQUES LITTÉRAIRES.